*Aimé Duranton alias DUDU*

*F.T.P. 7104 et 7113ème*

*Commando 13 de la 13ème demi-brigade de la légion étrangère*

# *Militantisme*

# *Préface*

*Par ces écrits, j'ai retracé ma vie depuis ma prime jeunesse jusqu'à 81 ans ; c'est aussi l'histoire du passé, celle de nos parents, la triste histoire de la guerre, les luttes menées pour la paix ; et l'aboutissement de revendications pour la justice sociale.*

*C'est à la demande de mes camarades que j'ai écrit ce livre : une tâche ardue pour moi plutôt manuel, peu porté sur l'écriture ; malgré un certificat d'études bien lointain (1938).*

*A ce jour où j'ai terminé, je dois remercier mes camarades de m'avoir obligé à revivre quelques moments de ce passé.*

*Et par la pensée, j'ai revu le visage de ces compagnons de combat, de militantisme, de dévouement : et pour tout ce qu'ils ont apporté pour la France et son peuple, je leur dis merci.*

# I – PERIODE DE 1924 A 1938

## Origine et jeunesse à la campagne

Je suis issu d'une famille ouvrière ; nous étions quatre enfants. Mon père, l'aîné de onze enfants, blessé à la guerre de 1914, se maria en 1922 avec ma mère, elle-même d'une famille de dix enfants. Ils vinrent habiter un temps la rue Maurice Chomel où naquit ma sœur aînée ainsi que moi-même en 1924. Le travail devenant rare (il y avait beaucoup de chômage dans les années 1927), mon père, grâce à ses origines paysannes, trouva une petite propriété à entretenir à Chantecaille commune de St Clair où naquit ma sœur cadette en 1929.

Il fut sollicité en 1931 par le propriétaire de la ferme de la Faurie, une exploitation d'une vingtaine de bêtes à cornes, porcs, volailles etc… ma mère étant employée à la traite des vaches, soins aux volailles, aux lapins et au laitage apportait un supplément pour la famille qui s'agrandit d'un garçon en 1933. Pour l'école nous allions à St Clair, le propriétaire de la ferme tenait à ce que nous allions à l'école catholique et payait les frais. L'école avait deux institutrices catholiques que je peux juger avec mon âge : une respectueuse et aimante pour ma sœur et moi qui étions les enfants d'un « maître domestique »(employé responsable de la gestion de la ferme et du personnel), l'autre qui appliquait la hiérarchie de notre société : à nous les corvées de ramassage de l'herbe pour les lapins, entretien du jardin, nettoyage de l'église etc… et ceci était possible car nous mangions le repas que notre mère nous avait préparé assis sur un banc, la gamelle sur les genoux jusqu'en 1936.

Le propriétaire de la ferme décida de la vendre. Mes parents qui n'avaient pas d'argent pour l'acheter durent venir en ville (Annonay) où mon père trouva du travail en tannerie (chez Meyzonnier). Je me souviens qu'à la ferme, le travail était dur pour mes parents, levés tôt le matin pour la première traite, le portage du lait et les soins du laitage restant ; la deuxième traite se faisait en été vers le soir et tout à la main. Le personnel de la ferme était composé de mes parents et un domestique et parfois un berger que je devais remplacer pour garder le troupeau les jeudis et pendant les vacances d'école pour qu'il puisse aider les hommes de la ferme, ainsi que le dimanche pour qu'il rende visite à sa famille ; pour les fenaisons, il y avait un journalier en plus, un paysan qui se louait à la semaine. Venant de la montagne, particulièrement doué pour le fauchage à la faux, il coupait les parties accidentées et ouvrait un passage pour permettre à la faucheuse de passer, il aidait au ramassage du foin et au chargement des charrettes, car à l'époque il n'y avait pas de botteleuse. La saison des foins représentait un travail important, vu la grandeur des prairies. Le cheval était utilisé pour tirer la faucheuse ensuite la machine à tourner l'herbe, et enfin celle à la rassembler. Le ramassage se faisait avec une charrette tirée par les bœufs. Les moissons se faisaient dans le même principe mais comme on n'avait qu'une moissonneuse lieuse il fallait mettre la moisson en gerbier. Les battages se faisaient avec une batteuse entraînée par chaudière à vapeur ; pour ce travail nous étions une dizaine de personnes, avec des gens des autres fermes à qui mon père et le domestique rendaient les journées.

Je regarde à présent les travaux de campagne : labour avec tracteur à deux trois charrues et quelle vitesse ! Avant avec une charrue et deux paires de bœufs au pas de bœufs comme les terres étaient longues à travailler, la charrue lourde à tenir et à tourner ! Le dos voûté, les bras tendus, les pieds dans le labour, comme les journées étaient longues et pénibles car après les labours ou fenaisons il y avait les travaux de la ferme, traite, soins des bêtes et entretien du jardin. Ma mère était très occupée à élever ses quatre enfants, faire à manger, le lavage,

s'occuper du laitage, des poules, lapins, faire cuire pour les porcs et aider à traire ; dans ces activités elle était aidée au retour de l'école par ma sœur aînée et moi-même.

La ferme était importante, une grande cour entourée de bâtiments : grange, écurie, hangar, maison d'habitation avec four à pain, grenier à graines, cave, porcherie, poulailler, un petit bâtiment avec forge et enclume. La maison d'habitation comprenait trois étages, le rez de chaussé avec une grande cuisine avec son âtre derrière laquelle il y avait une pièce fermée pour le laitage qu'on appelait la « Bretagne ». Les premières années où nous étions à la ferme, le sol de la cuisine était en terre battue. Au premier étage, trois chambres dont une adossée au pigeonnier dont la porte fermait mal et où je couchais à partir d'un certain âge avec un oncle qui était domestique. Au deuxième étage un grand grenier servait de séchoir et saloir pour la cochonnaille ; l'hiver il y avait comme chauffage l'âtre et le fourneau ; les chambres n'étaient pas chauffées, c'est pourquoi nous appréhendions le coucher . Ma chambre était orientée côté « route bleue » celle-ci passait à cinquante mètres, mais le trafic y était peu important, heureusement pour moi car il fallait l'utiliser pour mener paître les vaches sur cent cinquante mètres, les jours où j'étais de surveillance sur ce parcours.

J'étais accompagné par un adulte et mon brave chien « Pompon » qui tenait le troupeau bien en ligne au bord de la route. L'école de St Clair était à environ deux kilomètres de la « Faurie » la ferme où nous habitions, ce parcours nous le faisions matin et soir avec ma sœur aînée, portant cartable et panier où il y avait notre repas. Pendant la saison d'hiver, le froid rigoureux et la neige souvent présente, les chemins et routes mal dégagées, il n'était pas rare d'être obligé d'atteler les bœufs, pour sortir voitures ou camions enlisés sur la « route bleue ». Pour moi c'était un grand plaisir de rentrer à la ferme le jour où maman avait fait le beurre, car c'était le jour ou le boulanger apportait le pain, comme les tartines étaient bonnes ainsi que le lait « bourru » de la traite de l'après-midi ! Toutes ces petites choses apportaient du plaisir car les gâteries étaient rares. A la ferme l'été, il fallait se lever tôt et se coucher tard pour les travaux à accomplir ; cela pour les adultes mais pas les enfants car nos parents avaient beaucoup d'égards et nous beaucoup d'affection durant toute leur vie ce qui nous a permis d'avoir une famille affectueuse, unie et sans histoire et encore une fois merci à eux deux.

La saison d'hiver les soirées étaient plus longues sans radio ni télé ni journaux chacun vaquait à ses occupations, la maman tricotait, raccommodait, le papa bricolait des sabots, des paniers etc… nous nous lisions car les jeux étaient rares. Les fins de semaine il y avait des parties de cartes « La Manille » avec les voisins. Pour moi la vie à la campagne était un contact permanent avec la nature et le monde animal, naissance de veaux, de lapins, de poussins. Avec la nature, la germination des blés, récolte de pommes de terre, betteraves etc… les prairies reverdissaient bientôt parsemées de fleurs, juste le temps de voir passer les saisons.

## Retour à la ville

Le 25 mars 1937, le nouveau propriétaire allait emménager à la ferme, nous dûment déménager pour venir habiter en ville (Annonay) dans un quatre pièces sur deux étages. J'ai eu beaucoup de tristesse à quitter ce milieu et toutes ces bêtes que j'aimais bien, surtout le cheval et mon chien Pompon.

Mon père avait trouvé du travail aux Tanneries Meyzonnier, moi j'allais à l'école laïque des Cordeliers, mes sœurs à celle des filles. Pour moi la différence : j'avais un instituteur,

l'histoire de la France était interprétée différemment (par exemple : pour l'école libre, la révolution était une honte pour la France à cause de la fin de la royauté et des têtes coupées. Pour l'école laïque, malgré des moments pénibles c'était surtout la fin des droits de vie et de mort pour les seigneurs et leurs valets et la naissance de notre République). Le samedi après-midi, il y avait instruction civique, sur le fonctionnement du gouvernement, du parlement, des assemblées dirigeantes de notre pays ainsi que sur les tribunaux. C'est avec cette nouvelle image de mon pays que je passais mon certificat d'étude le 13 juin 1938.

## Le Travail

En juillet, je travaillai comme apprenti dans un magasin d'ustensiles ménagers. En septembre une tante me fit embaucher chez Duchier chaussures comme apprenti à 1 F 50 de l'heure ; les cadences de travail étaient rapides car déjà on travaillait à la chaîne.

Pour mes finances, ma mère gérait très bien : avec ce peu d'argent, j'étais nourri, logé, habillé, je disposais d'un peu d'argent de poche et bien sur d'un vélo ; parfois elle mettait une petite somme sur mon livret de la Poste qui m'avait été ouvert pour mon certificat d'études. Ces placements d'argent que j'avais économisés perdirent une partie de leur valeur suite à l'inflation en 1945. Depuis notre venue à la ville tout avait changé pour moi, fini les grands espaces de la maison et basse-cour et la vie des animaux, en ville c'était quatre pièces, entre la montagne et la rue fréquentée par les travailleurs des soieries, laine et mégisseries.

J'avais « troqué » mes braves sabots pour des chaussures. Je me sentais léger comme une « gazelle » pour jouer au foot sur la place des Cordeliers, il faut dire qu'en 1937-1938 il y avait peu de véhicules à moteur ; dans la classe de cours, les fenêtres ouvertes, nous n'étions dérangés que par le passage des chevaux et leurs chariots et quelques camions vraiment rares. Après les journées de classe et ensuite d'usine, j'allais au jardin que mon père avait loué dans le quartier des « Fouines », pour remplir le bassin avec la pompe à bras, ramasser l'herbe pour les lapins. Le dimanche après-midi, c'était le spectacle des activités sportives de la ville, ou des sorties en famille à « Anty », une ferme exploitée par un oncle, une tante et leurs enfants. Quand le berger n'était pas là, j'accompagnais le cousin Robert pour garder les bêtes, il y a eu et encore à présent beaucoup d'amitiés entre nous.

Certains dimanches, les adultes nous faisaient jouer aux boules sur le large chemin entre les bâtiments. C'est d'ailleurs là que nous avons appris la Déclaration de la guerre avec l'Allemagne le 3 septembre 1939 et étaient parmi nous mon oncle Aimé qui fut prisonnier pendant cinq ans et aussi mon cousin Pierre Perrier qui fut fusillé par les Allemands à « Juventin », dans la ferme de Monsieur Janvier, responsable dans la Résistance, Pierre Perrier s'occupait de l'exploitation de la ferme, son épouse et ses deux enfants n'eurent que le temps de s'enfuir avant que la ferme brûle. Mon oncle Marcel aussi prisonnier fut rapatrié malade en 1944 à l'hôpital des « Genettes » à Lyon ; le jour où j'allais lui rendre visite, j'apprenais que Pierre Perrier mon cousin avait été fusillé. En guerre tout était différent, j'appréhendais les risques courus par mes parents et amis. Je voyais la tristesse dans la famille et l'environnement. Au travail, le remplacement des hommes mobilisés se faisait par les apprentis « garçons et filles », c'était pénible et pas trop payé ; l'entreprise y trouvait son compte.

# II – LA GUERRE ET L' OCCUPATION

## Début de la guerre fin 39 à juin 40
## Bataille de France et de Norvège

Les journaux durant un certain temps, laissaient prévoir une victoire. Au cinéma, le vendredi soir, les actualités présentaient des actions victorieuses avec peu de perte d'hommes, la ligne « Maginot » était solide, l'espoir restait intact ; nos chasseurs alpins tenaient tête aux Allemands à Narvik en Norvège. Mais bientôt en mai et juin 1940, les Allemands lançaient l'offensive sur le Nord de l'Europe, envahissaient le Danemark, la Norvège, les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg, contournaient la ligne Maginot par le Nord de la France et les Ardennes et envahissaient la France. Surpris par cette manœuvre rapide et imprévue, des unités entières furent encerclées et prisonnières sans combattre, leurs ennemis n'étant pas devant, mais derrière eux, leur coupant toute possibilité de repli.

## Exode de soldats et réfugiés

La place des Cordeliers était remplie de soldats de différentes armes ou régiments, ils arrivaient par petits groupes sans leurs officiers, mais bien souvent ne les trouvaient pas, alors ils partaient ailleurs. Je garde un triste souvenir de cette période, moi qui avais quitté le calme de la campagne, je me trouvais en face de la misère des gens. Déjà en 1939 les Espagnols qui avaient instauré dans leur pays une République furent obligés de se battre pour la défendre, mais vaincu par les fascistes de Franco aidés des Allemands et des Italiens, ils furent emprisonnés ou durent s'exiler, pour beaucoup en France. A Annonay ils étaient logés au « Jardin Levert », femmes avec enfants sans mari, avec le peu de choses qu'ils avaient apporté. Les aides qu'on leur donnait ne pouvaient pas remplacer ce qu'ils avaient perdu. Beaucoup d'entre eux ayant par la suite trouvé à se loger devinrent de vrais annonéens. Je connus trois de ces ménages comme voisins et j'en garde de très bons souvenirs. Le 10 juin 1940, l'Italie déclare la guerre à la France et attaque sur le front des Alpes. A Annonay, nous recevions des réfugiés de St Véran en Queyras ; ils étaient logés dans des bâtiments le long de la Deûme à côté de la mégisserie Chirol ; il y avait beaucoup de femmes et d'enfants, les hommes étant restés pour s'occuper des bêtes ; ils restèrent à Annonay jusqu'à l'Armistice vers la fin juin 1940.

Mon beau frère du Bataillon Ravel qui a combattu sur le front des Alpes en 1944-1945 eut beaucoup de contacts avec ces anciens réfugiés, qui lui firent compliments pour l'accueil qui leur fut réservé à Annonay. En juin 1940 l'attaque et l'offensive avançaient rapidement vers nous, nous amenant les soldats en déroute, plus des réfugiés belges, alsaciens, lorrains etc… qui furent logés à St Marie provisoirement. Quelle tristesse de voir ces gens fuyant par tous les moyens possibles après avoir tout abandonné ! Les blindés allemands ayant enfoncés les défenses françaises, leur progression rapide les amenèrent dans notre région. Après avoir pris Lyon, ils furent bientôt près de chez nous et le 23 juin 1940, le bruit du canon s'étant rapproché, je vis une unité de défense, le 4ème Spahis marocain, avec ses chevaux et quelques pièces d'artillerie ; ils avaient ordre de défendre notre ville et de bloquer l'avancée allemande dans la vallée du Rhône.

# Combats à Annonay

Voici comment se déroulèrent les journées du 23 et 24 juin 1940. Le 23 le bruit des armes à feu, les tirs des canons s'étaient rapprochés. Mes parents pour plus de sûreté me demandèrent d'aller à la campagne à Anty chez l'oncle et tante (j'avais alors 16 ans). Le 24, l'avancée progressait malgré la défense héroïque des spahis. Dans l'après-midi considérant que les tirs étaient loin, je partis avec mon cousin Robert chercher du pain à Roiffieux, le retour fut rapide, l'oncle nous faisait signe de nous hâter, car entre Le Cluzeau et Anty, les balles sifflaient, les canons français qui tiraient de Mont Gagnan, la montagne derrière Félÿ, s'étaient arrêtés et avaient du se replier.

De l'autre côté, une batterie allemande installée vers l'usine Mercier tirait sur les spahis et le canon français aidé par l'infanterie et des armes automatiques ; malgré une défense acharnée, nos soldats peu nombreux (1 contre 5) et avec un armement moindre se repliaient lentement après avoir laissé 7 morts. Les Allemands surgissaient de partout accompagnés par des agents de la 5ème colonne qui les guidaient. Pour nous, à la ferme de Anty, les événements allaient se précipiter. Mme De Sugny la propriétaire de la ferme et château, était venue nous rendre visite pour juger la situation, la décision fut prise de manger plus tôt et de passer la nuit au château où il y avait des caves voûtées ; elle nous invitait à venir voir les lieux, il y avait un chemin de 50 mètres entre les maisons, celui-ci finissait par une petite cour face au château. La conversation fut interrompue par la présence des Allemands qui derrière le mur nous tenaient en joue avec leurs armes, tous les mains en l'air.

Du temps ou mon oncle avait été emprisonné en 1914-1918, il connaissait un peu l'Allemand, il leur expliqua qu'il n'y avait pas de soldats français, ce qu'ils voulaient vérifier en visitant les bâtiments surtout écurie et grange, voir s'il n'y avait pas de traces de chevaux de spahis. Après avoir posté mitrailleuses etc... dans divers points, ils vinrent par petits groupes pour boire et manger, la situation voulait qu'on ne pouvait rien leur refuser, leur comportement était poli, ils demandaient que personne ne sorte de la maison. C'est avec inquiétude que se passa la nuit, le lendemain on observait ce qui se passait et constatait qu'il n'y avait plus de soldats allemands et par la radio que l'Armistice était signée. Les combats s'arrêtèrent dans la matinée, l'oncle décida d'aller à Annonay faire sa distribution de lait, comme d'habitude, je l'accompagnais pour aller rassurer mes parents et voir si les combats n'avaient pas trop fait de dégâts. A Beaumarais, face à la vallée de Cance sur la route et près d'elle, plusieurs chevaux avaient été tués et ceci jusqu'à l'entrée d'Annonay (le Foulon des Tanneurs) et il y avait eu sept spahis tués au combat. Ces combats au sol avaient lieu car le mauvais temps avait empêché l'aviation allemande de bombarder Bernaudin, le bas et le pourtour de la ville. 200 soldats d'occupation place des Cordeliers faisaient voir leur joie offrant des cigarettes, certains les acceptaient, j'en étais outré, un grand drapeau à croix gammée flottait devant l'hôtel du Midi où l'état major allemand « Komandatur » était installé. Leur présence dura jusqu'au 4 juillet 1940, le temps que Pétain qui avait signé l'Armistice avec eux et qui était investi du pouvoir constituant depuis le 10 juin et dont le gouvernement était installé à Vichy fasse connaître les nouveaux décrets, promulgués par son gouvernement.

# Fin de la République

Les décrets parurent, la France n'était plus une République mais devint l'Etat Français, la devise Liberté Egalité Fraternité était remplacée par Travail Famille Patrie, la Marseillaise n'était plus chantée, remplacée par un chant aux louanges de Pétain « Maréchal nous voilà »

etc… dans les entreprises, la Charte du Travail remplaçait les syndicats. Dans la gestion des villes, tout ce qui représentait une certaine opposition était surveillée et dans certains cas remplacé par des gens à la solde du gouvernement. Pétain maréchal de la guerre 1914-1918 profita de son passé pour attirer vers lui d'anciens combattants et il forma la légion des combattants ; au début beaucoup d'adhérents apportaient de l'eau au moulin du Maréchal, en plus ils avaient une certaine influence dans leur famille. Mon père qui avait été blessé à la guerre de 1914 ne comprenait pas l'attitude de ces anciens combattants.

Pour l'histoire, au cours de représentations locales au théâtre, à la fin du spectacle, on nous mettait le chant « Maréchal nous voilà » ; avec les collègues nous rions, en nous regardant. La chose n'avait pas plu à certains qui nous avaient dit que nous mériterions d'aller en Allemagne. Je me revois quelques mois après, avoir rencontré en tenue de F.T.P les mêmes personnes, elles n'étaient pas trop à l'aise.

## La France sous l'occupation

Après l'Armistice, le gouvernement Pétain signait des accords avec l'Allemagne, ce qui divisait la France en 3 zones, la zone interdite ou zone côtière, la zone occupée du Nord jusqu'au centre de la France, Paris y compris, et la zone non occupée ou zone libre qui couvrait la partie sud de la France, d'où s'étaient retirés les Allemands après l'Armistice. Mais remplacés par une administration bien à leur dévotion ; si l'empreinte de l'occupant était peu visible pour nous, elle était très sournoise. Des exemples : au cinéma, des actualités présentaient les victoires allemandes avec beaucoup d'éloges, mais jamais de défaites. Les journaux à la dévotion du gouvernement de Pétain en faisaient autant. Il était interdit d'écouter radio Londres, qui était brouillée mais cela se faisait en cachette pour éviter d'être dénoncé. N'ayant pas de radio, les seules informations me venaient de façon anonyme ou par tracts. Plus le temps passait, plus l'emprise allemande sur la France aidée par Pétain, Laval etc.… se faisait sentir, l'éducation allait dans le sens voulu. Quant à l'économie nous devions payer 400 millions par jour à l'occupant, nos entreprises devaient produire chars, armement etc..

L'agriculture était saignée par les réquisitions, dans un pays agricole comme la France, les cartes de restrictions s'instauraient avec des rations qui s'amenuisaient plus la guerre durait. Rations pour le pain, la viande, le beurre, toute l'alimentation, des cartes avec des points pour les vêtements, ustensiles de cuisine, vaisselle, même pour les pneus de vélo on devait justifier l'utilisation. Dans notre région, les gens couraient la campagne pour avoir un petit plus, ou parfois rien. A la maison c'était moi, de service avec mon vélo, une semaine en Vocance et l'autre à Vanosc chez les tantes pour une demi livre de beurre, deux fromages quelques châtaignes que le grand père ramassait à l'automne au risque de les voir confisquer par les gendarmes. Les restrictions étant là, un marché noir s'était instauré, vendeurs et trafiquants y trouvaient leur compte au détriment des gens peu argentés ; aussi on peut dire que ces périodes pénibles pour les uns furent une aubaine pour les autres et une source d'enrichissement.

Les comportements de certains créaient un malaise d'autant plus qu'il était difficile de connaître et de se fier à l'opinion des gens, le silence était de rigueur sauf avec les vrais amis.
Pour le travail, je continuais à remplacer les ouvriers prisonniers, notre travail était égal en quantité et bien fait mais le salaire était bien inférieur, il n'y avait pas d'organisation syndicale. Pour l'entreprise qui était une usine de chaussures pour dames en 1939, vue la guerre, elle fabriqua des brodequins pour l'armée et ensuite revint à la fabrication pour

dames ; cette fabrication suivait les restrictions de marchandises : cuir, caoutchouc, crêpe, peausserie étaient en partie récupérés pour l'Allemagne. Les chaussures devaient être faites avec des produits de synthèse, semelles de bois et peausserie de dernier choix. En dehors de l'entreprise, j'aidais mon père au jardin à ramasser pour les lapins ; le samedi et le dimanche nous faisions des parties de boules avec les copains, du vélo ou du sport ; les bals étaient interdits, seule la vogue des Cordeliers était tolérée. L'absence des Allemands créée par la ligne de démarcation était remplacée par une police toute à leur dévotion, la milice et les G.M.R(Gardes Mobiles de Réserve). La collaboration allait bon train mais n'empêcha pas les Allemands de franchir la ligne le 11 novembre 1942 et d'occuper toute la France. Le drapeau à croix gammée flotta de nouveau sur l'hôtel du Midi à Annonay. Le bruit des bottes et le chant des soldats qui revenaient des exercices résonnaient sur les pavés de la ville. Leur présence en nombre dans les lieux publics où ils dépensaient largement, alors qu'ils saignaient notre pays, déchaînait une haine cachée pour beaucoup de gens, mais pas tous car certains faisaient de bonnes affaires. Plus le temps avança, plus la vie devint difficile : la police française renforcée par la gestapo allemande, le couvre feu, pas de lumière dans les rues, les volets clos, même les phares de vélos devaient être camouflés ; la sortie des cinémas devaient se faire avant le couvre feu (21 heures) mais quelle surprise lorsque les spectateurs des Cordeliers rencontraient ceux du ciné St Thérèse ! Les allemands et leurs « sbires » étaient de plus en plus présents, ils effectuaient des contrôles au passage sur les ponts du Rhône, dans les trains etc.. Il est vrai que la situation des armées allemandes devenait plus difficile, leurs offensives étaient bloquées ou en retrait sur pas mal de fronts et des mouvements de résistance qui s'organisaient en France et certains pays occupés, les obligeaient à des contrôles plus nombreux aidés par la police française, la milice qui avait des agents voire des informateurs dans les entreprises et diverses branches d'activité. Je me souviens qu'à l'entreprise, était entré un jeune homme pas d'Annonay qui au vestiaire posait beaucoup de questions sur la situation, espérant que quelqu'un donne des informations diffusées par radio Londres. Entre nous on lui donnait les nouvelles du Petit Dauphinois à la solde du gouvernement de Pétain, il nous présentait des dessins d'avions allemands, le jeune pour nous inconnu était en réalité le fils d'un brigadier en uniforme de la milice détaché à Annonay. Son séjour dans l'usine fut de courte durée, qu'il ait su ce qu'il voulait ou rien du tout ; les leçons sur la 5ème colonne n'étaient pas oubliées par nous.

Par contre sur le plan local des agents de la milice s'étant infiltrés dans une organisation de Résistance provoquèrent l'arrestation de ses membres, certains furent fusillés, d'autres déportés ou emprisonnés ; peu en sont revenus. Mais la Résistance continuait à s'organiser par des sabotages plus fréquents : transformateurs, locomotives, voies ferrées qui sautent. Je me souviens avoir été réquisitionné avec mon père plusieurs fois : le matin avec le petit casse-croûte, on prenait le car au « gazogène » qui nous déposait deux par deux tous les kilomètres, la distance à surveiller, la consigne était de prévenir les deux personnes en aval et en amont en cas de sabotage, la journée était payée et beaucoup de personnes se posaient des questions sur l'utilité du sabotage ; il était justifié par le fait que beaucoup d'entreprises travaillant pour l'Allemagne lui apportaient un potentiel en armement, économique et en main d'œuvre.

Les prisonniers de guerre, ensuite le travail obligatoire en Allemagne (S.T.O : Service de Travail Obligatoire), les chantiers de jeunesse : dans la ville, il y avait peu d'hommes. Suivant un rapport de l'administration allemande compétente, les seules livraisons françaises de 18 divisions blindées et 40 divisions d'infanterie, la production de 2500 avions et 300 sous-marins et la confection des deux tiers de l'équipement d'hiver utilisé par la Wehrmacht sur le font de l'Est pendant l'hiver 1941-1942. Le rapport justifie les sabotages. Parmi les personnes arrêtées par la Gestapo, il y eut un couple, le dentiste Carniol, qui exerçait place des

Cordeliers, et son épouse ; ils furent déportés le 11 mars 1944, leurs meubles déménagés dans des camions allemands le 21 mars 1944. Juifs, ils avaient été dénoncés et ne revinrent pas. Le bouche à oreille nous informait de l'arrestation de telle ou telle personne, sans que la famille connaisse sa destination. Sur les murs de la ville fleurissait les affiches toutes rouges avec le juif Tyszelmane de Paris, le nommé Henry Ganthérat de Paris ont été condamnés à mort pour aide à l'ennemi ayant pris part à une manifestation communiste dirigée contre les troupes d'occupation allemande. Ils ont été fusillés à Paris le 19 août 1941.

L'occupant publiait des affiches telles que l'« Affiche rouge » intitulée « la libération par l'armée du crime », avec dix portraits individuels dont Manoukian, arménien, traité de chef de bande. Pour nous cette affiche annonçait que la lutte contre l'envahisseur et les collaborateurs était engagée, qu'une résistance s'organisait et créait l'espoir.

Sur le plan local, trois miliciens ou collaborateurs furent abattus par une unité spéciale venue du maquis. Le maquis était composé de personnes qui étaient en opposition avec Vichy et sa collaboration avec l'Allemagne ; ensuite il fut le refuge pour les jeunes qui ne voulaient pas partir en Allemagne pour le travail obligatoire, pour se soustraire aux recherches de la police qui venait enquêter dans la famille pour savoir pourquoi ils ne partaient pas et les obliger à partir. J'étais au maquis avec certains gendarmes, tels que les gendarmes Paul d'Andance ensuite sous lieutenant à la 7113$^{ème}$ Compagnie F.T.P (Franc Tireur Partisan) et le lieutenant Acquier de la 30$^{ème}$ compagnie ; leurs activités de résistants consistait à surveiller de très près les informations en l'absence de leurs supérieurs et sans que ceux-ci puissent avoir un soupçon, ils faisaient informer les personnes visées par les gendarmes ou les allemands, des groupes de résistants d'Andance, Tournon ; ces faits ont été confirmés par les personnes qui avaient échappé à la rafle. C'est pour cela qu'à la 7113$^{ème}$ Compagnie, les gars d'Andance, Sarras et Tournon formaient un groupe. Dans les maquis, on trouvait des gens camouflés dans les fermes ou travaillant à faire du charbon de bois pour les véhicules au gazogène, pas ou peu armés, cherchant à éviter le S.T.C. Plus il y avait de réquisitions et plus de gens entraient dans les maquis qui voyaient leur nombre augmenter ainsi que leurs effectifs et leurs armements.

A partir du 6 juin 1944, les parachutages étaient plus nombreux mais pas assez pour armer tous les volontaires.

## Comment j'ai vécu la période de la guerre...

1939, la déclaration de guerre avec les départs des oncles et des cousins, la tristesse de leur famille.
Juin 1940 les combats d'Annonay et l'invasion de la France : le gouvernement de Vichy et l'Etat français, la fin de la république et des libertés.
Vers la fin 1941, le début des restrictions, la formation de la légion des combattants et des unités répressives G.M.R et milice.
1942, diminution de la ration de pain (350 grs par jour pour les G3), viande et produits de première nécessité sont récupérés par les Allemands.
Pour l'entreprise où je travaillais, la disparition des produits de qualité remplacés par des semelles de bois ou de la synthèse, m'obligea ainsi que mes camarades à passer nos deux semaines de vacances à aller déboucher des troncs de hêtres abattus sur une colline pentue accidentée (j'avais 17 ans) au lieu dit Fournas, commune du Monestier ; les paysans bûcherons ne voulaient pas faire courir le risque à leurs bêtes, les risques étaient pour nous ! les repas étaient cuisinés par des scouts, nous mangions bien, nous couchions sur la paille. A la grange, les bois étaient récupérés par des camions qui livraient à l'usine Besset maintenant

R.V.I qui en faisait des semelles de bois. Les déchets étaient distribués au personnel pour chauffer les ménages.
Le 11 novembre 1942 vit le retour des Allemands qui envahissaient la zone non occupée et l'occupaient par surprise ; le reste de la flotte française se sabordait à Toulon.

Pour moi, 1942 a vu naître l'amour de ma vie, un amour sans ombrage malgré les moments difficiles rencontrés. Fille de boulanger pâtissier, « Malout », c'est rue Franki Kramer que je l'ai rencontrée, livrait le pain dans un panier boulanger. Son regard bien sympathique devait décider du destin de notre vie, malgré les interdits de ses parents ; c'était un amour clandestin. Moi, je ne comprenais pas l'attitude de ses parents, j'étais un travailleur sérieux, de famille pas riche mais respectable et sans histoire. Ce comportement, au lieu de nous éloigner nous unissait davantage, d'autant que Malout était venue travailler dans la même entreprise de chaussures que moi, ce qui facilitait nos rencontres, hélas, trop courtes ; ces instants nous ont amenés à une vie commune qui dure en 2003, depuis plus de 60 ans. Des années pas faciles, avec la guerre, la répression patronale, le militantisme etc…
Mais Malout courageuse dans les moments difficiles et pleine de tendresse dans tous ces instants a su conforter notre amour par ses encouragements à mes activités militantes et aujourd'hui sur nos vieux jours, en regardant notre passé, ce que nous avons fait, je pense que c'est le fruit d'un grand amour. Je la remercie, car combien était utile son aide et sa compréhension pour la vie militante que j'ai vécue.

## 11 novembre 1942
## Occupation de la zone sud

Le 11 novembre 1942, l'armée allemande envahit la zone non occupée ; la France entière et sous leurs bottes. La flotte se saborde à Toulon. Nouveau tour de vis sur l'alimentation et les biens de consommation qui sont réquisitionnés pour l'Allemagne.
1943, l'armée allemande subit des défaites sur les fronts de Russie, en Afrique du Nord, mais elle est solidement implantée en France et, par les accords de Vichy, continue à nous dépouiller de tout, cela va jusqu'à enlever de nos places publiques les statues de nos personnages illustres pour en faire des canons ou de l'armement. Les hommes sont réquisitionnés pour le travail obligatoire S.T.O en Allemagne. Beaucoup partent et certains rejoignent les maquis.
Le 10 décembre 1943, le vendredi soir, j'allais au cinéma Cordeliers avec mon copain Noyaret, un vrai copain qui habitait la rue de l'Avent ; son frère avait gardé contact avec des copains qui étaient au maquis, Noyaret m'annonça qu'il y avait chez lui deux maquisards, un que je connaissais bien ; ils étaient en mission sur Annonay durant la nuit. Le lendemain, samedi, j'apprenais que la mission consistait à abattre X qui était attaché au service des réquisitions des bêtes pour les Allemands, avec beaucoup de zèle, apportant privation pour la population et ennui pour les paysans. La mission devait mal se terminer, X se sentant menacé, les ayant aperçus, fit feu blessant grièvement Raymond Grimaud qui mourut, tout près de la Carosserie Besset (R.V.I) ; il était père d'un enfant. Son collègue blessé moins gravement fut évacué incognito par un garagiste qui était résistant.

1944 arrive, avec mes 20 ans et les risques d'incorporation pour les chantiers de jeunesse et peut-être le S.T.O (Service de Travail Obligatoire). Au conseil de révision j'eus de la chance d'avoir les oreillons : le docteur considéra que j'étais contagieux et je pus bénéficier d'un sursis d'incorporation de 3 mois.

## 1943 – 1944 : arrestation de nombreux résistants.

Fontbonne Louis arrêté à Montpellier le 10 décembre et déporté en Allemagne et libéré le 8 juin 1945. Morfin Louis arrêté le 27 novembre 1943 et libéré le 11 avril 1945. Schneider Henri arrêté le 18 janvier 1944 et libéré le 6 mai 1945. Chalaye Edouard décéda à la suite de mauvais traitements au Fort Montluc. De Missolz mort en déportation. Carniol Louis et son épouse arrêtés le 11 mars 1944 ; Lustenberger arrêté le 17 avril 1944, libéré le 1er avril 1945. Salle André arrêté le 25 mai 1944 et libéré le 1er avril 1945 ; Michel Raymond, le 21 juin 1944 et libéré le 25 juillet 1944. Arrêtés à Annonay et fusillés dans de dramatiques circonstances : Avenas André (37 ans), Bayon Jean (35 ans), Docteur Barry, Chebance Gustave ( 48 ans), Grand Gorges (31 ans), Pilon Jean (43 ans). Blanchonnet Jean (chef de groupe à la 7104ème Compagnie arrêté et mort en déportation.

Un membre de notre famille nous informa que le cousin Pierre Perrier avait été fusillé par les Allemands, sa femme et ses deux enfants avaient fui la ferme incendiée en direction d'Alboussière. Perrier était métayer à Juventin, commune de Toulaud, ferme de Monsieur Janvier où se cachaient quelques maquisards ; avec lui furent abattus, Pasquien et Vialle. Perrier n'avait pas connu son père tué à la guerre 14-18. Il laissait deux enfants. Les arrestations étaient dues à un traître infiltré dans un réseau de résistants. La réponse est donnée par une descente des maquisards qui exécutent trois miliciens notoires. A cette époque, avec les risques de répression, les informations circulaient par tracts (Le Pilori) ; les informations données par radio Londres nous apprenaient la situation difficile des armées allemandes en déroute sur le front de l'Est et laissaient prévoir une importante intervention des armées alliées. Un espoir qui ne fut pas déçu car le 6 juin 1944, le débarquement eu lieu en Normandie, alors qu'ailleurs s'organisait des réseaux de résistance clandestins.

# III – MON ENGAGEMENT DANS LA RESITANCE

## La ville est libérée

J'appris par mes camarades, ce jour du 6 juin 1944, que bon nombre d'entre eux avaient participé à l'occupation de la gendarmerie, du commissariat de police, de la Mairie, de la Poste et pouvaient entrer en contact avec les mouvements extérieurs nationaux de résistance. La Résistance sur Annonay était représentée par Jarret pour l'A.S et Forel pour les F.T.P.

Jacques de Sugny à 10 heures, libéré par les F.T.P de la prison de St Etienne, réunissait le comité de libération et à 12 heures en qualité de nouveau Maire annonçait l'insurrection (place de la Liberté) à la population et l'invitait à aider la résistance. Bonne surprise, la ville était aidée par des unités venant des maquis ; c'est ainsi qu'Annonay devint la 1ère ville de France libérée par la Résistance.

Un centre de recrutement fut installé au commissariat de police, à la Mairie il y avait foule. Après discussion avec mes parents et Malout, je décidai avec deux copains d'aller me faire inscrire. Devant tant d'engagements, le centre nous demanda d'attendre cinq jours. Comme

convenu, je pris les ordres et rejoignis le hameau de Chardon près de Roiffieux. Après avoir pris le repas en famille, instants bien tristes, avec quelques vêtements de rechange, je pris la direction Chardon accompagné de Malout et deux copains et copines ; la séparation se fit ; heureusement pour nous, un groupe d'anciens de quatre hommes que nous connaissions bien surent nous donner une vue différente de nos pensées. C'était des instants graves que nous vivions car pour nous c'était la victoire avec ses risques, ou la défaite et une mort certaine car pour les allemands qui nous classaient comme « terroristes » c'était être fusillé ou déporté.

A Chardon, il y avait sept volontaires de plus, l'accueil fut sympa. Je retrouvai beaucoup de connaissances : René à la cuisine, Gaston à l'intendance ; ce détachement était sous les ordres du Capitaine Forel, du Lieutenant Marty commissaire aux armées ; il y avait le Capitaine Martini (Marsac), le Lieutenant Cluzel (Titin), à la technique Rousset, aux effectifs Lambert avec grade de sous lieutenant sous les ordres de Ravel commandant de bataillon. A Chardon nous étions en attente, à la disposition de l'A.S (Armée Secrète) et de la 7104 F.T.P selon les besoins en hommes. Nous n'étions pratiquement par armés, je me souviens avoir monté la garde, avec quatre jeunes, avec un seul colt à barillet, nous devions ne nous en servir qu'en cas de légitime défense et pour avertir les copains restés à la ferme.

## Affecté à la 7104. Combat de la Remise

Après 3 jours d'attente, j'étais désigné avec 3 autres volontaires pour rejoindre la 7104 F.T.P au Séminaire de St Charles à Annonay. La répartition se faisait selon les besoins de chaque compagnie A.S ou F.T.P à St Charles. J'étais informé que je devais abandonner mon identité, noms et papiers, choisir un nom de guerre ; je choisis « DUDU », le matricule qui me fut donné était le 78807, tout cela pour éviter les représailles aux familles. Je dus attendre plusieurs jours pour être armé et rattaché à un groupe. Entre temps j'apprenais que le 17 juin 1944, un de nos détachements surpris par les Allemands avait eu deux morts et deux prisonniers qui furent fusillés.
Plusieurs accrochages sur les pourtours de la ville avaient eu lieu, l'ennemi s'étant replié, le samedi soir du 17 juin 1944, j'étais affecté au groupe de Titi, je recevais comme arme un fusil anglais avec balles et chargeurs, ainsi que 2 grenades. Le fonctionnement me fut expliqué par Kantalard, un alsacien qui avait déserté l'armée allemande où il avait été enrôlé de force et qui connaissait bien les armes malgré ses 21 ans. Dimanche rassemblement de mon groupe, on se connaît tous, copains d'école, de travail. Nous étions dix à avoir 20 ans, le chef de groupe 27ans ; elle était bien courageuse cette jeunesse sans formation militaire d'affronter une armée aussi puissante avec un armement léger. C'était courir beaucoup de risques.

Notre groupe était affecté à un barrage sur la route de Serrières, entre le village de Peaugres et La Remise, près du garage Guichard. Une charrette faisait fonction de barrage, sous la protection de la mitrailleuse Browning installée aux pieds des châtaigniers, dans un chemin desservant les champs et bordé d'une murette qui servait de protection pour nos tireurs. La mitrailleuse idéalement placée, prenait la route en enfilade et pouvait balayer la plaine sur une grande largeur. Le barrage était composé de notre groupe plus un deuxième commandé par « G », un copain d'école de 22 ans. Au total 24 combattants ; les points avancés étaient tenus par les copains armés de mitraillettes et grenades ; moi « DUDU » je me trouvais à gauche de la mitrailleuse, je profitais des conseils de « Kantalard » qui allaient se confirmer bien utiles dans l'avenir. Après le positionnement des deux groupes, on s'organisa pour des prises de repas et de repos : un tiers de l'effectif irait manger à Peaugres à tour de rôle avec son armement, la surveillance permanente étant prête à intervenir ; pour le repos la nuit 50 % en

surveillance et 50 % avait la possibilité de dormir dans une grange à Praclot, relève toutes les 3 heures.
Ce dimanche vers le soir un cycliste vêtu d'une cape et d'un béret se présenta au barrage, il venait d'Annonay, il s'adressa au chef de groupe l'informant qu'il y avait eu un entretien avec le lieutenant Marty responsable de la 7104ème Compagnie et que avec d'autres personnes, ils se joindraient à nous le lendemain lundi. Tout en discutant, il cherchait à connaître le positionnement et le nombre de combattants autour du barrage. Le chef de groupe méfiant resta évasif sur certaines questions et n'indiqua pas la position de la mitrailleuse. Le passage de ce personnage nous tracassa, la garde de nuit fut doublée, certains postes déplacés, on avait le pressentiment qu'une attaque allait avoir lieu.
Le jour n'était pas levé que le boulanger de Peaugres vint nous avertir qu'il venait de recevoir un appel téléphonique de Serrières qui l'informait qu'un convoi de G.M.R accompagné de la milice montait vers nous. Il nous conseilla de nous tenir sur nos gardes. Chacun à son poste, ordre de tirer lorsque la mitrailleuse serait en action, ces ordres furent respectés à la lettre. En attendant l'arrivée de l'ennemi, je reçus les conseils de Kantalard : « prends ton fusil comme ceci, me dit-il, et serre le bien, vise et tire » ; ce geste fut plusieurs fois répété, bien sûr sans balles ; comme j'avais bien compris, il régla ma hausse de tire, me conseilla de tirer dans un secteur, d'engager le chargeur, d'armer mon fusil et de prendre la position la plus favorable et la moins dangereuse, ne pas tirailler, mais tirer à coup sûr pour économiser les balles. Comme il semblait long le temps où les yeux fixaient la route sur laquelle le jour se levait. L'appréhension grandissait et se faisait sentir par un frisson dans le corps, une peur qui devait être vaincue par le courage. Puis soudain, apparut sur la route face à nous un camion ; croyant nous surprendre, il approcha de la charrette qui faisait barrage, mais avant d'arriver à celle-ci, la mitrailleuse entra en action, le camion stoppa net, les coups de feu étaient portés sur des zones définies à chacun ; pour ma part j'appliquais bien la leçon de Kantalard ; après les lourdes pertes infligées au camion et à ses occupants, il y avait une trentaine d'hommes hors de combat dont le colonel Franchet d'Esperey.

Les unités G.M.R, évaluées à 300 hommes, malgré notre défense acharnée progressaient vers nous ; les balles s'écrasaient sur la murette de pierre sèche derrière nous ; mais l'une d'elle transperça la poitrine du pourvoyeur de la mitrailleuse, Louis Astier ; c'était un brave copain, je le revois criant "je suis touché ! ", il porta la main à sa poitrine, on l'aida à franchir la murette. Hélas à la pose du pansement individuel (que chacun emportait avec soi), on constata que la balle avait traversé la poitrine, il mourut peu après.
Entre temps comme il n'y avait plus de pourvoyeur à la mitrailleuse, je mis le casque de mon copain mort et pris sa place, tout en prenant soin de placer une grosse pierre devant moi, me laissant une vision sur le terrain ; Kantalard tirait par petites raffales, mais sans pouvoir débusquer les tireurs qui nous canardaient. Si bien qu'au moment où nous remplacions la bande vide par une neuve, alors que nous allions réarmer, un claquement sec se fit et chose rare, une balle tirée par l'ennemi pénétra dans le canon venant bloquer la culasse, rendant la mitrailleuse inutilisable. Il faut reconnaître que l'ennemi avait de bons tireurs car Kantalard avait eu son pantalon déchiré ainsi que le talon de sa chaussure.
Le sous lieutenant Grimbert, dit « Zazou », qui était arrivé en renfort avec trois gars, après observation se rendit compte de la situation et ordonna le repli tout en continuant à protéger les postes avancés. Alors que les replis se faisaient en bon ordre, il repéra un groupe de G.M.R qui sur notre gauche, dans la vigne, s'apprêtait à nous déborder et empêcher notre repli. Zazou demanda un volontaire, comme personne ne répondait, j'allai avec lui, il me confia une musette de grenades. Protégés par le tir de camarades,nous traversâmes la prairie pour aller vers la vigne où progressaient les G.M.R. Nous avions l'avantage d'être protégés par un mur en pierre ; un temps d'arrêt pour repérer et constater la situation. Les G.M.R dans

la vigne progressaient vers nous, direction Prat-Clos Peaugres, avec l'intention de nous couper la retraite. Alors avec Zazou, une grenade dans chaque main, une dégoupillée prête à jeter, l'autre en attente, nous écoutions les G.M.R se rapprocher ; ceux-ci étaient à notre portée ; un coup d'œil par dessus la murette pour les situer et avant qu'ils aient tiré un coup de feu, quatre grenades leur arrivaient dessus, suivies de plusieurs autres. A entendre les réactions, il y avait des dégâts chez l'ennemi et celui-ci était bloqué dans sa manœuvre d'encerclement et cela nous permettait à Zazou et moi qui formions l'arrière garde, de nous replier sans dommages. Dans la circonstance, je dois saluer mon camarade Zazou Grimbert, mort à Serrières, pour son bon jugement de la situation et son courage, car grâce à lui, nous ne laissâmes que deux morts, Astier Louis et Garnier Marius qui continuaient à tirer ; on les retrouva morts.

## La retraite

Dès lors, ce fut la retraite, pas le temps de s'attarder à Peaugres, au Relais St Christophe, pas moyen d'avoir un contact avec Annonay. Les Allemands arrivaient de Quintenas, des accrochages eurent lieu à l'entrée de la ville, je sus plus tard que l'unité qui faisait résistance aux Allemands était composée de ma compagnie, la 7104 et de la 7101$^{ème}$ ; plusieurs furent fusillés. L'occupant du Relais St Christophe nous signala avoir entendu des fusillades en direction de St Marcel, un accrochage avait eu lieu avec les unités A.S. Pour nous, il fallait éviter la ville et les routes en particulier. Notre groupe n'était plus composé que de six gars. On récupéra un 7$^{ème}$ gars X, qui n'étant pas engagé avait fui la ville avant l'arrivée des Allemands. Dans le groupe il y avait un de mes oncles, j'étais rassuré car il allait donner de mes nouvelles à mes parents. Pour lui et les deux autres, le retour à la ville se fit avec calme. Dans notre groupe de sept il n'y avait plus de chef. Nous avons su après que Titi s'était replié avec le gros de l'unité, Zazou étant reparti en traction sur St Charles à Annonay pour récupération à l'état major de documents qui risquaient d'être oubliés, déposer la mitrailleuse enrayée dans un cabanon au Château de Leynier, près de la gare, et ensuite transporter Louis Astier mort à l'hôpital. Dans le groupe, chacun apportait ses connaissances sur la région où on était. « P », le plus ancien écoutait et jugeait les risques suivant notre progression. Notre but était de contourner la ville par le Nord et de rejoindre la vallée de la Cance, de la traverser en direction de la Roche des Vents. Ayant habité la Faurie et ayant durant mon jeune âge conduit le troupeau, j'étais désigné pour conduire le groupe, route de Gourdan après le hameau direction Combe tout en évitant St Clair, franchissement de la montagne au-dessus de Combe pour se retrouver en direction de St Marcel. Comme nous pouvions visionner la route, nous traversâmes en face du « Moulin du Roi » pour nous trouver derrière le Montmiandon. A la ferme, le paysan nous donna du pain et un bol de lait, car il faisait très chaud ce 19 juin 1944.
Nous décidâmes de monter à la cime de la montagne pour voir et entendre ce qui se passait dans Annonay. Peu de bruit d'armes, mais St Charles brûlait, les unités allemandes et leurs blindés quittaient la ville, direction Vidalon et la vallée du Rhône. Pour nous la bataille d'Annonay était pour le présent perdue malgré une défense courageuse contre une telle puissance militaire et laissait prévoir des moments difficiles. Après avoir inventorié le peu de munitions, nous fîmes notre repli par les montagnes, Boucieu, traversée de la Cance à Gallaliaure, Lemps direction La Chaumotte. Sur la route de Novy nous rencontrâmes « Moron » responsable au Comité de Résistance qui nous informa sur la situation avec l'évacuation de Chardon et nous demanda de rejoindre St Félicien pour le lendemain, d'attendre d'être récupérés et d'informer tous les maquisards que nous rencontrions, alors que nous marchions en direction de la « Chaumotte ».
Moron lui marchait direction Novy et Villevocance pour informer les maquisards qui s'étaient repliés dans la montagne ; à la Chaumotte, nous fûmes reçus avec beaucoup de sympathie, il

est vrai que nous étions tous les voisins de la ville, campagnards ils connaissaient nos problèmes.
A la Chaumotte, les paysans hommes et femmes se concertèrent et prirent la décision de nous loger et nourrir pour la nuit et beaucoup souhaitaient nous héberger. Le groupe fut divisé en deux, trois par ferme. Ce posait la question sécurité pour le hameau, ses habitants et nous ; nous décidâmes de faire un tour de garde avec deux gars ; les paysans d'un commun accord, décidèrent de monter la garde avec nous pour diminuer nos temps de garde et nous permettre de nous reposer ; pour nous rassurer ils allèrent chercher leur fusil de chasse et les armèrent avec des chevrotines. Comme on leur demandait comment il se faisait qu'ils avaient encore des fusils puisque le gouvernement les avait fait récupérer, ils répondirent : « Il y avait plusieurs fusils à la maison, on a planqué le meilleur et on a donné l'autre ». Nos paysans avec un esprit paternel et une grande fierté avec leurs chiens qui pouvaient déceler tout bruit suspect ; ils nous accompagnèrent dans notre nuit de garde et de repos car nous n'aurions pas pu dormir tranquilles.

Après la journée rude du 19 juin, le matin sitôt le jour levé, la dernière garde nous réveilla. Pour moi c'était les activités que j'avais connues dans mon jeune âge quand mon père était paysan. La présence sur Roiffieux d'un oncle paysan dont le fils avait été fusillé par les Allemands, tout cela faisait un lien supplémentaire avec nos hôtes qui nous offrirent un copieux déjeuner à la campagnarde. Puis ce fut la séparation, nos remerciements pour leur accueil, l'espoir de se revoir dans de meilleures circonstances ; nous quittâmes le hameau accompagné par un paysan qui nous guidait pour nous éviter les lieux ou nous pouvions faire de mauvaises rencontres, ne sachant pas où était l'ennemi. Comme nous devions quitter la partie boisée pour aller à St Félicien, il nous donna les points précis où nous devions passer pour éviter les routes, Satillieu, et traverser la rivière d'Ay ; après ces précieux conseils, nous nous séparâmes en lui faisant part de notre gratitude ainsi qu'aux gens du hameau. Nous prîmes la direction de St Félicien, sur nos gardes mais sans embûches. Arrivés à Vaudevant le village fut informé de notre présence par les chiens, ce qui provoqua la curiosité des habitants tous là, car il était midi. ils vinrent vers nous, une voix dit « les maquisards », nous répondîmes « oui », nous partageâmes le repas avec eux, un par maison car il n'y avait pas assez de maquisards pour tout le village.

## Reformation de la 7104

Ceux qui m'avaient reçu exerçaient des fonctions artisanales de cordonnier etc.. Arrivé au village une dame me voyant de loin cru voir son fils qui travaillait sur une péniche, elle était sans nouvelle de lui. Elle fut très déçue quand elle s'aperçut que ce n'était pas lui. Le repas terminé nous dîmes au revoir à nos hôtes, nous devions revenir pour faire des barrages. Direction St Félicien où nous pénétrâmes assez discrètement ; nous fûmes pris en charge par une personne locale, puis conduits dans une maison facile à évacuer. Nous devions attendre d'être informés pour évacuer, ce qui fut fait le lendemain. Un car vint nous prendre, il avait plusieurs groupes à récupérer, le dernier en passant à Lalouvesc, direction Lamastre où nous fûmes logés dans un entrepôt tout près du Doux .
Durant la réorganisation de la Compagnie, nous fûmes appelés à participer au barrage avec les unités de la 7101 sur les routes, nous étions en avant garde par rapport à la vallée du Rhône. Notre unité fut invitée à une prise d'armes à la place « Seignobos » ; au cours de cette manifestation, le maquisard Georges de la 7101 fut cité pour avoir gamoné (les gamons étaient des sortes de grenades au plastic beaucoup plus puissantes que les grenades ordinaires) un char sur la route de Quintenas et l'ensemble des unités de la 7101 et 7104 furent félicitées pour leur comportement à la bataille d'Annonay et lors de divers autres combats. Après les

félicitations de l'Etat Major, une vibrante Marseillaise fut chantée avec la montée de nos couleurs, comme elle était belle cette Marseillaise avec une pensée pour les camarades morts aux combats, eux qui avaient été les dignes défenseurs de cette Marseillaise ! La fierté de poursuivre leur idéal et de redonner à notre pays un drapeau républicain avec la devise « liberté égalité fraternité » et jamais plus celui de l'état français « travail famille patrie » et ne plus entendre « Maréchal nous voilà » imposé dans toutes les manifestations. A cette manifestation, j'ai ressenti en moi ce besoin de justice de liberté et respect pour tous, plus que dans d'autres circonstances.
Durant ce séjour à Lamastre, j'ai participé au parachutage au Mont Gerbier de Joncs. Il y avait deux camions de 14 maquisards, moitié 7101 et moitié 7104. J'ai gardé un triste souvenir de ce parachutage, car le camion où j'avais pris place était sans ridelle, la montée au Gerbier fut rapide pour ne pas être repéré par les avions mouchards. En cette occasion j'étais sur le même qui avait participé à l'expédition malheureuse du Pouzin, le 16 juin, et conduit par le même chauffeur, Jimmy Goudard . Blessé et son camion criblé de balles, ce dernier avait ramené neuf maquisards blessés, six moururent. Lui-même à peine rétabli avait repris du service. Il fallait se cramponner sur le plateau, et en plus le froid de la nuit. Le parachutage et le retour furent moins turbulents vu le chargements que nous avions et c'est avec enthousiasme que nous fûmes reçus par les copains des deux compagnies qui avaient participé à des combats autour d'Annonay et avaient un besoin urgent de munitions et armes automatiques, ce qui fut fait dans la mesure du possible. Pour moi, qui avait gardé la musette de Zazou, après le grenadage de Peaugres en plus des deux grenades qui me restaient, j'eus droit à trois supplémentaires et une bonne quantité de balles pour mon fusil anglais. Prise d'armes patriotiques, armement renouvelé, assez bien nourri, bonne entente avec nos responsables, entraînement militaire, tout cela était bon pour le moral.

Le 28 juin 1944, nous participâmes aux obsèques de huit aviateurs britanniques et américains dont l'avion s'étaient écrasé à Gilhoc, au cours d'un parachutage ; la cérémonie eu lieu à Lamastre quartier de Macheville, une importante assistance était venue leur rendre un dernier hommage avec tristesse et recueillement. Durant ce séjour à Lamastre, nous avons subi un bombardement et mitraillage par l'aviation allemande, une maison fut détruite mais c'était nous qui étions visés. Nous quittâmes les lieux pour aller au quartier de Routoutour où nous restâmes peu de temps, car notre compagnie fut affectée à St Félicien et à St Victor, une autre au Mur de Boze, la 3ème à Vaudevant où je fus affecté ; ainsi je retrouvais les gens qui nous avait accueillis, « Titi » mon chef de groupe et « Zazou » m'informant que je devais quitter le groupe, car j'étais versé au Corps franc.

## Affectation au corps franc
## Récupération de la mitrailleuse

Le temps d'un au revoir aux copains qui voyaient cela comme une promotion, moi si j'éprouvais une certaine fierté, j'appréhendais cette nouvelle fonction car je n'avais pas l'âme d'un « Rambo » et le reconnaître, c'est ce qui fait la valeur des choses. Le temps de ramasser quelques effets personnels, mon fusil, la musette que Zazou m'avait donnée à Peaugres et qu'il reconnut de suite : « tu l'a toujours me demanda-t-il ? » Je lui répondis que oui et que j'avais même encore les grenades. Il réfléchit et me dit qu'à Peaugres, les GMR, on les avait bien fait danser dans les vignes et il m'expliqua que c'est pour cela qu'il avait désiré que je rentre dans son unité. A St Félicien, la villa où logeait l'état major, était située non loin de l'hôpital, mais éloignée des habitations par mesure de sécurité. Le groupe était composé de cinq personnes, le chauffeur et quatre francs tireurs ; le corps franc était composé de Grimbert

dit Zazou responsable, mort sur le pont de Serrières, Mariutti dit « Bicou » mort devant Colmar, Chareyron dit « La Ruine », de « Tino » et de moi-même dit « Dudu ».
A l'heure du repas, je rencontrai mes responsables de la 7104, le capitaine Joseph Forel , le lieutenant Marty dit « Souer », capitaine « Martin ». Les premiers contacts furent amicaux et fraternels, les repas furent pris dans la même salle, la discussion portait sur les informations de tout genre et les actions à mener par nous ou certains éléments de la compagnie. Le corps franc interviendrait la nuit, nous ne savions ni où ni pourquoi, pour éviter que l'information ne soit divulguée. Nous avions ordre d'avoir un armement plus léger, moins encombrant, un fusil et 4 mitraillettes et la musette de grenades, tous les cinq nous utilisions notre traction. Les voitures partirent direction Lalouvesc, où allions-nous ? Pour toute réponse, Zazou nous déclara la Vigneronde , à Annonay. Les deux voitures furent laissées avec leur chauffeur et à sept nous entreprîmes une longue marche de nuit, sur un chemin de campagne qui nous mena à Châtinais. Les 6 chemins et l'usine de Vidalon que nous traversâmes guidé par Michelin, habitant le quartier. Ensuite Charmenton où les ordres furent donnés : récupérer la mitrailleuse qui avait pris une balle dans le canon le 19 juin 1944 à Peaugres. Elle était cachée au Château de Leynier, vers la gare. Le château était tenu par les G.M.R ; pas de possibilité de pénétrer ; alors deux gars furent postés à 50 mètres en amont et deux en aval protégeant la manœuvre qui fut effectuée sans bruit.
Grande joie silencieuse : elle était récupérée ! Le retour se fit par le même trajet. A la corniche du Montmiandon, le jour se levait, nous pouvions regarder notre ville, avec une pensée pour ma copine Malout et ma famille. Plus loin nous fûmes bien accueillis dans une ferme, comme la traite du matin se faisait, il nous fut offert un bol de lait qui fut le bienvenu.
La Vigneronde était loin et la mitrailleuse de plus en plus lourde, et comme j'étais le plus jeune du groupe, les anciens tout en me flattant me la firent porter jusqu'au retour. Tant pis pour moi ! La voiture fut bien venue et notre retour à l'état major, salué comme il se doit car les armes nous faisaient défaut. Le maréchal ferrant parvint à extraire la balle ; en état de marche, elle était pour moi « Dudu » et mon groupe. Nous avions appelé la mitrailleuse « Jeannette ».

## Récupération d'armes

Nous reçûmes l'ordre pour le lendemain au lever du jour, après le déjeuner, de prendre pour armement pour le groupe 4 mitraillettes, un fusil et ma musette de grenades et motus sur l'action à mener. Birou, le plus ancien et le penseur, nous disait qu'avec cet armement nous allions tomber à l'improviste sur l'ennemi mais où ? Le jour se levait, nous étions cinq dans la voiture, les vitres étaient ouvertes, les mitraillettes étaient prêtes à cracher, nous nous dirigions vers St Victor. Nous saluâmes les copains du barrage de « Pouyol », puis ordre de Zazou : direction Annonay mais avant le Pont de la Bique, direction Fély ferme de Malbattut. La voiture fut laissée avec le chauffeur « La Ruine » qui en plus de sa mitraillette hérita de deux grenades. Pour nous une longue marche commença par la traversée de la rivière de Cance pour s'arrêter à St Cyr au bosquet vers la ferme et le château de Beauregard. Nous avions pour mission d'intercepter le camion laitier accompagné de G.M.R armés d'un fusil mitrailleur. Le camion arriva, Zazou donna l'ordre de se rendre, la réponse de l'ennemi fut immédiate, des coups de feu furent tirés partout par les G.M.R. Nous n'eûmes pas de blessés, un G.M.R fut blessé, celui qui nous tirait dessus, nous prîmes l'avantage. Nous prenions soin de soigner avec nos pansements individuels le blessé. Le temps de nous désaltérer après cette longue marche et de remercier notre hôte, nous reprîmes la route en prenant place dans la traction. Nous étions désormais six, je fus encore désigné pour me placer à l'extérieur, glissé entre le capot et le garde boue avec mitraillette prête, cette position devenait pénible sur un

long trajet. Au barrage de Pouyol, les camarades étaient déçus que nous n'ayons pas récupéré de fusil mitrailleur ; pour le prisonnier, le regard des gens était dur mais respectueux.
Il était notre prisonnier, seul l'état major pouvait décider de son sort ; il rejoignit notre unité ensuite au front des Alpes.
Notre corps franc était appelé à faire des barrages volants ou des embuscades sur la nationale 86 au bas de la route de cheminots ; c'est d'ailleurs là que nous avons essayé notre mitrailleuse réparée que nous avions baptisé Jeannette (c'était plus sympathique) mais la journée étant sans boches ni milices, les essais furent faits sur un avion allemand, un junker qui ne volait pas trop vite ni trop haut, aux balles traçantes. Le tir semblait précis mais peu gênant apparemment pour l'avion ; mais nous étions rassurés sur le fonctionnement de Jeannette . Pour le retour pas mal de marche à pied pour rejoindre notre traction bien planquée. Les autres jours c'était visite des barrages et transmission des ordres de l'état major et parfois des reconnaissances en dehors des zones protégées.

Durant les heures tranquilles au village, je garde souvenir de la gentillesse des commerçants, un petit café qui m'offrait une limonade à la saccharine et ne voulait pas de paiement. Mon séjour à St Félicien fut de courte durée : un jour, de retour des barrages, ma surprise fut grande de trouver devant le PC, ma mère, ma jeune sœur et Malout ; cette joie fut courte, Zazou donna l'ordre de partir. Rapidement, avec le plus d'armement disponible, dès lors les joies furent remplacées par la crainte.

## 9 juillet Bataille du Cheylard

Les journées suivantes furent angoissantes. La traction conduite par Perrault roulait direction Pailharès, le col du Buisson où nous trouvâmes un de nos barrages, Lamastre où les avions allemands faisaient des reconnaissances ; nous rencontrâmes un responsable. Moi je pris place dans le coffre ouvert. Direction St Agrève, nous laissâmes ce responsable à l'état major, et Zazou prit les ordres, direction le Pouzat, le Cheylard où nous pénétrâmes avec précaution. Les Allemands s'étaient retirés et avaient laissé beaucoup de morts et de destructions. Nous partîmes vers Lamastre que nous vîmes survoler par les avions allemands. A Lamastre, il n'y avait pas d'unité de maquis constitué afin d'éviter des risques à la population.

## Information surveillance

A Lamastre le groupe fut divisé, je me retrouvai seul un certain temps, sans armes, une seule grenade dans la poche et habillé en civil. Le soir je fus dirigé vers un hôtel, où je fus reçu de façon discrète et sympathique. Mais ce n'était que provisoire, près de la gare je recevrais les ordres de Georges ; le lendemain je me rendis au lieu indiqué, je restais longtemps à observer les mouvements et manutention à la gare. Puis un gars assez jeune, les cheveux roux en passant près de moi se présenta « Georges », je lui répondis « Dudu », il me fit signe de le suivre à distance et je me retrouvai dans un endroit plus discret. Les ordres qui me furent donnés consistaient à surveiller l'arrivée et les départs des trains et où se dirigeait les suspects éventuels. Pour le logement et la nourriture, je fus pris en charge par une famille sur la route de Vernoux , ils avaient déjà caché des maquisards, deux furent tués « Jacky et Paf » au Cheylard, il y avait leurs photos. Ils faisaient partie du groupe spécial de « Basile », je logeais dans le grenier d'une cabane de chèvre, une porte située derrière sur le flanc de la montagne me permettait d'entrer et de sortir sans gêner les personnes qui m'hébergeaient. Les rencontres avec « Georges » se faisaient régulièrement, jamais au même endroit, à des heures différentes.

A Lamastre il y avait le mouvement permanent par le train avec la vallée du Rhône, des gens du pays, des réfugiés du midi que les Allemands avaient obligés à partir. Il y avait aussi des mouchards, dont un couple contrôlé le lendemain par nos gars ; après fouille, l'homme était titulaire de la carte franc-garde de la milice ; arrêté, il fut transféré à l'état major pour enquête.

Le village de Lamastre ne m'était pas inconnu, j'y avais séjourné après la bataille d'Annonay pour reformation de la 7104 compagnie, j'y avais fait une prise d'armes et subi un mitraillage par les avions allemands.
Ensuite je fus récupéré par Zazou et mes copains du corps franc de la 7104 à la formation de la 7113 pour entrer dans le groupe « Basile » la spéciale de la 7101 qui sur les 11 gars du groupe avait eu 4 morts : « Jacky » alsacien, Nicolas et Alexandre ,des Russes déserteurs et « Paf ». Ce groupe commandé par « Basile » habillé en allemands s'était infiltré parmi l'ennemi lui provoquant de grosses pertes, une trentaine de morts ou blessés, mais reconnus ils durent se replier devant l'intervention des blindés allemands. Parmi les blessés : Basile, Kiki, Arsène, Luc et le yougoslave « Tito » ancien boxeur, une force de la nature ; il avait pris cinq balles de mitraillette dans la poitrine ; soigné à St Agrève, le soir même il arpentait les rues du village.

## La 7113 à Lamastre

Après la décision de nos supérieurs notre groupe quittait la 7104 pour se joindre à Basile qui laissait la 7101 pour former la 7113 ; au début nous étions une dizaine sous les ordres de Zazou qui prenait les directives auprès de Basile qui préparait avec Ravel l'incorporation et l'armement de cette future compagnie.
Notre regroupement s'effectua et nous fûmes logés villa des Sapins à Lamastre. Mais notre présence était connue des mouchards. Nous avions passé une partie de la nuit à patrouiller profitant du couvre-feu ; le dimanche matin 16 juillet 1944, nous rendions compte de nos observations, et comme il y avait la radio dans la maison Bicou, après avoir écouté divers informations, l'une d'entre elles allaient nous surprendre ; elle venait de Xavier VALLAT : « le maquis rouge de Lamastre aura bientôt de nos nouvelles ».

## Attaque de l'aviation

Nous étions prévenus, mais d'où allait venir l'attaque ? Affectation à chacun d'un point d'intervention et d'un point de repli, notre organisation de défense à peine terminée nous vîmes d'une fenêtre qui dominait la vallée du Doux, passer un avion, ensuite un deuxième ; ils étaient sur la rive gauche, nous à droite ; où allaient-ils ? La réponse était immédiate : le ronflement d'un avion en piqué, une grosse explosion et la cabane de chèvre en dessous de notre maison partit en éclats ; il avait tiré trop long, le deuxième piqué lui fut trop court et provoqua de gros dégâts à une maison bordant la route de St Péray, il n'y eut pas de victimes. Après le 2ème passage des deux avions nous répondîmes avec notre mitrailleuse et nos armes individuelles, les avions se retirèrent.
Devant leur manque de réussite allaient-ils revenir ? Mieux valait évacuer les lieux, notre groupe était divisé en trois, un à la surveillance, lointaine, de la maison, les deux autres en embuscade avec possibilité de grenadages sur les points dominants, les routes de Tournon, St Péray et assez loin de Lamastre ; comme aucune activité terrestre n'était détectée par nos services de renseignements, le soir nous rentrions à la maison, assoiffés, le ventre vide mais contents d'être vivants.

# La 7113 sous la direction de Basile

Après quelques jours nous eûmes la visite de Basile, rétabli de ses blessures et prenant la direction de la 7113ème compagnie et vu le nombre de gars, nous dûmes déménager pour un lieu plus grand et plus sûr.

Zazou connaissait bien Basile pour avoir été en contact avec lui, lors d'intervention après le 6 juin 44 autour d'Annonay et le 19 juin 44 route de Quintenas ; la présentation fut amicale et fraternelle, le tutoiement devenait la base de nos rapports, tout de suite il y avait amitié car il était très intéressé par le milieu familial et surtout par les actions menées dans le maquis ; à cette question Zazou répondit pour moi.

Zazou nous raconta qu'avant d'être au maquis Basile était plâtrier. Mais qui était Basile ? Son vrai nom était Perrin, il était âgé de 24 ans, ouvrier du bâtiment, syndicaliste engagé volontaire dans les corps francs en 1939, il participa à de nombreuses actions contre l'ennemi. Démobilisé il n'a jamais accepté la défaite et la trahison dont a été victime notre pays. Une soif de revanche l'animait ; aussi après une période clandestine destinée à l'information, distribution de tracts dénonçant Pétain et son gouvernement, son engagement devint illimité après le franchissement de la ligne de démarcation de la zone Sud en novembre 1942 par les allemands accompagnés par leur police, la gestapo, qui en plus imposaient restrictions, déportations, travail obligatoire en Allemagne. Le marché noir, l'enrichissement pour les uns, les privations pour les autres, c'est devant tout cela qu'il passa à l'action directe et armée, sabotage en liaison avec les mouvements de Résistance ; son action fût effective dès fin 1943.

Les actions qu'il devait mener faisaient suite à des interceptions et dénonciations, telle cette personne qui accompagna Basile et Pétrole déguisés en allemands pour leur faire voir où étaient planqué les maquisards : confirmation des soupçons et liquidation de la personne. Cela paraissait dur mais à l'époque il n'y avait pas d'autres possibilités. De nos jours il est impossible de porter un jugement si on n'a pas connu cette période. Pour nous, l'ennemi en civil par ses informations était l'élément de base pour les actions contre les résistants sédentaires, aussi contre les maquis, ces gens étaient traités comme ils le méritaient, c'était le devoir de l'époque. Combien de fois Basile avait dû intervenir, avant et après le débarquement ? Je ne l'ai jamais su ni cherché à le savoir. Pour lui c'était combattre l'allemand et leurs amis français miliciens. Mais ce que je sais, c'est avec Kiki il a dû intervenir pas mal de fois, toujours pour des cas justifiés souvent sur ordre de supérieurs.

# Les faux frères

S'il était implacable contre nos ennemis, il en était de même pour ceux qui salissaient l'image de la Résistance. C'est ainsi qu'un jour d'août 44, nous fûmes informés qu'un groupe de quatre gars armés se faisaient passer pour des maquisards et terrorisaient des paysans. L'ordre nous fut donné de les récupérer. Trois furent exécutés après enquête car ils avaient déserté une compagnie du Nord du département en emportant les armes pour des interventions malhonnêtes. Leur arrestation connue nous étions pour une condamnation exemplaire, car nos camarades tombés, ou sujets à mourir pour la France, ne devaient pas être salis par quelques voyous.

# L'embuscade de Douce Plage

Avec l'augmentation de l'effectif le déménagement fût effectué quartier de Routourtour (à Lamastre). La maison était plus vaste, plus défendable et facile à évacuer ; c'était de là que partait nos interventions, barrages sur route, actions ciblées à Tournon dans la vallée du Rhône avec les tractions avant avec équipage. Ceux de Basile connaissaient bien les anciens qui tiraient vite et bien et connaissaient la région. L'ensemble de la compagnie était organisé pour la défense en cas d'attaques ainsi que pour les actions offensives. Nous avions à notre disposition deux camions puis trois.

C'est au cours de ces aménagements à Routourtour que nous décidâmes de tendre une embuscade à Douce-Plage ; pourquoi Douce-Plage ? Le maquis ayant fait sauté le pont reliant St Jean de Muzols à Tournon, toute la circulation se faisait par Douce-Plage. Basile n'était pas là, il devait contacter l'état major ; la responsabilité de l'opération fut confiée à Zazou qui était sous-lieutenant avec pour adjoint Pétrole qui avait habité Tournon.

La nuit venue, précédé de la traction, nous partîmes en direction du Pont du Duzon coupé à l'arche centrale peu avant par notre camarade Marino, spécialiste des sabotages, pour empêcher les blindés allemands d'utiliser cette route pour attaquer Lamastre. Les véhicules garés nous attendions les ordres de nos chefs qui étaient allés aux renseignements auprès de nos informateurs du coin. Un détachement allemand tenait le pont de Douce-Plage sous surveillance : impossible d'occuper les lieux, il fallait attendre le lendemain. La nuit passa dans les champs, nous pêchions dans le silence, mais aussi nous dégustions des pêches bien fraîches. Tôt le matin nous étions informés que les Allemands n'étaient plus là, à notre tour d'occuper le plus discrètement l'environnement du Pont. Moi j'étais caché au dessus de l'embranchement de la route de St Jean de Muzols. Les consignes étaient de faire feu sur les véhicules ou les Allemands quand l'ordre serait donné par un coup de revolver de Zazou. Dans l'après-midi deux voitures décapotables allemandes débouchèrent, venant de Tournon, occupées par des officiers. Je les pris comme mes camarades en point de mire, prêt à grenader à leur passage en dessous de nous. Aucun coup de feu ne résonna, les voitures passèrent tranquilles. Au premier abord nous fûmes stupéfaits de n'avoir reçu aucun ordre, aucun coup de feu devant engager le combat ; cette situation était-elle due à une tactique ? Mais de convoi point, ce qui valut à Zazou des reproches, lui le téméraire avait trop réfléchi. Le retour à Lamastre fut des plus tristes malgré la récupération de tabac sur la 86. Zazou était triste, lui le courageux qui devait mourir au cours d'une action sur le Pont de Serrières quelques jours après l'opération manquée. Il vint s'entretenir avec Bicou, Tino et moi-même, ses plus vieux compagnons de combat. Avec peine je ne devais plus le revoir, lui si turbulent, si vivant, il a trouvé sa place au cimetière d'Annonay, la ville qu'il a si vaillamant défendue où je peux encore le saluer.

# La composition de la 7113ème

A Routourtour, la 7113ème Compagnie continuait à enregistrer des recrues ou des mutations, avec l'arrivée du groupe Andance-Sarras, une quinzaine de gars dont beaucoup avaient participé à des actions contre l'ennemi. Ce groupe avait un contact permanent avec Paul, gendarme prisonnier évadé, un cheminot, un employé de la poste. Il y avait aussi Marino le roi de la dynamite : combien de voies ferrées coupée et de ponts coupés à son actif ! Par

exemple à Duzon, dans la vallée du Rhône. Ces sabotages se faisaient en liaison avec Paul qui informait Marino et ses copains, qui ensuite faisaient sauter ; à l'opposé il n'y avait pas de risques pour personne. Dans la 7113ème après sa formation il y avait un ancien de la guerre 14-18, d'autres de celle de 39-40, certains ayant le grade de sous officier, tel Ademaï. Moi j'étais affecté à la section de Ahmed, vieux « briscard » de l'armée, algérien prisonnier évadé, chef de groupe, Bouhadi Tunisien ayant aussi baroudé, tous deux de bons conseils . La 3ème section était sous les ordres de Pétrole, aussi prisonnier évadé, qui parlait un peu l'allemand ; il avait sous ses ordres un groupe cosmopolite composé de Turcs, de Mongols et de Russes.

## Le groupe Vasselov

Ce groupe avait fait partie de l'unité Vasselov, un officier russe félon qui était passé au service des Allemands ; ceux-ci utilisaient cette troupe à des fins répressives, viols, pillage, massacre, terreur.
Les camarades de Tournon prirent contact avec une nouvelle unité. C'est ainsi qu'un soir pour l'arrivée du Mastrou, nous mirent les gars sous surveillance, le P.M (pistolet mitrailleur) planqué par-ci par-là, on ne sait jamais. Ils arrivèrent avec armes et bagages, leur comportement n'était pas belliqueux et sans inquiétude du fait qu'ils furent reçus de façon loyale ; comme leur avait dit les gars de Tournon : pour le maquis c'était la gestion de 23 prisonniers, pas prisonniers pour longtemps car tous voulaient combattre à nos côtés. Par l'intermédiaire de notre camarade Batiste, d'origine Arménienne, les discussions furent des plus faciles et on leur expliqua qu'ils devaient se comporter avec la population en amis et non en ennemis comme le leur avaient inculqué les Allemands, et que toutes dérives seraient punies car il en allait de notre honneur et de nos camarades tués ou blessés. Je peux dire qu'ils furent exemplaires, du groupe furent tués au Cheylard : Nicolas et Alexandre, Victor et Zoto (de Tournon) et plusieurs blessés à Longevil et Beutal. Ils n'avaient que des fusils, pas d'armes automatiques. Dans le nombre il y avait un fusil russe à lunette ; comme Basile était en admiration devant cette arme, elle lui fut offerte par son possesseur. Je peux dire que leur intégration fut parfaite, les soirées étaient animées par des chants et danses russes, des jeux de lutte sur l'herbe de la cour. Dans ce domaine les Russes avaient une bonne représentation, une dizaine étaient de bons lutteurs ; la concurrence était faible : un Polonais, un Lyonnais qui faisait partie du Club de Vaise ; durant la journée nous profitions des conseils sur les exercices au combat, méthode française, russe et même allemande car notre compagnie était cosmopolite.
**Voici sa composition** d'après un rapport de Paul avant l'attaque de Tournon le 23 août 1944, grossie par l'arrivée de volontaires et sédentaires.
Noyau de départ : 103 personnes dont 3 femmes, entre autres Colette au secrétariat et Lulu, 23 ans, attachée aux renseignements par ses connaissances à Tournon ; elle devait faire parvenir les aides financières aux épouses de nos maquisards et s'intéressait auprès d'eux de leur situation familiale, pour apporter aide suivant les besoins et en contact avec les responsables de la compagnie en activité sur Tournon. C'est après avoir échappé à une arrestation avec une cheville foulée qu'elle vint nous rejoindre, mais elle gardait contact avec Tournon où elle avait des boîtes aux lettres. A la compagnie elle fût la seule habillée d'une tenue bleue en drap avec calot faite par un de nos gars tailleurs, le tout agrémenté d'un Moser à la ceinture dont elle avait appris à se servir très bien. Lorsqu'elle n'était pas occupée par d'autres activités, elle nous accompagnait. Lulu était mariée, son mari était avec mon beau-frère à la 7102ème compagnie, elle travaillait avec nous par ses facilités de contact. A la cuisine il y avait Titine, 23 ans, jeune et belle fille brune chahutée mais respectée. A chaque départ de combat, elle y allait de sa larme avec des conseils de prudence. A la cuisine elle était aidée par un sourd

muet qui était la mascotte de la compagnie ; son nom de guerre était Sourd ; il couchait près de la cuisine. Très serviable, il était disponible de jour comme de nuit.
Nous avions aussi un gars de Manufrance, responsable à l'armement, dont les compétences n'étaient pas en doute car avec les fusils venant de toute part, il fallait attribuer à chacune de ces armes les munitions adéquates ; l'armurerie était un lieu sacré, aucune intervention dans les munitions ne devait être tolérée, car il y avait risque de blocage. C'est ce qui nous arriva lors de l'attaque de Tournon : n'ayant pas suffisamment d'armes automatiques pour tenir la position, vers l'école du quai Farconnet, un fusil mitrailleur et ses munitions nous furent donnés par une compagnie plus fournie. Hélas à la 2ème rafale le F.M resta bloqué : impossible de l'utiliser et les Allemands à qui nous devions couper la retraite, se sauvèrent par le pont en direction de Tain.
La situation aurait été plus tragique si nous nous étions trouvé à l'inverse. J'appréciais le soin apporté par notre armurier, avec lui cette situation ne se serait pas produite et notre groupe aurait pu accomplir la mission qui lui était affectée.
Pour l'intendance, les bons de réquisition délivrés par le maquis avaient pris la place de ceux délivrés par Vichy au bénéfice des Allemands, honorés à la Libération ils nous apportait suffisamment. Il y avait aussi certains cas de récupération chez les trafiquants vendant au marché noir ; ces personnes connues dans les campagnes nous étaient signalées. Une partie était gardée pour nos besoins, et l'autre au service du public en ayant le plus besoin.
Pour l'équipement, pas de tenue militaire : chacun de nous se trouvait avec l'habillement civil qu'il avait à son arrivée au maquis, avec en moins ce qu'on ne pouvait récupérer suite à mon retour au lieu précédent. Avec l'été peu d'habits nous suffisaient. Le Doux à Retourtour nous servait de lavoir, avec la gentillesse de quelques lavandières qui après avoir bien ri de notre façon de faire prenaient en charge ce travail et donnaient des conseils, le linge était séché sur l'herbe. Cette personne devant nos remerciements nous encourageait d'avoir recours à elle si besoin était. Ce que je devais faire encore deux fois, car notre linge était notre deuxième peau, pas moyen de s'en séparer. Pour les chaussures j'étais bien servi, des brodequins neufs et bien cloutés ; il n'en était pas de même pour certains de mes camarades, plus le temps passait, plus il y avait de problèmes, problèmes que l'on devait régler par l'envoi d'un groupe dont je faisais partie étant d'Annonay, pour récupérer par réquisition un certain nombre de chaussures des deux entreprises locales. Grange était habilité pour fournir aux F.T.P. Durant ce passage dans ma ville, je pus faire une courte visite à mes parents et échanger de gros bisous avec Malout. Mais le temps pressait pour joindre Solignac en effervescence car se préparait l'attaque de Tournon, le 24 août 1944.

## Visite de Malout et Didie

Le 30 juillet 1944, comme je revenais de la gare à Lamastre où j'étais allé observer l'arrivée de la micheline où tout semblait normal, je rencontrai dans la rue Chalamet, Malout et ma sœur Didie ; un groupe de F.T.P de la Batie en mission à Annonay les avaient amenées jusqu'à moi. Nous étions heureux de pouvoir passer cette fin de samedi et une partie du dimanche ensemble. Il fallait que j'informe Basile, il y avait beaucoup d'animation, je lui demandai l'autorisation d'absence ; la réponse fut négative car le soir même nous devions partir tous en embuscade. C'est donc avec beaucoup de tristesse que je vis dans ce regard d'habitude d'acier, que la réponse était non. J'informai Malout et ma sœur, elle furent déçues, mais je pus rester auprès d'elle une paire d'heures avec la possibilité de se revoir le lendemain si j'étais revenu. Ce qui ne fût pas le cas. Après avoir logé chez une dame et attendu tout le matin, elles rentrèrent à pieds à Annonay (43 km) avant le couvre feu à 21 heures, c'était une belle preuve d'amour !

# L' opération de Douce Plage

Pour nous le départ se préparait, une centaine d'hommes pas très armés : seulement 3 fusils mitrailleurs, fusils, grenades, gamons, mitraillettes et Jeannette notre mitrailleuse. L'embarquement se faisait au chant de la Marseillaise et de la Jeune Garde ; retentissant dans ces moments là, ça vous prend les tripes, et bien sûr Titine notre cuisinière pleurait. Précédé par la traction avant de Basile avec un seul feu arrière qui nous ouvrait la route nous allâmes jusqu'au Pont du Duzon ; à partir de là, c'est en travailleurs que nous prîmes le contrôle de la cuvette de Douce Plage, le « dancing » à Basile car il avait eu des accrochages. Il n'était pas rare que les Allemands occupent les lieux pour sécuriser leurs convois, mais ce jour là ce ne fût pas le cas. L'organisation était parfaite et dommage qu'il n'y ait pas eu de convoi, mais seulement un accrochage.
La disposition de combat était la suivante : route de Tournon gamonier et grenadier avec mitraille surplombaient la route, un fusil mitrailleur balayait la route à l'arrière du Pont ; la mitrailleuse prenait en enfilade la route et la voie ferrée venant de St Jean. Moi j'étais placé sur une partie dominante, en enfilade, face aux routes de St Jeure d'Ay et St Jean et face côté Tournon. Je faisais partie du groupe Ahamed, chef de section et de Boudahi, un tunisien chef de groupe. Je connaissais bien l'endroit pour m'y être installé lors de l'embuscade manquée précédemment, la journée était belle et chaude et sur les conseils d'Ahamed, j'allai chercher de l'eau pour la journée à la maison bordant la route de St Jean. Cette journée se déroula sans problème, mais nous avions beaucoup de craintes car Douce Plage était un lieu de baignade et c'était dimanche ; il y avait beaucoup de monde et en plus Pétrole et d'autres sortirent de leur cache pour nous mettre en garde. Basile s'en rendit compte et les sermonna car dans moins de deux heures, tout Tournon allait savoir que nous étions là, ainsi que les Allemands.

L'information donnée, la nuit venue nous nous repliâmes, les ordres allaient être exécutés, moi je me préparais à rendre le seau quand un cri retentit en face chez le gamonier. Qui va là ? puis silence. Ensuite un coup de revolver tiré par Basile et feu. Nos armes automatiques qui n'avaient pas encore tiré et qui étaient réglées pour des tirs répétés même dans l'obscurité pouvaient balayer un certain passage, se mirent à tirer. Les Allemands étaient repérés, ils attaquaient en tirailleurs, montaient par la voie ferrée en silence, espérant nous contourner, mais ils furent pris à partie par la mitrailleuse à la sortie du tunnel du Mastrou qui se trouvait sous le Pont. Une attaque en règle à la grenade et à la mitrailleuse mit fin à leur offensive.
Après cet accrochage, l'ordre de repli par la montagne fut donné pour rejoindre nos camions sur la route de Lamastre. En ce qui me concerne, sans les tirs de mitraillette de Serge, j'aurais pu me faire attraper lorsque j'allais rendre le seau. Merci Serge…
Ensuite nous eûmes pour ordre de ne pas bouger et de n'intervenir que sur attaque venant de St Jean de Muzols ou St Jeure d'Ay, de ne pas nous engager sur la route, pour éviter le tir en enfilade de nos armes automatiques. Le retour se faisait dans la joie, car nous n'avions ni mort ni blessé et que pour nous Douce Plage pouvait garder son nom de Dancing à Basile.
Le lendemain dans la matinée, sous protection d'autos mitrailleuses, les Allemands enlevèrent les corps, ils étaient jetés pêle-mêle dans un camion. Des échelles étaient réquisitionnées à cet effet pour les récupérer en contre bas sur la voie ferrée. On pouvait se fier au journal de la Résistance qui annonçait une trentaine de morts ou blessés. Pour moi la joie n'était pas complète, car je me faisais du souci pour Malout et ma sœur. Je pensais qu'elles arrangeraient la chose auprès de mes parents, ce qui fut fait.

L'opération de Douce Plage montrait d'une façon évidente le manque d'armement pour un effectif de cent hommes. Nos chefs avaient beau faire valoir les raisons qui les poussaient à être mieux armés, rien n'y faisait, malgré, en particulier la position clef de notre unité assez

avancée par rapport à la vallée du Rhône, pouvant intervenir assez rapidement en direction de Tournon, St Peray, Annonay et dirigée par des chefs intrépides qui ne pensaient qu'à casser de l'allemand tout en évitant des pertes à leur effectif ; être mieux armé aurait permis de causer plus de pertes pour l'ennemi et une protection assurée pour nous. Et puis nous étions sujets à avoir une opération comme il y avait eu dans le Vercors ou près de nous au Cheylard. Quelle résistance aurions-nous pu opposer alors que nous avions un encadrement de valeur, 34 compagnons de 26 à 40 ans et 32 de 21 à 25 ans dont bon nombre avaient fait la guerre ; et nous pouvions nous appuyer sur les connaissances militaires des mercenaires déserteurs de l'armée allemande qui s'étaient bien adaptés à notre mode de vie, ainsi qu'à la guérilla et qui se faisaient un plaisir de nous conseiller, nous les jeunes sans formation militaire. Aussi ma pensée va vers eux les Simon, André Elie, Zoto mort sur la place du gravier à Tournon, tué par un obus de mortier. Il est évident qu'avec un tel effectif beaucoup de coups auraient pu être portés à l'ennemi. Le manque d'armes contrariait Basile et Paul et provoquerait des problèmes avec l'état major départemental et les services de parachutage ; ils reprochaient une mauvaise distribution de l'armement, celui-ci allant dans des unités où il était peu utilisé ce qui provoquait une tension avec l'autorité supérieure.

## Autres interventions

Après l'action de Douce Plage, l'ensemble de la compagnie eut à assurer des barrages, de la surveillance pour l'arrestation et l'élimination de milice ou des personnes travaillant pour l'ennemi. Les ordres étaient donnés par l'état major au groupe spécial composé de Basile, Arsène, Marcel, Kiki qui avaient opéré avant le 6 juin 1944, de fines gâchettes qui ne s'affolaient jamais dans les situations les plus difficiles. Tout mauvais jugement serait injuste car ils risquaient leurs vies pour redonner espoir et honneur à la France car ces actions n'étaient pas menées sans raisons. Un jour comme on parlait de ces interventions, la réponse fut nette : « Les gars, dans la situation présente où nous sommes, dit-il en regardant le sol, le trou il est pour eux ou pour nous. » Dans ce cas on n'avait pas à réfléchir, sachant à qui on avait à faire : après contrôle des informations sur la personne il pouvait avoir élimination, ce qui permettait de trouver des gens innocents dénoncées par vengeance. Seuls nos responsables réunis en cour martiale prenaient une décision ; celle-ci ne devait en aucun cas nous apporter de risques. Dans cette cour martiale les débats étaient menés par notre sous lieutenant Paul, prisonnier évadé, père de trois enfants, de son vrai nom Barbavy, gendarme à Andance où il avait beaucoup travaillé pour la Résistance, en collaboration avec les éléments du coin et de Sarras. Par sa profession, il avait facilité pour mener les interrogations, ce qui amenait à prendre des décisions justes par rapport aux actes commis pour servir l'ennemi et nuire à la résistance par des arrestations, déportations. Les décisions prises étaient souvent pénibles, mais justifiées par circonstance de l'époque ; pour nous c'étaient la victoire ou la mort, avec regret pour notre pays on était obligé de passer par là.

Basile était d'une famille ouvrière engagée syndicalement à gauche ; lui et les siens n'avaient pas accepté la défaite et la trahison ; aussi furent-ils partie prenante dans les organisations de résistance. Son père et son frère dans la Drôme ou le Vercors où ils avaient la responsabilité de détachement F.T.P. Basile restait en Ardèche, certainement pour faire liaison entre les deux départements. Et bien avant le débarquement, ces actions personnelles ou de son groupe, l'avait rendu célèbre. Aussi lorsque nous étions appelés à franchir les barrages tenus par d'autres compagnies, nous annoncions 7113$^{ème}$ compagnie Basile, cela servait de laisser passer, et combien d'interrogations, de questions, notre ordre de mission était à peine contrôlé ; dans les cas où Basile était avec nous c'était une joie pour les gars de l'avoir rencontré, pas de discours mais quelques mots sur leur courage d'être là et la victoire qu'ils

préparaient. Cet homme qui avait frôlé je ne sais combien de fois la mort, et que l'on considérait comme turbulent, avait ce comportement pour lui-même. Pour nous il était à la fois un chef que l'on respectait et un frère que l'on aimait. Chaque opération que nous devions faire était préparée minutieusement pour nous faire courir le moins de risques possible. La 1ère victoire était de ramener le plus de gars à la maison, sa 2ème d'avoir mis le plus d'allemands en l'air. Ayant fait partie des corps francs durant la guerre il savait se comporter comme tel lorsqu'il agissait dans un petit groupe, mais d'une autre façon avec un groupe important ou sa compagnie représentant une centaine de combattants. Ses positions étaient justifiées par une expérience voire une action malheureuse. Pour l'histoire le 16 juin 1944 les F.T.P de Lamastre, la 7101ème compagnie décident un important prélèvement d'essence au Pouzin ; le dépôt est gardé par les G.M.R ; ce que ne savaient pas les maquisards, c'est qu'une unité allemande était venue en renfort le jour précédent ; n'ayant pu être avertis ils furent accueillis par un mitraillage intense. Bilan : 20 morts, 14 tués blessés achevés ou fusillés sur place, 6 autres mouront de leurs blessures et 6 blessés. Basile qui avait été sollicité pour mener l'opération, avait refusé considérant que l'effectuer 10 jours après une précédente était trop risqué, car les G.M.R, vu la situation du coin pourraient bénéficier de l'appui des Allemands et il ne voulait pas mener ses gars au massacre. Son point de vue, d'abord critiqué fut malheureusement justifié. Il voulait qu'on fasse une analyse de toutes les situations : attaques, protection et retraite ; chose qu'il n'oubliait jamais de faire pour une action, même peu importante. Avant le combat les directives nous étaient données de façon claire, avec une tonalité de voix qui donnait confiance.

Entre temps, une partie de notre compagnie, la section de Paul, était appelée pour participer à la surveillance du terrain pour un parachutage. Moi j'en étais exempté, j'en avais fait un en juin 1944 au Mont Gerbier de Jonc. Ce parachutage était le bienvenu, car outre la surveillance du terrain, il permettait de voir de plus près ce qui tombait du ciel en armement, ce qui n'était pas du goût des réceptionnistes. Je trouvai ce compte rendu dans un double du rapport de Paul : le responsable aux réceptions était le commandant Vanel, assisté de deux officiers américains ; la compagnie Basile se présenta : « dites on peut voir ? car c'est bien nous qui nous en servons ! » Ainsi leur curiosité leur permettait de compter les arrivages : il y avait des armes, des munitions des médicaments vêtements, chaussures, etc..
Après cette activité le groupe rejoignit Lamastre, sans rien : le matériel devait être réparti par l'Etat départemental de l'A.S ou F.T.P, mais toujours rien ne vint. Pourtant une opération sur Tournon était programmée en liaison avec une compagnie A.S ; nos détachements de la 7113ème compagnie arrivèrent dans Tournon par la route de Lamastre.

## Prévision d'action à Tournon

L'Armée secrète arriverait par Mauves ; on devait investir tous les hôtels où il y avait des Allemands et les faire sauter, et on avait à sulfater tout ce qui bougerait. Nous devons faire le trajet du Pont de Duzon à Tournon de nuit et à pied. A l'entrée de Tournon nous attendons l'ordre d'investir la ville, chacun dans un quartier assigné, cet ordre étant donné par Basile, après contact avec les responsables A.S à l'entrée Sud de Tournon. Comme il paraît long le temps dans ces circonstances, car notre chef doit traverser la ville en traction accompagné de ses fines gâchettes. Au bout d'un temps, largement dépassé, il revient, personne au rendez-vous, même pas un agent de liaison. Après une sortie à pied dans un quartier de la ville, on put conclure que les Allemands semblaient être sur les dents : ils avaient dû bénéficier d'informations. Du fait qu'il n'y avait pas surprise nous risquions d'être anéantis ; l'ordre de repli sur Douce Plage fût exécuté.

Le problème de l'armement qui ne venait pas détériorait les rapports avec l'Etat Major et Ravel en particulier qui faisait valoir la formation de nombreuses compagnies qu'il fallait équiper pour Basile, afin de donner les moyens de défense et d'attaque aux unités stratégiquement les mieux placées.

## Intervention à Devesset

Pour Basile la décision fût prise : puisque les armes n'arrivaient pas, nous irions les chercher. Un matin, Basile ordonna à Paul de prendre son détachement et à Simon de prendre le camion. « Nous allons à Devesset », déclara-t-il. Quant à moi, ne faisant pas partie de la section de Paul, je ne fus pas du voyage. Dans le rapport de Paul, je lus : « on arrive à l'hôtel, ça grouille d'hommes, en uniformes, des galons plein les épaules, habits militaires bien coupés, blousons américains, anglais… « Il nous faut des armes, on vient les chercher : une mitrailleuse lourde, 3 mitrailleuses, 2 mortiers, 5 FM et des fusils américains. »

A peine arrivé le matériel était ventilé dans les sections ; moi je devenais le pourvoyeur de Tito, à la mitrailleuse lourde il fallait un costaud, on l'avait ! Notre armement collectif devenait réglementaire et cette fois d'une façon brutale.
Voici notre armement après cette opération. Nous avons du rendre à l'état major une mitrailleuse lourde, une légère et un mortier.

| | |
|---|---|
| Détachement Ahmed : | 1FM |
| | 1FM anglais |
| | 1 mitrailleuse légère |
| Détachement Pétrole : | 2 mortiers |
| | 1 FM |
| | 1 FM anglais |
| Détachement Paul : | 1 FM 24-29 |
| | 1 mitrailleuse légère. |

L'encadrement de notre unité était composée de Basile (lieutenant commandant de la compagnie, venant des unités corps franc 39/40), de Paul (gendarme prisonnier évadé, sous lieutenant), de Ahmed (algérien prisonnier évadé adjudant) et de Pétrole (prisonnier évadé adjudant) qui plus tard sera tué sur le front de Belfort. On peut remarquer la modestie de nos chefs par les galons attribués.

## Opération suivante : la Ricamarie

Si nous pouvions faire fonctionner nos camions gaz oil avec du charbon de bois, il n'en était pas de même pour les voitures à essence, mais où en trouver ? La réponse vint de « Boulanger » et « Jacquot » qui étaient originaires de la Ricamarie ; ils connaissaient un important dépôt où il y avait de quoi se ravitailler et on pouvait être informé par des connaissances sur le moment opportun pour agir. La décision fut rapide, pour éviter toutes fuites. Ainsi en fin de matinée, embarquement au milieu des pipes à essence vides, direction St Agrève, puis Montfaucon où nous passâmes l'après-midi à attendre. Nous y rencontrâmes Jurine propriétaire du Café du Midi à Annonay.
Ce dernier nous annonça le débarquement dans le midi de la France : pour nous ce fût la joie ! La nuit approchait, nous prîmes place dans les camions, destination inconnue : l'information serait donné peu de temps avant l'arrivée sur les lieux.
La Ricamarie..

Boulanger et Jacquot donnaient des conseils, chacun dans leur camion, car ils connaissaient bien les lieux. Il fallait tenir les rues environnantes pour les protéger, tout en profitant de l'obscurité, éviter d'utiliser les armes. Le programme fut effectué sans accrocs. Je garde le souvenir du passage dans une ville inconnue, dans la complète obscurité, vu notre défense passive et une attente longue, mais avec la joie d'avoir réussi.

## Solignac

A Retourtour, cette action plus le débarquement, c'était formidable pour un 15 août 1944 ! Il y avait de quoi alimenter nos deux tractions et notre V8 Ford. Après le 15 août 1944, la compagnie déménagea pour le château de Solignac, au-dessus de Gilhoc, à l'est de Lamastre. C'était un repère difficilement accessible, enfoui dans la verdure de la montagne, je fis partie du groupe qui visita en primeur les lieux, accompagné par le fermier qui avait les clefs.

Un joli château, massif, romantique : en bas un salon avec piano, desservi par un escalier double qui desservait le 1er étage. Le château avait déjà été pillé. Pour nous il y avait engagement de respecter les lieux et les biens. Le seul problème : il fallait coucher 100 gars sur les planches empaillées, ce qui fit rire. Le fermier nous proposa de nous fournir la paille. Paul prit la parole pour nous informer de l'utilisation des lieux, sur les actes de vandalismes perpétrés par les précédents occupants, en aucun cas cela ne devait se reproduire durant notre présence dans les lieux, par respect pour nous et nos camarades qui mouraient pour la Résistance. Baptiste, l'interprète, expliqua à nos russes turkestans, tous approuvèrent. Beaucoup de camarades et moi-même logions dans une grande chambre, comparé à celle que j'occupais, petite, dans le vieux quartier des « Fouines » ; il y avait un lit à baldaquin réservé à « Lulu » avec le respect qu'on lui devait ; Titine et le sourd étaient logés près de la cuisine ; les armes, même de nuit restaient à portée de main. Nos activités étaient les surveillances permanentes à distance du château, les exercices militaires, les barrages de contrôle sur les routes de Gilhoc, Grozon etc…

Le débarquement en Provence avait changé les attitudes ; il suffisait d'une mise en garde pour les neutraliser. Pour nous, le compagnie fit scission avec les F.T.P pour devenir 7113ème F.F.I. de l'Ardèche, dite compagnie Basile. Après contact avec Binoche F.F.I, la décision fût prise d'attaquer Tournon, aidés en cela par la 30ème compagnie A.S. Cette décision resta secrète, puisque je partais en mission à Annonay pour réquisition de chaussures : une douzaine de paires, pour un tel effectif c'était peu.
Sur le retour, je m'arrêtais à Anty chez mon oncle qui a aidé des réfractaires et a eu un beau-fils, Pierre Perrier, fusillé à Juventin. Arrivé à Solignac avec retard, notre voiture gazo tomba en panne, heureusement près du but, ce qui nous permit d'être remorqués rapidement.

Nous rentrâmes au château en pleine effervescence ; sitôt arrivés Bouhali et Ahmed nous demandèrent de contrôler nos armes et nos besoins en munitions, pour une action d'une certaine durée, toujours « top secret » sur le lieu où nous devions nous rendre. Nous étions tous prêts, mais durant l'attente qui nous séparait du départ, les chants de groupe patriotiques, les histoires, nous décontractaient. Dire que pour certains c'était le dernier chant ! Le départ se fit au milieu de la nuit, direction la vallée du Rhône, où depuis quelques jours nous entendions des bruits d'avions et des explosions.

Au départ de Solignac, la composition de la 7113ème compagnie F.T.P était de 109 personnes : 3 femmes : Lulu aux renseignements, une secrétaire, et Titine à la cuisine.

21 Turquestans, Arméniens etc…
2 Russes
3 Italiens
2 Polonais
1 Allemand
3 AFN
69 français dont 2 arméniens naturalisés.

Parmi les russes turkmènes, il y avait un capitaine (F.A.I.K), des lieutenants, un capitaine d'artillerie, un professeur, tous chez nous 2ème classe. Les âges : 32 de 17 à 20 ans, 32 de 21 à 25 ans, 13 de 26 à 30 ans, 12 de 39 à 40 ans, 9 de plus de 40 ans.

Les professions : 5 étudiants, 1 gendarme, 1 sous-officier A.F.N, 2 militaires A.F.N, 9 professeurs libéraux, un boulanger, un cafetier, un bottier, 8 employés : secrétaire, dessinateurs, comptable, un propriétaire, 3 cultivateurs (le groupe russe n'entrant pas dans le décompte ). Engagement politique : 12 se disaient communistes, 5 CGT, 2 socialistes ; pour nous les jeunes jusque là sans engagement vu les interdits, c'était la libération du pays, la reconquête des droits perdus qui nous motivaient, la liberté tout en restant dans la légalité afin de ne pas plonger dans l'anarchie, ce que craignait nos chefs et ce qui fut vite compris par tous.

## Attaque de Tournon et combats

Après un certain temps, et après avoir traversé Gilhoc, les camions se séparèrent, toujours guidés par une voiture. L'un allait vers le sud, direction Plats et Mauves, où il reçut renfort de la 30ème compagnie A.S ; le deuxième camion vers le hameau de Pierre ; le troisième camion, le mien et Hamed, plus au Nord dans une position avancée. Après Plats et alors que nous dominions Tournon, les véhicules s'arrêtèrent assez loin pour ne pas attirer l'attention. Une longue marche commença ; nous étions bien chargés : caisse de bandes de mitrailleuse, grenades, gamons et armes individuelles. Le clou de l'affaire était d'arriver dans Tournon près de la Tour Nord par un sentier broussailleux et très pentu. Heureusement nous avions Bébert Dupin, un gars du coin qui connaissait bien le passage, mais reconnaissait les difficultés à l'emprunter la nuit, chargés comme nous l'étions.

Les groupes FM1 et FM2 devaient tenir position face à la route de Lamastre et le groupe 2 avait quelques hommes qui feraient tampon entre le groupe 1 et 3 ; le groupe Boudahi devait tenir avec sa mitrailleuse et ses voltigeurs les quais allant de l'école du quai Farconnet à la rue montant vers la mairie où le contact devait être établi avec le groupe Pétrole. Basile nous rappela que nous devions nous tenir coûte que coûte sur une ligne de l'entrée Nord de la ville à l'entrée de la grande rue. A nos côtés se trouvait le groupe Pétrole. Basile devait neutraliser les lycées. L'occupation des positions s'était faite de nuit, moi j'étais avec Tito au fusil mitrailleur, protégé par l'école des tirs venant de Tain l'Hermitage, car une importante colonne allemande se repliait, ce qui dura plusieurs jours. Et il était à prévoir, après les premiers coups de feu, que nous allions subir la riposte des unités de la rive gauche, soit par des tirs, soit par une attaque par le Pont et la passerelle. La position était idéale : nous pouvions mitrailler à la fois le Pont Passerelle, la route si nécessaire, le quai Farconnet, sur des objectifs précis pour économiser nos munitions.

Nous avions près de nous deux voltigeurs, un avec fusil, l'autre avec mitraillette et grenadier ; moi, le pourvoyeur du FM, je gardais la mitraillette et quelques grenades. J'avoue sans honte

qu'à ce moment là, j'angoissais beaucoup, l'instinct de conservation sans doute, mais je pense que le courage doit dominer la peur. Pour nous distraire dans ce moment d'attente, Tito, l'ancien, nous donnait des conseils et espérait bientôt le déclanchement des hostilités, pour pouvoir allumer son cigare, ce qu'il fit quand le jour fut venu.

Les contours des maisons, des ponts, du quai Farconnet prenaient forme à nos regards, le jour se levait et en même temps une première rafale de fusil mitrailleur déclanchait les hostilités. Nous étions le 24 août 1944 à 6 h 30 du matin. Après cette rafale qui fut tirée tout près de nous, un mitraillage accompagné d'explosions de grenades, le bruit aigu ou plus sourd nous indiquait qu'il y avait combat dans toute la ville de Tournon, sauf dans le quartier Nord où notre unité était engagée. Cela dura peu de temps car les Allemands surpris, après une certaine résistance, se replièrent en ordre dispersé, direction le Pont et Tain l'Hermitage. A leur apparition notre FM rentra dans la danse, hélas pour peu de temps car il s'enraya. Pendant que Tito évacuait l'arme, malgré les tirs de deux mitrailleuses et d'un fusil, bien des Allemands avaient pu franchir le pont jusqu'à Tain. De notre section, seul notre groupe était en combat, les deux autres respectant les consignes.

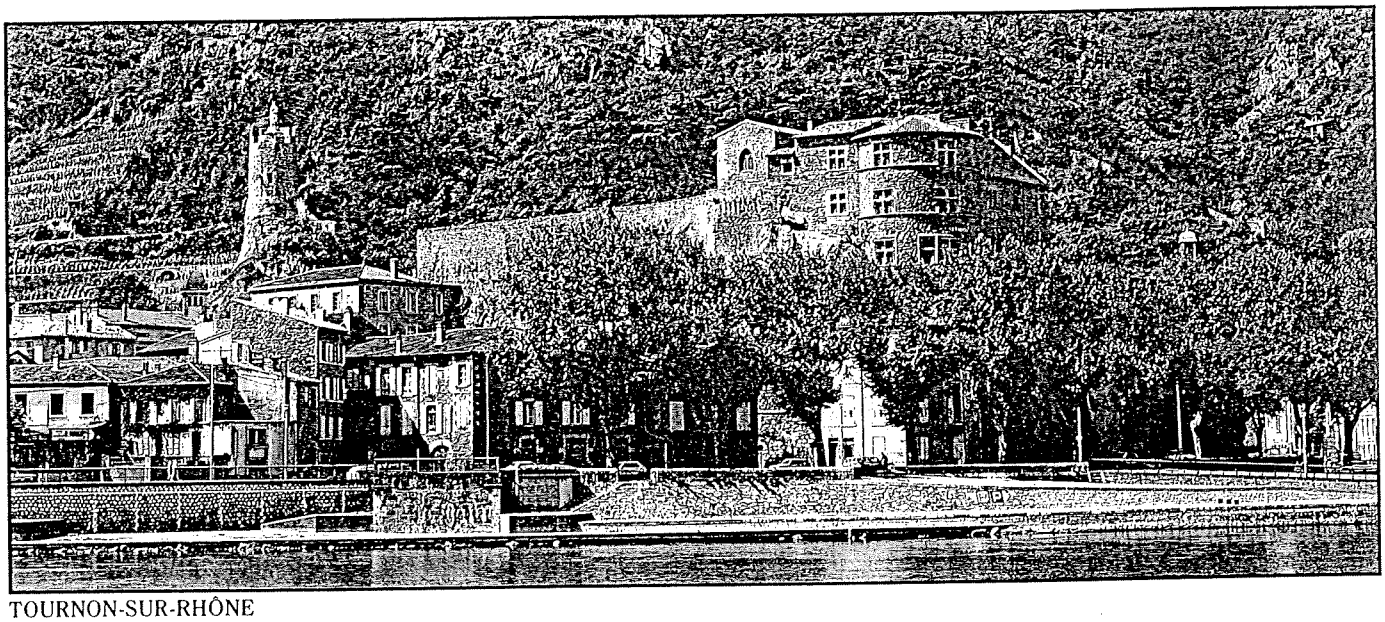
Pour nous, nous étions sur la route longeant le Rhône en partie découverte, car nous avions laissé notre position initiale suite à la défection du F.M et nous nous rapprochions dangereusement du Pont pour donner de l'efficacité à nos mitraillettes. Les derniers fuyards avaient à peine franchi le Pont que nous bénéficiâmes d'un mitraillage en règle, car il y avait du monde en face et pas maladroits. Placés comme nous étions, la retraite s'imposait, elle se fit en rampant et profitant de la pente de la route pour nous sortir de ce mauvais pas, les balles nous effleuraient pour s'écraser contre le château. A nouveau à l'abri derrière l'école nous pouvions surveiller le Pont et une partie de la rive gauche et utiliser notre fusil. Vu la distance, la mitraillette semblait peu efficace. Tito revint avec le F.M, nous agissions calmement le plus possible protégé.
Un Allemand qui tirait, c'est pour lui une rafale ; mais il fallait agir rapidement et vite se cacher, car la réponse ne se faisait pas attendre : de bons observateurs ces Allemands ! Alors on se déplaçait dans l'autre angle de l'école, on tirait cette fois sur le convoi qui se repliait du midi par la Nationale 7. Il y a à la sortie Nord de Tain une partie largement découverte que nous pouvions cibler, la réaction était plus lente mais bien fournie.
Bientôt le besoin de munitions se fit ressentir, en tant que pourvoyeur cela m'incombait, je devais aller rue du Doux. Tito me conseilla la zone la moins dangereuse et me demanda d'apporter à boire. Une certaine animation régnait, les Tournonais de la rue et de ses environs nous apportaient des fruits, à boire, et s'inquiétaient de notre situation présente. « Comme ils sont mal habillés », disaient-ils ; évidemment pour eux qui voyaient les Allemands et leur puissante armée, nous devions représenter le Petit Poucet face à l'ogre !
Le temps de me restaurer avec des fruits et de recevoir une réserve d'eau et des munitions, je rencontrai ensuite Ahmed qui m'informa sur la situation de notre section : des groupes, les 1 et 2 pour la protection Nord n'étaient pas intervenus ; seul notre groupe s'était vraiment engagé, en premier le F.M et 2 voltigeurs, d'autres qui tiraient à l'abri du vélodrome et d'autres des rues transversales à la rue du Doux.
Pour l'instant Tournon était libéré, mais nous étions à la merci d'une attaque de blindés.
Mon retour fut accueilli avec joie. Nous restâmes encore une paire d'heures dans le secteur, puis on reçut l'ordre de décrocher pour venir dans le secteur de l'Hôtel de Ville et du château qui était occupé par une autre section. Cette nouvelle position dans un pâté de maisons en arrière du quai, avec cour, nous permettait de nous déplacer d'un grenier à l'autre et d'avoir une vision différente des objectifs et d'éviter ainsi d'être mitraillé.

Nous avions trouvé un grenier à l'arrière de l'hôtel du quai Marc Seguin ; là il y avait une petite fenêtre par laquelle en utilisant la partie haute avec vue plongeante, on pouvait voir le Pont et le quai de Tain, y envoyer des rafales, il suffisait de rabaisser notre position de tir pour ne plus être dans l'angle de tir. Les balles venaient s'écraser sur les murs ou sur le plafond. Entre temps nous pouvions en position horizontale canarder par les rues transversales de Tain. Les convois se repliaient vers le Nord, leur passage rapide sur la nationale 7, le temps de traverser le découvert, ne leur laissaient que peu de temps pour nous repérer. Nous étions aidés pour cela par des arrêts de tir par économie de munitions. Des ordres furent donnés la nuit venue : nous devions positionner le F.M sur la route du quai pour surveiller la passerelle et le Rhône afin d'éviter toute intervention de ce côté là.

Je peux vous donner une idée de la journée du 24 août 1944. Dans la nuit le groupe de Paul investit la ville par le Sud venant de Mauves, le groupe de Basile, appuyé par des unités de la 30ème compagnie, par le centre, le groupe d'Ahmed par le Nord : à chacun sa tâche. Le silence et l'obscurité permettaient d'occuper des positions proches des objectifs. Aussitôt les coups de feu tirés, Paul investit le lycée des filles à Tournon, neutralisa toute intervention des fenêtres, permettant ainsi aux grenadiers d'attaquer les blokauss situé au centre de la cour, réduit au silence par les grenades jetées par les meurtrières.
Les Allemands surpris fuirent par les portes donnant sur le quai, direction le Pont et Tain. Durant ce temps Basile attaqua le lycée des garçons, mitraillage, grenadage ; les Allemands ne pouvaient opposer de résistance, ils fuirent par les arrières du lycée vers le Pont et Tain. Il y avait parmi les occupants du lycée, des mongols ; des russes de notre compagnie les persuadèrent de se rendre, en leur disant qu'ils auraient la vie sauve. Ils étaient environ une douzaine. Le groupe de fuyards allemands était mitraillé sur le Pont par Adémaï du groupe Paul, au sud par Pétrole et au centre par le groupe de Basile et Tito du groupe d'Ahmed. Le groupe Nord était interrompu par le FM enrayé. Le pont était jonché de morts et de blessés, 19 allemands restèrent sur le lieu de repli. Dans le château bien protégé par des murs épais, une de nos mitrailleuses faisait beaucoup de dégâts. Pris à partie par l'artillerie allemande, le toit s'effondra ; ils continuèrent à tirer, Laurent « Tino » fut tué d'une balle dans la tête. Le même jour, le 24, après le violent engagement du matin, ordre fut donné de maintenir nos positions et d'effectuer des tirs ciblés, car nous risquions une intervention en force.

Pour éviter une attaque venant de Tain et l'utilisation d'autos mitrailleuses, la décision fut prise de faire sauter le pont. Serge notre gamonier en fut chargé ; profitant de la nuit, il se glissa à plat ventre, posa ses deux charges et revint sans être inquiété. Après un court instant, une explosion, le pont ne fut pas coupé entièrement, mais bien endommagé et inutilisable pour les véhicules.
Le dicton dit : « il ne faut pas réveiller le chat qui dort ». L'explosion avait réveillé les gens d'en face, ils nous le firent comprendre par un mitraillage court mais intense ; pour eux les munitions ne faisaient pas défaut. Le lendemain (25 août 44) notre harcèlement contre la colonne montante continua, d'autant plus que Binoche par l'intermédiaire de la 30ème compagnie A.S avait pu nous fournir en munitions. Ce jour-là nous avons subi de violents tirs de mortiers. Il y eut 3 morts : Victor, Zoto, et Serre et 5 blessés : André, Gilles, Jeannot, Maurice et Patrick qui dans la mesure de leurs possibilités continuèrent le combat avec beaucoup de courage.

Si certaines informations nous arrivaient durant le combat, d'autres étaient top secret ; ainsi j'appris après ces journées de bataille que le blokauss que nous avions pris contenait un important matériel de liaison téléphonique et que grâce à la présence d'un Allemand dans notre unité, nous pûmes suivre certaines de leurs conversations. J'appris également que dans



TOURNON-SUR-RHÔNE

**50eme ANNIVERSAIRE DE LA LIBERATION**

**28 Août 1994**

*La Ville de TOURNON-SUR-RHONE exprime sa Reconnaissance à*

# Monsieur Aimé Duranton

*Ancien Résistant de la 7113eme Compagnie F. T. P. F. - F. F. I.*

*qui prit part aux combats pour sa Libération.*

Jean-Pierre FRACHISSE

Vice-Président du Conseil Général

Maire de TOURNON-SUR-RHONE

la nuit du 24 août, Jacquot traversa avec des camarades dans une barque en aval le Rhône et entra en contact avec des résistants sédentaires de Tain l'Hermitage. C'est ainsi qu'ils purent observer les dégâts que nous provoquions à l'ennemi. Ils étaient importants car ils étaient pris sous le feu d'armes automatiques et mortiers ; notre champ de tir s'étendait depuis la Mule Blanche partie sud de Tain jusqu'à la sortie Nord. Ils étaient obligés d'avancer pour éviter l'encerclement par les unités venant du Vercors. Leur protection était limitée sur ces parties découvertes, c'est ainsi que Jacquot et d'autres camarades de Tain purent observer dans les rues à l'abri de nos tirs. Les pertes allemandes furent de 300 morts, la partie Nord ne fut pas comptabilisée faute d'observateur. Pour Tito et moi, c'était toujours les greniers de l'un à l'autre, une rafale bien ajustée pour éviter les tirs ; dans ces actions nous remplacions le FM ; la nuit venue c'était les extérieurs, passerelle, protection des bordures du Rhône et l'entrée du château où nous avions un groupe bien implanté.
Le 25 août le combat continua.
Le 26 août 44, à nouveau le grenier avec ses engagements. Vers midi Tito fut informé qu'il pouvait aller manger dans un restaurant quai Farconnet et que sitôt le repas terminé j'irais à mon tour ; en attendant je devais le remplacer au F.M. Comme prévu j'allais au restaurant, il y avait un parfum de civet à faire oublier la situation présente mais bien réelle, car à peine à table, un ordre vint de rejoindre rapidement la Place du Gravier. J'emportai un morceau de pain, je revois la tristesse de la patronne, elle qui avait offert à manger, à tour de rôle à tant de gars de ma section. Cette gentillesse ne pouvait-elle pas lui porter préjudice par la suite, car les mouchards, les miliciens étaient bien encore là. Les tirs venant des toits ou fenêtres que nous avions subis Place du Gravier en étaient la preuve. Tito était là avec FM, nous partîmes en direction de Mauves à la hauteur de l'embranchement de la route de Glun faisant barrage sur la route avec des platanes. Une importante colonne allemande monta par la N86 venant du Sud et Sud-Ouest. Dans le secteur où nous étions le pont du chemin de fer et celui de la route étaient endommagés permettant à l'aviation alliée des attaques dévastatrices.

## Ordre d'évacuation de Tournon et de la vallée

Notre plan de résistance à peine prévu, nous avions l'ordre de repli ; ensuite évacuation de Tournon sans combat pour éviter aux habitants d'être pris en otage. Nous devions nous tenir en retrait de la vallée, pour éviter les mitraillages des avions alliés et tenir sous notre feu toutes les routes ou chemins débouchant sur la vallée et la N86.
Nos voitures et camions devaient être agrémentés d'une étoile blanche sur le toit pour ne pas être mitraillés par les Alliés. L'évacuation de Tournon se fit sans difficultés en maintenant des points de harcèlement le long du Rhône ; nous pouvions évacuer les habitants qui le désiraient. Notre repli s'effectua sur St Barthélémy le Plein après les ponts du Duzon, route et voie ferrée ; pas question de Douce Plage, nous nous serions fait massacrer par les chars et l'artillerie allemande. Les ordres : être sur la défensive seulement pour ne pas être confrontés à un manque de munitions, car après 3 jours de combat, leur manque allaient se faire sentir.
Durant le passage de la colonne allemande, notre activité consistait à surveiller les points de passage du secteur, de jour comme de nuit ; d'ailleurs sans beaucoup d'accros, quelques rafales pour mettre ce monde sur la N86, où les avions pendant la journée s'occupaient d'eux.
Sitôt la colonne passée, nous revînmes sur Tournon, faisant prisonniers des attardés, d'abord angoissés de se trouver devant « les terroristes », mais bien vite rassurés par notre comportement. Un seul dut subir le châtiment qu'il méritait : surpris dans les vignes il leva les bras le fusil dans la main, comme s'il se rendait et au moment où Potasse allait le désarmer il rabaissa son fusil et tira, la balle passa entre les jambes de Potasse. Il avait comme affectation une unité de Kris-Marine et portait une décoration, la croix de fer ; jugé par un conseil de guerre il fût fusillé. Ainsi que deux femmes, la mère et la fille, qui avaient donné à la gestapo

une liste de résistants, elles furent fusillées sur la place Rompon à 30 mètres du lieu où ont été exécutés ceux qu'elles avaient trahis.

## Retour à Tournon

Le retour dans Tournon avec l'accueil que nous fit la population resta pour moi inoubliable. Nous retrouvâmes ceux ou celles qui nous offraient de l'eau, du pain, des fruits durant nos trois jours de combats. Comme j'interrogeais sur l'absence d'un garçon qui nous avait rendu des services, à qui nous avions proposé de partir avec nous, mais qui avait refusé ne voulant pas laisser sa mère, j'appris que,vendu, il avait été fusillé à Ozon avec 10 autres personnes. S'il y avait dans la ville une joie qui allait vers nous, il y avait aussi de la rancœur, et même des risques de violence contre les personnes connues comme ayant trafiqué, collaboré, risque d'être tondue pour avoir été vue avec les allemands. Le passé resurgissait, privations, pillages, déportations S.T.O prisonniers : il y avait un lourd contentieux et il pouvait y avoir des problèmes personnels entre gens. Pour nous les ordres étaient de calmer les esprits en faisant entendre que, vu la nouvelle situation de la ville et de la France, des organismes légaux traiteraient leurs plaintes, car si la clandestinité nous obligeait à intervenir directement sur la personne, il n'en était pas de même à présent : l'installation d'autorités légales et démocratiques était pour le bien de tous les citoyens et elles devaient diriger et juger pour le bien de la République.Nous étions confortés dans nos interventions en signalant la présence comme préfet de Jacques de Sugni, issu de la Résistance et Maire d'Annonay du 6 au 19 juin 1944.

Durant ces jours nous logions dans le lycée de filles, à la place des Allemands, dans des lits propres ; c'était nouveau pour nous ! Ils n'avaient pas eu le temps de saccager. Titine et le sourd avaient repris du service dans une cuisine bien adaptée. Durant ce séjour quatre camarades, partis contrôler du matériel abandonné par les Allemands, avaient introduit une mine qui explosa : il y eut deux morts et deux aveugles à vie, dont Perruchon ; parmi les morts, il y avait un gars avec qui j'avais baroudé, il était chauffeur, Luc était son nom de guerre mais son vrai nom André Chenouard ; il était marié et avait un enfant, c'était un de nos meilleurs coureurs cyclistes régionaux. Un de ses exploits : avec Pierre Millet ils avaient libéré un maquisard blessé, Malburet, à l'hôpital de Valence où il était sous la surveillance de deux allemands, ils neutralisèrent les allemands, les attachèrent, en déshabillèrent un pour habiller Malburet qui pieds nus avait été évacué sur St Donat.

Je fus parmi les désignés pour accompagner Luc à sa dernière demeure ; pour cela nous devions avoir recours à une barque pour joindre l'autre rive, le Pont de Valence étant coupé ; le cercueil était recouvert du drapeau tricolore. Et c'est ainsi que Luc quitta l'Ardèche pour laquelle il venait de tout donner, il régnait une grande tristesse, nous ne perdions pas seulement un copain, nous pensions à sa famille.

A la 7113$^{ème}$ compagnie étant un des plus anciens de la compagnie avec Bicou, malgré mon jeune âge (20 ans), nous étions souvent détachés de notre groupe pour accompagner Luc qui était chauffeur d'une traction, pour contrôler divers barrages ou pour la protection d'autres groupes en position avancée sur la vallée ; c'est d'ailleurs pour cela que j'étais désigné pour accompagner Luc à sa dernière demeure à Valence, triste moment !

Pendant notre absence, Solignac fut investi par d'autres unités, qui causèrent beaucoup de dommages, je possédais peu de choses, une photo de Malout qui me fut rendue des années plus tard, par un annonéen qui nous connaissait.

Je garde un souvenir bien agréable, celui d'Ali, un jeune noir qui avait trouvé un jeu de dames et à qui j'avais appris à jouer et qui m'occupait si tôt que j'étais libre, me laissant juste le temps de me rafraîchir, mais il était si gentil, et les leçons profitables car il gagnait parfois, chose qui le rendait heureux et fier. Il quitta notre unité après la bataille de Tournon pour partir avec les unités africaines.

## Compagnie Commando 13
## Progression

Pour notre compagnie, Tournon libéré, il restait beaucoup à faire. Après une prise de contact avec 1ère D.F.L (Division Française Libre) par Basile, Paul, Binoche, nous fûmes affectés à la 13ème demi brigade de la Légion étrangère qui était au combat depuis Narvik ; cette incorporation était normale vu le nombre d'étrangers dans la compagnie. Certains gars de la 30ème AS F.F.I nous accompagnèrent. La 7113ème compagnie gardait son encadrement, les actions de notre commando étaient définies par ordre des supérieurs de la 13ème demi brigade. Nous utilisions nos camions du maquis, notre armement léger dans certains cas, mais on renforça notre unité appelée à intervenir contre de petits groupes isolés, ou les arrières gardes de l'ennemi. Nous traversions une région dévastée entre Lyon et Isle sur Doubs : ponts coupés, voies ferrées détruites, villages incendiés, hommes fusillés, femmes violées, une image de dégoût et de honte pour notre civilisation qui appelait haine et vengeance mais interdite pour nos prisonniers car nous ne voulions pas utiliser les méthodes appliquées par les Allemands, comme à Ozon pour Pierre à Juventin etc... Mais malgré ces désastres, l'accueil que nous réservait la population était plein de gentillesse, de remerciements, de fleurs des champs, de mise en garde contre les dangers. Cette ambiance nous la trouvions à chacun de nos arrêts, cela nous redonnait confiance, la liberté faisait revivre la France.

Nous arrivâmes à Dijon entre deux bataillons de la légion étrangère, nous défilâmes l'arme à la bretelle devant le général de Lattre de Tassigny qui serra la main de nos officiers, se retourna vers ses accompagnateurs et dit : « Je tiens à ce qu'ils restent comme ils sont avec leur particularisme, leurs chefs, leur discipline, leur foi, leur mystique. Bravo les gars, merci ! » Nous aurions dû l'écouter, mais ses conseillers ignoraient le principal de l'âme des résistants, de ces soldats citoyens.
Ensuite nous devions encercler une unité à Alésia-Alise Sainte-Reine (Côte d'Or) près du monument à la mémoire de Vercingétorix. Après une fusillade de courte durée, nous utilisâmes nos gars parlant allemand pour leur demander de se rendre, nous fîmes cette unité prisonnière, ensuite elle fut prise en charge par une unité spéciale.

Les actions de notre commando permettaient aux autres bataillons de rester groupés tout en avançant vers les points de haute résistance où l'utilisation d'artillerie et de chars s'imposait. A Dôle, nous surprîmes des retardataires qui se rendirent sans coup de feu ; à Besançon rien à signaler, si ce n'est le formidable accueil de la population. A Baume-les-Dames, les Allemands étaient retranchés dans les maisons, certaines brûlaient, les habitants pareils à des fantômes surgissaient en nous donnant des indications. Les combats de rue étaient pervers, venant de toute part, toit, fenêtre etc..

Les autos mitrailleuses de la marine qui était venues nous rejoindre dans l'action nous aidaient à mettre fin à la résistance de l'ennemi. Les combats durèrent de 6 heures à 15 heures. Enfin nous fûmes relevés. Nous restâmes cantonnés à la Bretenière, là aussi bien reçus, bien fêtés et invités à partager le repas du soir chez l'habitant. La population désirait nous offrir ce repas. La sécurité pouvant être assurée, l'accord fut donné. Trois gars et moi-même nous fûmes reçus dans un foyer de quatre personnes, les parents et deux filles, un vrai repas de campagne, la discussion était intéressante chacun cherchant à mieux connaître les autres, ainsi que la région. Je me souviens qu'à la fin du repas, notre hôte avait posé une bouteille d'eau de vie au centre de la table, mais personne ne bougeait. Parmi nous il y avait un gars plus âgé qui baroudait avec nous, on l'avait récupéré à Lyon ; en passant à Macon il avait fait cette réflexion dans le camion : « c'est con de passer à Macon et de ne pas avoir un rond pour se payer un canon » ; la présence de cette bouteille l'intriguait. Notre hôte nous confia que les coutumes dans ce pays voulaient que ce soit l'invité qui se serve, ce que fit copieusement notre camarade.

Après une nuit passée couchés dans le foin, pour remercier cette famille de nos repas, nous avions offert nos rations. Le matin nous repartîmes pour Clerval, pour relever les Américains. Nous fûmes enfin équipés : casque et tenue de combat ; moi j'héritais de chaussures usées, qui dans cette campagne boueuse et glissante provoquaient des chutes ; je ne me plaignais pas de ces situations : les balles qui m'étaient destinées passaient à côté. A Clerval nous laissâmes les camions et en tirailleurs nous commençâmes une longue marche vers Isle-sur-Doubs. Le long du Doubs, plus nous avancions, plus le bruit de la canonnade s'amplifiait. Les Allemands abandonnèrent cette dernière ville après une violente intervention de nos chars et de l' artillerie. Ce point était considéré comme stratégique vu les routes allant à Belfort et Montbéliard.
Aussi, il était important de tenir ce lieu, et de porter la ligne de front plus loin pour permettre l'apport de matériel et de troupes pour les suites des combats ; les informations je les appris après la guerre par ceux qui furent nos chefs, au cours de rencontre pour l'anniversaire de la prise de Tournon, journée de mémoire pour nos camarades tombés au combat.

Nous participions au nettoyage des dernières poches de résistance avec les fusillés marins dans Isle-sur-Doubs ; nous progressions vers Médières, à environ 5 kms, harcelés par l'artillerie allemande qui protégeait ses unités qui se repliaient à Médières. Le village était désert, l'ordre était de ne pénétrer dans aucune maison à cause des risques de pièges, mines ou grenades. Nous prîmes position autour du village, patrouillant, et faisant huit prisonniers. Nous étions positionnés face à Longevelle où les Allemands occupaient les hauteurs et nous attendîmes. Malgré notre arrivée discrète bien déployée, nous fûmes vite repérés, et nous subîmes un accueil loin d'être fraternel.
Le lendemain, ordre de progresser ; un de nos gars sauta sur une mine, le lobe de son oreille fût percée ; un autre en enjambant un arbre abattu se prit dans le fil d'une mine, mais celle-ci ne sauta pas, heureusement pour lui et les autres. Par contre un petit gars de la section Bernet reçut une balle en plein cœur. Nous progressâmes jusqu'au bas de la colline, aidés par quelques tirs d'artillerie et par l'action de nos armes automatiques. Notre avancée s'arrêta là.

Nous eûmes l'ordre de creuser nos trous individuels. Nous avions une mitrailleuse Browning pour deux hommes ; j'étais avec Lago, un gars de mon âge qui travaillait aux cressonnières de St Symphorien d'Ozon. A peine arrivés nous subissions une contre-attaque ; les Allemands pouvaient penser que nous voulions continuer notre progression et investir la colline : tirs de mortiers et de chars qui occupaient la crête, se déplaçaient pour ajuster leurs tirs. L'infanterie

fit une brève sortie pour connaître le résultat de la canonnade et apprécier notre puissance de feu mais n'insista pas.

Un groupe d'Allemands qui s'était infiltré sur la route près de la ferme fût haché par la mitrailleuse de Lonlon. Je dois reconnaître la clairvoyance de nos chefs qui nous avaient installés sur un talus au pied de la colline qui en plus de nos trous individuels, faisaient une bonne protection. Les tirs directs des chars et des 88 nous effleuraient pour exploser derrière nous. Pour nous le vrai danger venait des tirs de mortiers commandés du village de Villars-sur-Ecot, de l'autre rive du Doubs, du clocher de l'Eglise : ils pouvaient observer chacun de nos mouvements, c'était « Boum » sans réponse de notre artillerie ; les raisons je les ai connues plus tard, nos voies de communication étant bien endommagées, nos unités étaient mal approvisionnées en obus et essence, et devaient utiliser le minimum, en prévision d'une forte contre attaque.

Dans cette situation nous étions à la merci d'une attaque de chars, malgré nos deux canons anti-chars, mais nous pouvions constater l'efficacité de courtes interventions de notre artillerie quand nous risquions d'être débordés par un ennemi plus nombreux. Ensuite eut lieu la destruction du clocher, trop tardive à mon goût.

Entre temps, on put profiter d'un épais brouillard qui couvrait la colline pour surprendre les Allemands. Un tiers devaient participer à l'action, soit une trentaine de gars de ma section, le reste devait maintenir nos positions et assurer notre protection. Avec Lago et deux autres gars nous nous trouvions à l'extrémité gauche du mouvement, notre avancée assez rapide nous amena au-delà de la colline. Nous n'avions aucune vision sur notre environnement, nous attendions en embuscade, mais entre temps le brouillard s'éleva rapidement, nos gars se retrouvèrent à découvert : il fallait leur permettre de se replier. C'est donc par un feu de notre FM que nous bloquâmes pendant un temps l'avancée des Allemands, à nos risques et périls et cela malgré l'ordre qui avait été donné de se replier. Après une réprimande et une explication cela se termina par une félicitation, tous les gens étaient rentrés.

Dans ce même secteur au cours d'une attaque allemande, le groupe Basile fit des prisonniers, mais profitant d'un bombardement, l'un d'entre eux s'échappa ; Kiki l'abattit d'un coup de calibre ; c'était le champion olympique du 1 500 mètres, Hesserer ; un mauvais réflexe de sa part, car ces collègues furent bien traités.
La guerre faisait des victimes parmi les idoles d'un peuple, dans ce cas ce garçon qui avait représenté tout ce qu'il y avait de grand pour son pays et symbolisé par Hitler. Pouvait-il devenir un prisonnier comme le commun des mortels ? Pour lui certainement pas ou était-ce le fanatisme ? Ce geste bête avait ému mes camarades qui ne se sentaient pas responsables et allaient jusqu'à offrir du chocolat à leurs prisonniers.

Des sentiments d'humour reviennent parfois. Avec la pluie les obus continuaient à tomber sur notre défense, les vêtements étaient trempés, notre trou individuel rempli d'eau que nous devions vider avec notre casque. Certaines nuits nous étions désignés pour une patrouille à deux ou trois entre les lignes pour contrôler les actions ennemies ; dans ces heures là il est évident que pour être mieux à l'aise nous devions emporter un armement léger, mitraillette, grenade, pansement, mais laisser notre capote trempée, trop lourde.

Il n'était pas rare d'approcher des patrouilles allemandes ; même s'ils avaient découvert notre présence dans le noir, ils s'éloignaient vers leurs lignes, constatant que toute intervention surprise serait signalée. Au cours d'une patrouille Serge et Barrier (deux gosses) furent

surpris, ils se défendront épuisant leurs munitions ; seul Serge reviendra après s'être terré un jour entier, apportant de précieux renseignements ; Barrier sera cité à titre posthume, triste consolation.

Pendant les nuits si longues dans cette obscurité angoissante, cette pluie, ce silence subit, le partage du temps de repos avec Lago me semblait très court. Durant la surveillance c'est vers le pays que mes pensées vont, vers Malout et ma famille qui n'ont pas de mes nouvelles, ni du lieu où je suis ; mes pensées vont vers une vision passagère de ce que serait ma vie si j'étais au pays, mais bien vite la réalité de la nuit est rappelée par le moindre bruit.
La ligne de front que nous occupions partait des bords du Doubs, occupait la route vers Montbéliard et débordait à l'Est où nous étions en contact avec les fusilliers marins. Une zone stratégique vu les lieux par sa longueur et vu l'effectif, une centaine d'hommes, ce qui joua en notre faveur car cette dispersion étant donné l'intensité des tirs durant une dizaine de jours, s'était soldée pour nous par trois morts, quatre blessés, avec peu de tirs d'artillerie et l'immobilisation des chars ; les raisons étaient comme je l'expliquais précédemment, que le commando 13 avait subi mais pas cédé.

Nous fûmes relevés par une unité F.F.I de la compagnie de Chambaran. Ils arrivèrent bruyants en paquet ; cela ne rata pas : les 88 arrosèrent ; il y eut des morts et des blessés ; leur capitaine qui n'avait jamais commandé au feu était désemparé et bénéficia des conseils de nos chefs. Nous nous repliâmes discrètement vers Médières où nous finîmes la journée et passâmes la nuit. C'est là que nous fîmes la connaissance des légionnaires de la 13$^{ème}$ demi brigade, les contacts furent chaleureux lorsque on entendit dire par un vieux briscard, barbu regardant notre jeunesse : « Vous les gamins, vous les avez bien tenu les « boches » le long du Doubs et de la route, bravo ! » Ces paroles nous donnèrent une certaine fierté et nous poussèrent à faire plus ample connaissance.
Ainsi nous retrouvâmes des légionnaires qui avaient participé à la bataille de Narvick en 1940, et depuis n'avaient jamais cessé de barouder. Lorsque nous parlions de risques, ils prenaient les choses avec fatalisme. Un des leurs qui avait quitté son village en 1940 avait été tué, le jour même non loin de son village Beutal. Combien de faits de guerre nous furent contés, depuis l'Afrique du Nord, l'Italie, La France ! Dans le groupe un gars nous sortit un carnet, bien protégé par un bout de flanelle, un peu crasseux, dans lequel était noté les lieux et dates où ils avaient participé à des opérations. Il y eut de l'admiration et les félicitations de notre part. L'unité que nous côtoyions était composée de beaucoup d'Espagnols, ayant combattu contre Franco et les Allemands en 39-40 et ayant poursuivi la lutte armée.

Après cette nuit de repos, changement de décors : notre unité progressa de Médières, le long de la RN83, en direction de Belfort. Nous progressions sous un harcèlement d'artillerie ; nous arrivâmes au sommet du côté dominant et là nous fûmes reçu à coup de petit calibre. Nous progressions par la lisière du bois, et par bonds nous arrivâmes à la guinguette Boutal, pénétrâmes dans le bois à droite. Nous occupions alors les lisières et nous nous trouvions face à Beutal, position fortement tenue par les Allemands sur le centre ; nous étions à gauche, au centre, nous tenions un front immense avec un effectif réduit.

Comme face à Longeville, Lago et moi nous nous enterrâmes, nous choisîmes un emplacement en retrait de 5 ou 7 mètres de la lisière du bois qui était voisin du chemin qui longeait le champ. Les arbustes et buissons nous camouflaient, et pouvaient nous protéger contre les grenades à manche des Allemands ; quelques branches basses avaient été coupées pas plus qu'il ne faut pour le tir de notre mitrailleuse.

[illegible] C.G. Républicaine de Sécurité

1945 C.G.T. Bien-Être et Liberté

**UNION RÉGIONALE**
**des SYNDICATS de la POLICE**
**Région Languedoc-Roussillon**

*Syndicat de* .....
*Nom et Prénoms* Duranton Aimé
*Né le* 8 février 24 Annonay
*Profession* Gardien de paix
*Adresse* Château des Ecossais
*Date d'admission* Juillet 1945
N° .....

Signature de l'Adhérent

Signature du Secrét. Général

Timbre du Syndicat

Transfert

P. S. — Cette Carte est provisoire, elle sera échangée contre la Carte Confédérale.

'ORCES FRANCAISES DE L'INTERIEUR

DEPARTEMENT DE L' ARDECHE

-:-:-:-

7113° Cie

CERTIFICAT

Le Lieutenant PERRIN dit BASTIE

Commandant la 7113° Compagnie

Certifie que M. DURANTON Aimé , né le 6.12.14. à Annonay (Ardèche)

a servi dans les FORCES FRANCAISES DE L'INTERIEUR

du 6 JUIN 1944 au 1° Octobre 1944

et qu'il a participé avec son unité aux opérations suivantes :

Combats d'ANNONAY - Combats de DOUCE PLAGE - Combats et prise de TOURNON du 24 au 31 Août 1944 . En coopération avec la 13° Demi-Brigade de Légion Etrangère , au titre de Cie de Commando n°13 a participé aux combats de LONGEVELLE et BETAL (Doubs) en septembre 1944 .

DECLARATION OBTENUES ET CITATIONS :

Soldat courageux et dévoué - Toujours volontaire pour les missions dangereuses . A fait preuve dans tous les combats de courage de sang froid , et fait montre de hautes qualités militaires.

A été cité lors de la prise de TOURNON le 24-8-44

Le 1er Octobre 1944

P. le Cdt de Cie , le S/Lt Adjoint

Paul qui contrôlait nous félicita pour notre astuce défensive. Il fallait connaître le mot de passe pour nos gars qui voudraient franchir notre ligne de défense, intervenir la nuit au cas où il y aurait des tentatives d'infiltrations. Dans la journée, nous devions nous tenir prêts à répondre en particulier après un violent tir d'artillerie ennemi, qui était l'annonce d'une attaque ; dans ce cas il faudrait engager le feu sur un ordre. A peine installés, les ordres furent reçus, la musique de la guinguette se remit en route, canons mitrailleuses etc... pour les obus le départ VLAN !!!, attente... et BOUM !!!, pas pour nous, mais pas loin ! Dans notre trou nous attendions notre destin, mais toujours aussi décidés à tenir, faire face à l'ennemi. A chaque mouvement suspect pour nous, notre mitrailleuse rappelait notre présence. La pluie qui tombait sans arrêt nous glaçait le corps, la boue nous mariait avec le sol, nous avions des difficultés à nous reconnaître. La nuit avec Lago nous appliquions toujours un tour de garde, le calme de ces moments était troublé par le léger bruit de la pluie et des patrouilles, soit allemandes, soit les nôtres qui nous chuchotaient le mot de passe.
Deux jours se passèrent ainsi. Le 3ème nous subîmes un violent tir d'artillerie, nous eûmes des morts et des blessés, mais nous restâmes attachés à nos postes, attendant l'attaque. Celle-ci se déclencha, une unité d'une trentaine d'Allemands se dirigeait vers nous par bonds, rassurés sur l'efficacité des tirs de leur artillerie, les tirs de fusils de nos voltigeurs ; pour les armes automatiques nous devions attendre le signal FEU ! les yeux fixés sur le viseur et sur les hommes qui ressemblaient à des pantins désarticulés par leurs bonds. Le commandement FEU ! me délivra de l'angoisse de l'attente, et c'est avec une certaine sérénité que je participai à contrer cette offensive. Les Allemands surpris par cette réaction se replièrent en assez bon ordre. Nos tirs étaient aidés par notre mortier de 80, une patrouille fut désignée pour aller constater les dégâts, avec ordre de ne pas s'aventurer trop loin. Ils constatèrent dix morts dans le groupe d'avant garde, pas de blessés, ils avaient déjà été évacués. La reconnaissance étant limitée, cette action fut avortée comme pas mal d'autres.

Assurer la stabilité de notre ligne de front était facilité pour la 1ère D.F.L, accumuler l'armement, essence etc ...en prévision d'une grande offensive.

Nous fûmes relevés, remplacés par une unité bien plus importante : rotation d'unités. Nous nous retrouvâmes plus au nord, en renfort pour contrecarrer une contre offensive. Nous perdîmes encore des gars, pas nous grâce au pilonnage où nous étions et aussi par chance, ainsi cet obus de mortier qui vint tomber aux pieds de Basile et Paul, qui nous visita mais n'explosa pas. Mais que pouvions-nous faire ? Se terrer pour vivre ou mourir, c'était notre destin, comme je le disais précédemment. Nous perdions des hommes, notre effectif s'amoindrit ; en moins d'un mois nous avions perdu neuf gars tués et une douzaine de blessés.

C'est dans cette situation que nos chefs furent convoqués au PC des compagnies pour informations. Fini les soldats citoyens ! L'unité serait désormais constituée par des hommes ayant souscrit un engagement pour la durée de la guerre. Les non-volontaires seraient renvoyés dans leur foyer. Profitant de la relève nos chefs nous informèrent, la question fut posée : l'unité ainsi constituée serait dirigée par qui ? Aucune réponse affirmative ne fut donnée, nous laissant entendre que nous serions dirigés par des officiers désignés par l'Etat Major.
Un grand silence s'en suivit, moment de réflexion. En ces instants le choix était difficile, mais à la question des volontaires sortirent des rangs ; les autres réfléchissaient, ne sortaient pas. Des protestations s'élevèrent : pour nous c'était fini l'esprit de la Résistance, c'était l'armée avec sa discipline idiote, j'en avais fait l'expérience à Médières : alors que j'étais trempé et boueux, on me reprocha mes cheveux trop longs, avec mise en demeure de faire le nécessaire, de la part d'un aspirant lieutenant propre comme un sou neuf et qui devait être planqué dans

un coin à l'arrière. Je lui répondis qu'il n'y avait pas de coiffeur en 1ère ligne, je ne m'étais pas fait un ami. J'en informai Basile qui se fit un plaisir de remettre les choses au point en ces termes : « Mes hommes sont ici pour se battre et défendre le terrain conquis et non pour parader, ni supporter les provocations car il y a dans certains cas des balles qui se perdent ! » Je pense qu'il en garda le bon de ces conseils, mais pour moi qui avec mon tempérament discipliné et conciliant, avait été dirigé jusqu'alors par des chefs oh combien fraternels, cela me laissa sans une vraie décision. Je devais la prendre plus tard. Il n'y eut pas ou peu de volontaires pour former une nouvelle unité : puisqu'ils voulaient faire de nous des embrigadés, chasser de notre mental l'esprit de la Résistance, nous décidâmes de retourner chez nous, et c'est en camion que nous reprîmes les routes que nous avions prises il y avait plus d'un mois, mais cette fois dans le calme.

Et c'est ainsi que nous rejoignîmes Tournon, où nous fûmes très bien accueillis par des gens, mais inquiets sur nos pertes. Certaines informations leur parvinrent mais pas toutes. Les derniers combats furent meurtriers, neuf morts dont plusieurs enfants du pays et des blessés. La tristesse était dans les cœurs, ces gens que nous avions lors de la libération vu chanter, rire se retrouvaient sans voix et tous terminaient par des gestes et paroles affectueuses dans ce moment pénible ; nous avions retrouvé notre bon peuple de France avec ses libertés retrouvées.

Cette vision de liberté nous fit réfléchir, peu nombreux étaient ceux qui étaient prêts à reprendre le combat ; il y avait Basile et d'autres dont Bicou, Mariutti qui était avec moi au corps franc de la 7104ème et de la formation 7113 ; eux pensaient que toute la France devait être libérée et qu'il fallait y aller. Je suivis l'idée de Bicou et fus prêt à le suivre. Il devait m'informer, nous devions prendre quelques jours de repos. J'attendis mais comme je n'étais pas informé pour notre départ, je me rendis voir sa mère qui m'annonça que Bicou était parti avec Basile, Maggia. Il avait dit à ma mère que j'avais une gentille copine et qu'il ne voulait pas qu'il m'arrive malheur. Bicou fut tué par un obus à la prise de Colmar. Je peux dire que Bicou, mon aîné de huit ans, me considérait comme son jeune frère, toujours prêt à me venir en aide dans les moments difficiles, se préoccupant de mes besoins. Je garde le souvenir de ces heures que nous passions ensemble, de garde, ou en embuscades : nous parlions du pays, il était d'Annonay comme moi, il avait joué au rugby ; et bien sûr de la guerre, de la misère qu'elle nous avait amenée, de notre travail lui à la fabrique de cars Besset, moi à la chaussure Duchier, de nos idées sur l'avenir si nous sortions vainqueurs et vivants ; lui qui connaissait Malout qui habitait son quartier, nous voyait déjà mariés et me taquinait. Quant à lui, je n'ai jamais su s'il avait un projet sentimental. Reconstruire la France, sa République, redonner au peuple des droits syndicaux et politiques qu'on lui avait volés était son idéal ; par respect pour nos morts, nous avions des devoirs. Bicou est mort pour ces droits, je suis fier d'avoir tout fait pour les faire respecter et je le remercie, ainsi que Malout, de ne pas m'avoir emmené à Colmar, et de pouvoir faire la vie militante que tu aurais faite Bicou.

Comme dit le chant des partisans : « Ami si tu tombes, un ami sort de l'ombre prends ta place », comme dans le maquis il était de mon devoir de respecter ses nobles désirs.

## *Lago*

Affecté au commando avec Lago comme pourvoyeur, je garde le souvenir d'un garçon de mon âge, simple, affectueux, au mental solide, rieur et blagueur au moment où l'on s'y attendait le moins. Par exemple, lors de l'action menée par notre section (page 33) où nous

1944-19[illegible] Ardèche

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

N° 849

# PRÉVÔTÉ F.F.I.

(RÉGION DE LYON)

CARTE D'IDENTITÉ

EMPREINTE DIGITALE

M Duranton Aimé

né le 8 février 1924

à Annonay (Ardèche)

Fonction Prévôt

LYON, le 194

Le Commandant de la Prévôté Régionale :

Signature du Titulaire :

Duranton

Exempt de timbre (Décret du 31 Décembre 1921)

---

## CONSEIL NATIONAL DE LA RÉSISTANCE
### COMMISSION MILITAIRE
(ex-Comac)

M Duranton 1ère qualité

7413 ce FFI est autorisé à porter l'insigne F. F. I., N° 160,349, attestant sa participation effective aux combats de la Libération.

Autorité certifiant de l'authenticité des titres du porteur de l'insigne :

Le Chancelier : Les Commissaires :

Vaillant M. Kriegel Valrémont Pierre Villon

La Prévoté

n'avions pas obtempéré tout de suite aux ordres de repli, et cela pour protéger un de nos groupes en danger et lui permettre de se replier ; cela nous avait mis sous un mitraillage intense nous obligeant à franchir comme des béliers une haie de buisson pour nous mettre à l'abri en profitant de la pente du terrain ; comme je lui demandais s'il n'était pas blessé, sa réponse fut négative : il était juste écorché par ces buissons ; il ajouta « mais ils sont cons ces boches et maladroits, avec ce qu'ils nous ont envoyé ! ». Basile qui était dans le coin, pas fâché de nous voir là me réprimanda pour n'avoir pas exécuté tout de suite l'ordre de repli. En réponse, Lago lui expliqua qu'on ne pouvait pas, il fallait à tout prix empêcher les Allemands de progresser pour qu'ils n'aient pas en point de mire nos camarades avant que ceux-ci se soient repliés. Opération réussie confirmée par notre chef de groupe, qui avait pu suivre l'accrochage. Basile s'excusa nous félicita et nous remercia. Mais il est vrai que nous avions eu chaud.
Frère de combat et plus que ça : dans notre trou côte à côte nous étions comme des jumeaux dans le ventre de leur mère, nos deux cœurs vivaient les mêmes angoisses, les mêmes peurs ou émotions sans jamais les dévoiler, ce qui faisait notre force. Dans ces instants, la chanson d'Isabelle Aubray, *C'est beau la vie*, avait toute sa valeur car on se rendait compte que nous l'aimions cette vie, que nos camarades avaient perdue. Par exemple, Tino notre chanteur de charme au Château de Tournon. Zoto, les danses russes place de Gravier à Tournon. Brun le bout en train de la compagnie à Longevelle qui n'aura pas pu goûter la cuvée de l'Hermitage 1944 et tous ceux morts ou blessés à nos côtés. Le ciel qui nous envoyait pluie, balles et obus, tout cela nous avaient forgé une profonde amitié même une fraternité. Je n'ai jamais revu Lago, mais le retrouve dans une photo de groupe au retour du front avec quelques camarades ainsi que nos chefs que je devais revoir avec l'amicale de la 7113$^{ème}$ et 30$^{ème}$ compagnie.

## La prévôté F.F.I.

Après mon départ manqué avec Bicou, je prenais contact avec mon Lieutenant Paul. Il attendait son 4$^{ème}$ enfant et revenait à la gendarmerie ; il me conseilla de contacter le Lieutenant Acquier qui avait commandé la 30ème compagnie à la bataille de Tournon, et dont pas mal de gars avaient participé aux combats sur le Doubs.
En tant qu'ancien gendarme, il formait une compagnie, la Prévôté FFI (c'est-à-dire la police militaire FFI). Après l'avoir contacté, je fus invité à le joindre à la caserne Rampon à Privas où je fus incorporé en novembre 1944. L'accueil fut amical ; je retrouvai beaucoup de connaissances parmi les chefs et soldats mais il y avait de la sympathie aussi de la part de ceux que je ne connaissais pas et qui venaient d'autres maquis. L'ambiance était très bonne à la Prévôté, la discipline ferme, pas bête et bien acceptée par tous. Nos actions consistaient à rechercher et à arrêter les personnes ayant collaboré avec l'ennemi, aussi bien françaises qu'étrangères, à lutter contre le marché noir qui persistait. Pour cela nous faisions des contrôles sur les routes et dans les lieux. Nous devions assurer une présence au tribunal.

C'est d'ailleurs là que le 8 mai 1945, j'ai appris la fin de la guerre. Ce jour là la cour d'assises jugeait une histoire d'avortement ayant causé la mort d'une dame. En cours de séance, un huissier pénétra dans la salle d'audience, transmit une information au Procureur qui la lut. Celui-ci demanda à la salle de se lever et annonça :
« *Messieurs-Dames, j'ai la joie et l'honneur de vous annoncer que l'Armistice est signé, la guerre est finie, la séance sera reprise demain* ».

Une joie, des exclamations qui n'en finissaient pas, remplirent cette salle si austère à l'ordinaire à la suite de certains jugements qui s'y rendent. Dans ces jugements, j'ai pu constater la responsabilité qui engageait chaque juré, pour ou contre une condamnation, après la plaidoirie de certains avocats laissant planer le doute. Je salue leur courage.

Dans Privas, comme à la caserne, l'information courait... C'était la joie, cela signifiait le retour des prisonniers, des STO, des déportés, de nos soldats ; presque chaque famille était touchée par une absence. Le soir sur l'esplanade, c'est avec beaucoup de plaisir que nous allâmes avec mes camarades informer les trois filles qui travaillaient pour l'armée, dont les gars étaient sur le front des Alpes. Leur joie faisait plaisir à voir, et pour cette seule fois nous avons eu droit à une embrassade. Gentilles et sérieuses, elles avaient droit à notre respect. Durant l'époque hivernale, elles nous traitaient de planqués, vu le risque et le froid du front des Alpes, on l'admettait en riant, mais aussi en s'informant sur les nouvelles qu'elles avaient de leurs gars. La réponse était parfois triste : pas de nouvelles ; nous faisions tout pour les réconforter, je leur donnais l'exemple qu'avec Malout j'avais été dans la même situation.
Aussi c'était une grande joie de leur annoncer la fin de la guerre et que leurs projets puissent se réaliser. Voici comment avec les copains, je les ai connues : nous regardions les photos-portraits dans la vitrine de Maryon. Un d'entre nous en désigne une et dit tout fort : « cette fille est jolie » ; un grand éclat de rire derrière nous, nous nous retrouvons face à l'intéressée, un peu confuse et de ses deux copines qui riaient à pleines dents. Ce fut l'occasion de faire connaissance et de sympathiser, et entre nous c'était de la camaraderie, mais jamais plus loin. Pour moi, durant des mois ce furent les rares contacts civils. Ces rencontres leur faisaient plaisir, leur assurant la tranquillité et cela empêchait certains comportements goujats envers elles.

A l'arrivée à la Prévôté, la première des choses fut de marcher au pas, d'apprendre le maniement et la présentation des armes dont je savais très bien me servir, mais pas les présenter. Comme en témoigne le défilé de Dijon, l'arme à la bretelle devant le Général Delattre de Tassigni. Cet apprentissage fut facile pour moi mais pas pour deux ou trois camarades qui ne connaissaient ni leur gauche, ni leur droite. Cependant leur formation fut assez rapide, nous les aidions, ainsi les séances virent leurs durées raccourcies.
Les classes terminées d'autres activités nous occupaient : les gardes, les pluches, l'entretien des locaux pour ceux qui étaient de semaine. Pour les autres tout ce qui incombait à une police militaire : contrôles routiers, recherche et arrestations de miliciens ou de trafiquants, parfois en liaison avec la gendarmerie. Par exemple : exploration des grottes dans la vallée de l'Ardèche. Nous devions accompagner les prisonniers à la messe le dimanche ou pour des visites médicales à l'hôpital.
Nous en avions deux à la Prévôté affectés à la cuisine :
- un de 40 ans environ, Pierre, serviable, très angoissé, sans nouvelles de sa famille sous les bombardements à Cologne, toujours à notre service, même dans nos actions menées de nuit. Aussi il avait trouvé amitié et sympathie dans nos rangs.
- Le deuxième, grand blond de 22 ou 23 ans, l'air hautain, venait de la jeunesse Hitlérienne, il acceptait bien moins son sort durant un certain temps, mais comme nous ne faisions rien pour l'humilier, il comprit vite qu'il devait changer de comportement. Ce qu'il fit pour le bien de tous.

## Stage de Sathonay

Notre unité par son affectation de police militaire était appelée à faire un stage de formation d'un mois à Sathonay. Une trentaine d'hommes participaient à chacune de ces sessions. Les

départements de la Loire, de l'Ain, du Rhône et de l'Ardèche étaient représentés. Ces stages étaient programmés pour apprendre à établir et faire des rapports, des procès verbaux, des interrogatoires, acquérir une connaissance plus approfondie des armes et des moyens de sabotage. Dans le domaine physique : sports de combats pour désarmer et neutraliser tout individu, conditionnement aux intempéries avec parcours du combattant, pieds et torses nus dans la neige, sous la direction du Lieutenant Valmy, champion de France du 100 mètres et du décathlon qui venait du CREPS d'Antibes. Nous avions en outre les exercices au tremplin de 4 m 50 qui consistaient, sous la direction d'un Lieutenant parachutiste, à s'initier à cette activité, dans laquelle on pouvait être appelé à servir. Durant le même temps, nous avions des cours sur les moyens d'effectuer les sabotages et l'utilisation et la connaissance des explosifs et la façon de les utiliser, ainsi que la lecture de cartes d'Etat Major, le relevé topographique des lieux. Toutes ces connaissances qui nous étaient données, avec les bruits qui étaient colportés non officiellement, nous laissaient penser que nous pourrions être aéroportés et parachutés sur l'arrière des lignes Allemandes.

Une semaine avant la fin de stage, changement radical d'activité : le Lieutenant Valmy nous quitte, fini les exercices de parachutisme, les cours sur le sabotage et nous reprenons nos activités de police militaire. Ce changement était certainement dû, nous l'avons su plus tard, au fait que les troupes aéroportées sur Arnhem au Pays-Bas n'avaient pu avoir du renfort à cause du mauvais temps, elles furent sacrifiées.

J'ai gardé, malgré sa dureté, un bon souvenir de ce stage où l'amitié s'était faite entre les divers groupes : 2 groupes par chambrées de 60 châlits, les repas pris en commun, les mêmes activités, sauf pour les malades et ceux qui ne pouvaient pas suivre, qui faisaient les pluches pour nous et d'autres activités. Nous sortions du stage avec le grade de sergent, vu les connaissances acquises et la hiérarchie qui était donnée à notre unité. Ce galon n'apportait aucun changement dans nos rapports qui étaient très bons avec les autres unités militaires.

La réorganisation du pays se faisait malgré tout avec peu de moyens. Les voies de communications étaient détruites, notre industrie en partie pillée. Malgré la bonne volonté de nos paysans, le cheptel réduit par les réquisitions, les restrictions persistaient. Notre département même libéré était marqué par l'absence de nos prisonniers, de nos STO en Allemagne, de nos soldats engagés dans les combats ou dans diverses activités. La France ouvrait une page pleine de courage et d'espoir. Aussi je veux rendre hommage à tout ce peuple, qui mal nourri, mal vêtu etc… travaillait dur et pendant de longues semaines.

L'hiver 44 pluvieux et ensuite froid, n'arrangeait rien. Pour moi, militaire, je bénéficiais d'une permission de 48 heures tous les mois et suivant les circonstances, je pouvais retrouver Malout et ma famille, ce qui était fort agréable, et connaître les dernières informations sur la ville. Le trajet Privas-Annonay me permettait de constater la remise en état des voies de communications de façon importante d'un mois à l'autre. Pour nous, Prévôts, nos activités ne faiblissaient pas : recherche de miliciens qui restaient planqués, la France n'étant pas encore libérée. Espéraient-ils une période plus clémente ? Ce qui d'ailleurs se produisit. Comme Privas était la préfecture de l'Ardèche, en plus des activités militaires, de justice, il y avait les activités administratives du département, ce qui nous amenaient des personnalités civiles ou militaires importantes. Chaque fois il y avait pour nous prises d'armes au Champ de Mars. Parmi les personnalités il y eut Yves Farge, commissaire de la République, représentant le gouvernement provisoire en plusieurs occasions, ainsi que des généraux commandants militaires de la région. Pour moi, cela n'était pas désagréable, cela changeait de la routine. Il y

avait une certaine fierté de participer et d'apporter le meilleur de nous-mêmes et de satisfaire nos chefs qui savaient nous le rendre.

## Compagnie républicaine de sécurité

La guerre terminée, notre activité devait durer encore deux mois. Durant cette période, en plus de nos activités ordinaires, je devais ouvrir le bar une heure avant chaque repas, activité qui me supprimait mes heures de garde. La Prévôté militaire fut dissoute fin juin 1945. j'étais encore sous contrat d'engagement, pour la durée de la guerre, plus trois mois, et de classe non démobilisable.
Notre compagnie passa sous le contrôle du ministre de l'Intérieur en remplacement des GMR, dissous pour avoir participé sous Pétain aux combats contre les maquis, et qui avaient mauvaise image et devaient être épurés ; par exemple pour moi j'ai eu deux copains tués par eux à la Remise. La nouvelle dénomination était CRS : Compagnie Républicaine de Sécurité, avec transfert du ministère de la guerre à celui de l'intérieur ; cela fut facile, nos unités ayant fait une action de police. Nous fûmes affectés aux CRS Languedoc-Roussillon, au centre de rassemblement de Montpellier, pour un séjour d'un mois environ avec défilé du 14 juillet 1945. Nous étions logés au plan des Quatre seigneurs, cantonnements envahis de punaises et de moustiques. Durant cette période je dus participer à la chasse d'un milicien, Vinas, évadé puis repris, mais qui devait nous coûter deux morts en moto en faisant la liaison.

Mi-août et septembre nous fîmes un stage de formation à St Bauzile dans les environs de Béziers, dans un centre au milieu des vignes, entre ferme et château. Le stage ressemblait à celui de Sathonay, mais bien moins physique, la chaleur remplaçait le froid. Notre unité, ancienne Prévôté, était restée groupée, ce qui nous abrégeait les séances des armes, contrairement à des groupes d'anciens prisonniers ; ce qui nous attristaient sachant d'où ils venaient, nous ne pouvions que leur rendre de menus services. Le stage terminé, notre groupe fut divisé et réparti dans quatre compagnies : Montpellier, Uzès, Carcassonne, Perpignan. Pour moi, ce fut la 164$^{ème}$ à Perpignan, nous logions au grand séminaire, rue Raspail. La compagnie était composée d'une majorité de Catalans, beaucoup venaient du maquis, d'autres avaient fonction de passeurs pour le franchissement de la frontière pour des clandestins qui voulaient rejoindre Londres ou l'Afrique du Nord. Le commandant de la compagnie avait été arrêté par la police de Vichy, sa nomination à la tête de la compagnie était appréciée par tous. Un exemple : en conflit avec mon brigadier, ancien chef G M R alsacien, qui faisait toujours des excès de services, pour une histoire de permission ponctionnée de plusieurs journées, ce qui allait contre mon droit, j'eus recours à son arbitrage dans lequel il me donna raison. Pour ce brigadier fini le temps des GMR.

En 1945 nous étions presque tous syndiqués, ce qui imposait au chef plus de respect pour les gardiens ou leurs subalternes. . Moi j'ai eu ma première carte CGT aux CRS à Montpellier en juillet 1945. Je passe 15 jours à Perpignan, fait la connaissance de la ville, de sa gare, qui est le centre du monde d'après Dali, du Castillet et de l'équipe de USAP rugby.

Puis notre section est désignée pour aller faire le service du port à Sète où nous retrouvons une section de Carcassonne. Cette activité consistait à contrôler les entrées et sorties du port 24 heures sur 24, pour nous c'était 12 heures de service et 24 heures de repos.
Nous étions logés quartier de la Corniche, au Lazaret protestant, ancienne colonie de vacances qui avait été occupée par les Allemands qui avaient de gros points de défense sur toute la côte. Ce logement était convenable, loin du centre ville et de nos activités de services, en bordure de route et de mer, mais mal chauffé vu son utilisation en temps normal. Sur le port nous

étions dans un baraquement à l'entrée et un à la sortie où nous montions la garde et faisions les contrôles et où nous étaient livrés nos repas ; il y avait un bas flanc en bois nu où nous pouvions nous allonger tout vêtus à tour de rôle.
Dans la journée, il y avait une navette incessante entre les bateaux, la gare, et les entrepôts. Chaque transitaire disposait d'une place à quai pour ses arrivages qui étaient composés de beaucoup de blé et de farine. La France en manquait en cette période d'hiver. Les fruits, les oranges, représentaient de gros arrivages car Sète transitait aussi pour la Suisse. Il y avait des bateaux de phosphate, de bitume, de pétrole. Je garde le souvenir de la surveillance d'un entrepôt la nuit. Celui-ci abritait des noisettes venant de Suède pour la confiserie et nous avions l'autorisation d'en manger. Les rapports que nous avions avec les dockers étaient très agréables. Ils avaient subi la présence allemande, que nous avions combattue, car beaucoup d'entre nous venions de la Résistance et la plupart d'entre nous étions adhérents à la même centrale CGT. Eux renouaient avec une vie syndicale interdite mais faite d'actions clandestines. Pour eux et pour moi c'était une nouvelle vision de la vie comme me l'avait fait entrevoir Bicou. Avec eux on était bien informé sur les problèmes nationaux et locaux. Le lundi les discussions allaient sur l'équipe de foot qui jouait en 1ère division. J'ai pu assister au match contre Lille, Reims, Sochaux, Roubaix etc... après-midi bien agréable suivi de commentaires le lendemain sur le port. Les bons rapports, le respect des règlements nous évitaient tout problème avec nos chefs.
La présence de bateaux de tous pays, permettait le trafic de produits ne respectant pas le droit de douane, cigarettes, pierre à briquet etc... Le tout était vendu clandestinement. Ces produits étaient saisis par les douaniers, qui en plus infligeaient une amende, que souvent le commandant du bateau devait avancer car pour certains matelots, le port pour eux c'était la fiesta, bar, maisons closes etc...Au départ de Sète, le bateau était vidé et pas mal de poches de matelots aussi. Il faut reconnaître que leur activité n'était pas sans risque à cause des mines flottantes qu'ils pouvaient détruire grâce à un canon sur chaque navire. Le danger était la navigation de nuit qui avait causé plusieurs naufrages. Sur le port pas de problème avec les matelots qui avaient à faire le plus souvent avec la douane ou la police de ville, hors du port, avec les douaniers. Eux leurs activités, nous les nôtres, à part quelquefois une demande de renfort de leur part pour contrôle important.
Durant ce séjour, j'avais dû participer, à la demande de la PJ à l'encerclement d'une villa au Mont Saint-Clair où trois truands s'étaient planqués avec leurs nanas après avoir fait un hold-up à mains armées à Toulouse ; arrestation à la pointe du jour, sans effusion de sang.

Après ces trois mois passés à Sète, retour à Perpignan où je retrouve le milieu Catalan, le rugby que presque tous ont pratiqué à USAP ou dans leur village. Leur passé et même leur présent, leur fierté vient du sport, si on leur en parle et si on les taquine, la réponse est « *nous on est bon parce que le sang Catalan tourne plus vite que le vôtre* ». Un ballon qui tombe dans la cour avant l'appel, c'est vite une bousculade, malheur au képi, ce que toléraient assez bien nos supérieurs. Durant ce temps à la caserne, notre activité était sportive et pédagogique. On mettait à jour nos permissions non prises et accumulées.
A cette époque, il existait un contentieux entre la France et l'Espagne de Franco qui avait bénéficié de l'aide de l'Allemagne pour écraser la jeune république Espagnole et imposer un régime fasciste et qui était restée fidèle à l'axe Berlin-Rome mais non engagée militairement. Le contentieux amena la fermeture de la frontière Franco-Espagnole un certain temps. Notre unité fut désignée pour tenir le poste de Cerbère, gare importante pour son transit avec l'Espagne, ses voies, communications, routes, chemins de montagne, port de pêche. Notre surveillance et contrôle furent sans problème, plutôt symboliques. Nos rapports étaient bons avec les douaniers Espagnols qui conversaient avec nos Catalans, mais plus distants avec les gardes Franquistes. Si le transit était arrêté, la petite contrebande continuait, c'était l'affaire

*Enfin un jour de grand bonheur ce 27 avril 1946*

*mon mariage avec Madeleine Dupuy dite Malout*

des douaniers. Pour Cerbère, c'était un manque à gagner important, l'arrêt total d'activités pour sa gare qui employait pas mal de cheminots.

Par le fait que les voies de chemin de fer n'étaient pas de même largeur beaucoup de manipulations s'imposaient. Nous étions logés dans un hôtel en construction entre route et voie ferrée, plein de courants d'air qui nous apportaient le parfum de la mer ou de la montagne. Nous mangions dans un restaurant les produits fournis par la compagnie plus ceux achetés par le restaurateur. Cette activité était bien venue pour le restaurateur. Cerbère est situé entre montagne et mer au pied du cap de même nom ; le village est dominé par la gare assez importante. Dans le centre du village où se situait notre restaurant, une rue pavée était bordée de deux trottoirs surélevés de 80 centimètres, communiquant entre eux par une passerelle surélevée avec des escaliers des deux côtés, pour laisser passer les véhicules, car par temps d'orage ou de pluie, la rue faisait fonction de rivière, les eaux allant se jeter dans la mer. La seule possibilité d'avoir accès aux commerces et maisons, c'était les trottoirs. Dans ce quartier, il y avait la salle des fêtes en pleine activité avec le carnaval très fêté dans la Catalogne. J'ai été invité par les gens du pays qui m'ont appris à aimer ce qui est leur fierté, le banyuls. Ce vin, c'est un peu le sang Catalan et pour moi ma jeunesse, mes 21 ans.

# IV – RETOUR A LA VIE CIVILE

A cette époque, j'étais préoccupé par un autre problème : mon avenir. Mon engagement était terminé depuis septembre. J'étais libre de continuer aux CRS ou de démissionner. Ma décision fut prise avec Malout avec projet d'un prochain mariage. Deux solutions se présentaient . Soit je continuais avec possibilité d'avancement en grade d'après mes examens de stage, mais j'imposais à Malout beaucoup de mes absences pour déplacements. Et il y avait le problème de sa grand-mère veuve et âgée qui espérait nous avoir auprès d'elle dans sa villa. Soit je retournais à la vie civile ; pour le travail, je serai repris par mon ancienne entreprise. En accord avec Malout, je donnais ma démission et revins au pays le 15 mars 1946.

Je retrouve le travail à la chaîne et toute la tendresse de Malout, et un court temps la maison familiale qui avait mal vécu la bataille d'Annonay me cherchant parmi les tués. Mère, petite femme courage au grand cœur, père vaillant, honnête qui avait été blessé en 14 et avait vécu l'horrible tuerie. Sœurs qui avaient fait de longues marches avec des risques pour me rendre visite dans le maquis. Toutes ces choses, que je me remémore laissent le souvenir d'une famille ouvrière pas riche, mais avec beaucoup d'affection que je devais leur rendre durant leur vie. C'est dans cet état d'esprit que je voyais notre avenir de couple avec Malout. La date de notre mariage fut fixée pour le 27 avril 46, ce qui fut fait sans la présence des parents de Malout, qui avaient mal accepté qu'elle ne soit pas venue au monde garçon car il y avait déjà deux filles. Pour éviter les brimades, elle avait été prise en charge par ses grands-parents. N'empêche que sur leurs vieux jours, nous fûmes là pour les aider et les accompagner. Comme prévu, nous habitions avec la grand-mère, une villa de neuf pièces, implantée dans un parc clos de 2300 $m^2$.. Nous occupions deux pièces au $1^{er}$ étage.

Malout, en plus du travail d'usine, remplace la femme de ménage, entretient les parquets, les vitrages etc… A mon arrivée, un jardinier vient plusieurs jours par semaine pour l'entretien de la propriété. A la suite de sa maladie, je dus le remplacer définitivement. Pour beaucoup de gens, nous passions pour des privilégiés, mais pour nous ce n'était pas la vie de château.

Grand-mère, fille d'un ouvrier mégissé, elle-même lingère, s'était mariée avec grand-père qui avait eu une petite tannerie. Cette bourgeoise avait des airs dominants ce qui gênait ma famille et mes amis, tous de milieu ouvrier. Leurs visites étaient espacées et un peu forcées, mais compensées par les nôtres.

Notre emploi du temps : il fallait travailler 45 ou 48 heures, pour les besoins du pays et de la population, entretenir la propriété . Nos loisirs : voir les rencontres sportives, parfois le cinéma le samedi soir et rendre visite aux parents et amis. Toutes ces activités étaient dominées par le bonheur d'être unis après tant d'années difficiles et de pouvoir vivre un amour qui un temps nous semblait impossible.

A cette période nous étions en pleine reconstruction matérielle et administrative élaborée par le Conseil National de la Résistance. Le gouvernement mettait en place un projet de constitution mis au point à Londres sous la présidence du Général De Gaulle, avec la représentation de divers mouvements de Résistance. Ce conseil en exil avait prévu les préfets qui devaient entrer en fonction sitôt chaque territoire libéré. Pour l'Ardèche, le préfet Jacques de Sugny est nommé le 12 août 44 avant même la libération totale du département. L'application de ces consignes donnèrent à la France une administration bien organisée qui empêcha notre pays de passer sous la tutelle de ses alliés, en particulier des Américains. Ceux-ci n'étaient pas très favorables à la présence de la France pour la signature de la paix, ils se seraient bien vus administrateurs occupants de notre pays. La mise en place de ces préfets appuyée par la Résistance enlevait toute autorité à l'administration de Vichy et réorganisait le ravitaillement, la prise en charge des unités combattantes, apportait aide à leur famille, réglait les réquisitions etc ...

L'application de ses actions, devaient la guerre terminée, nous amener un gouvernement d'union nationale où sous la présidence du Général De Gaulle toutes les couches de la société étaient représentées. En particulier les ouvriers qui avaient bien souffert et bien participé à la libération. Aussi on voyait des communistes, comme Croizat un métallurgiste ministre de la sécurité sociale, Marcel Paul, électricien (ancien déporté) ministre à l'EDF-GAZ, Maurice Thorez mineur, à la fonction publique, tous communistes, parti qui avait pris une part importante dans la lutte clandestine et la libération du pays. Cette présence appuyée par la volonté du peuple devait amener la création de la sécurité sociale, la nationalisation des chemins de fer, de Renault, des compagnies aériennes, des mines etc... les lois sur la famille, le droit de vote des femmes, la création des comités d'entreprise etc... Tout ceci créait un renouveau pour la France et une fierté, car ils furent un exemple pour d'autres pays.
Je voudrais associer les camarades de mon unité qui n'ont jamais vu la réalisation de ce programme :
Astier et Garnier morts à la Remise, bataille pour la défense d'Annonay.
Laurent, Victor, Zoto, Serre et Chanouard morts à la bataille de Tournon.
Marie, Barrier, Mohamed et Brun morts à Langevelle.
Bentu, Arimaldi, Charles, Marion, Astier dit Pétrole, en plus celui que je considérais comme un grand frère,
Mariutti dit Bicou mort à Colmar.
A ces 16 compagnons, j'associe tous nos morts au combat : les fusillés, les déportés et ceux ayant eu une attitude citoyenne pour permettre l'application de ce programme qui devait et a donné beaucoup au pays.

Pour moi, de retour à Annonay après une absence de 21 mois malgré quelques permissions, je pouvais me rendre compte des changements. L'entreprise que j'avais de nouveau intégré avait

déménagé abandonnant les vieux locaux, rue Récollet, pour se mettre dans des murs neufs rue Vidal où était apposé une plaque à la mémoire de mes camarades Bonnafoux et Bouvier morts pour la France. Bonnafoux avait été tué sur le front des Alpes, c'était un gentil garçon, espoir sur 800 mètres et saut en hauteur, que nous allions encourager et voir courir. L'entreprise construite en 43 et 44 avait triplé sa surface. La chaîne de distribution du travail avait doublé sa longueur. Il y avait du matériel neuf. Un changement important depuis l'ancienne usine. Il est vrai que durant ces années de guerre, les salaires étaient bloqués, la main d'œuvre était des jeunes sous payés, mais vite à rendement égal, qui remplaçaient les prisonniers. Les salaires étant à moins 40 % avaient apporté un plus financier à l'entreprise. Durant cette période de guerre sans organisation syndicale tout se réglait de façon paternaliste mais toujours en dessous de la valeur réelle. Et comme j'y avais travaillé à 15 ans, cette dure année ne compte pas pour ma retraite qui est prise en compte à partir de 16 ans.
L'entreprise avait pris beaucoup de volume en bâtiment et en personnel. Je me sentais un peu étranger un court instant dans ce milieu là, mais il y avait la sympathie et la curiosité de mes anciens camarades sur la période de juin 44 à ce jour, période qui intéressait particulièrement les jeunes. Ils voulaient savoir beaucoup de choses suite à mon retour un peu tardif. Cela les ramenait à une période un peu oubliée. Je pouvais me rendre compte que beaucoup d'ouvriers et ouvrières informés par Malout qui travaillait dans l'entreprise connaissaient assez bien cette période.
L'entreprise appliquait les nouvelles lois sur le travail : désignation de délégués et comité d'entreprise. Respect des accords Parodi sur les classifications du travail. Deux syndicats représentaient les ouvriers , la CGT et la CFTC pour les cadres. Je restais fidèle à la CGT à laquelle j'avais adhéré à la police. J'y retrouvais comme responsables d'anciens et quelques nouveaux camarades, mais peu avaient une formation syndicale car on sortait d'une période d'interdit de ces organisations et il n'y avait pas d'anciens responsables syndicaux. Les lois sur les salaires étaient bien appliquées, mais celles sur les comités d'entreprise, sur la gestion et bénéfices de l'usine étaient détournées. Le comité se contentant d'acheter et de distribuer poisson et autres produits et de gérer la St Crépin, une mutuelle d'entreprise.

L'esprit paternaliste caractérisait la Direction qui donnait des postes de chefs à des responsables syndicaux pour faire appliquer selon ses désirs cette loi. Le passé de la Direction qui avait dans les années de restriction pu troquer chaussures contre viande et bois pour distribuer aux ouvriers restait une garantie sur ses bonnes intentions. Je ne porterai pas critique à mes camarades, responsables syndicaux. A cette époque, vu mes connaissances des lois, j'aurais fait de même, la législation du travail m'étant inconnue.
La guerre terminée, la production était relancée pour compenser le manque de nourriture, de vêtements, de tout ce qui étaient produits ménagers etc.. à cause de 4 années d'occupation et de pillages des biens nationaux. Pour pouvoir appliquer le programme de la Résistance, il fallut avoir recours à un blocage des salaires. Comme le demandaient les syndicats, produire d'abord et revendiquer ensuite. Ces conseils assez bien appliqués avaient permis aux entreprises de faire d'importants bénéfices, qui connus par l'intermédiaire des comités d'entreprise, relançaient les actions pour les augmentations de salaires. En face, les patrons, les banquiers, et diverses couches de la société qui avaient collaborés, fait du marché noir, du trafic, poursuivis, mis à l'index un certain temps, faisaient front, imposant en 47 la grève de plus de 2 millions de salariés. Ils mettaient à profit la devise : diviser pour régner. Ainsi fut prononcée la scission en décembre 1947 et créée FO grâce au soutien des fonds de la centrale Américaine (American Fédération of Labour Confédération of Industrial Organisation AFL – CIO). Cette scission mettait en difficulté le monde ouvrier. On en garde encore les séquelles avec en plus un 4$^{ème}$ syndicat, la CFDT.

## Délégué et combattant de la paix

A l'entreprise où je travaillais pas mal de délégués devenus chefs ne se représentaient pas aux élections syndicales. Ainsi je fus appelé à prendre la responsabilité de délégué, ensuite de la section syndicale. Ce n'était pas chose facile à assumer au début, car je manquais de connaissances, mais j'étais bien aidé par la sympathie des ouvriers et ouvrières et particulièrement des jeunes durant la période 1947 à 1954. Le syndicat s'attache à défendre les acquis, le minimum interprofessionnel fixé sur le plan national.

Il participe aussi au mouvement de protestation contre la guerre d'Indochine. Guerre approuvée par une fraction de gens rétrogrades qui ne voit la grandeur de la France que par son empire colonial et des intérêts particuliers, mais pas les intérêts de la France ni du peuple vietnamien. Notre attitude, comme pour la guerre d'Algérie demandait que soit traité le problème colonial par des négociations, ce qui était possible, et non par les armes.
Notre vision et action dans ce sens étaient justes ; nous aurions évité deux guerres, la perte de nombreux soldats l'exode d'une partie de nos concitoyens installés dans ces pays ainsi que l'argent dépensé pour ces deux guerres bien utile ailleurs et nous aurions assuré l'amitié de deux peuples. Nos gouvernants aidés et encouragés par un milieu d'affairistes qui avaient collaboré avec l'occupant et qui n'avaient rien fait pour donner à notre pays la place qu'il occupe aujourd'hui sur le plan international se trouvaient assez arrogants pour lutter contre la décolonisation qui était engagée dans le monde entier. Il s se permettaient de mettre en cause la valeur morale de ceux qui parlaient de négociation plutôt que de ce conflit qui devait se terminer par une lourde défaite à Diên biên Phu de nos soldats malgré une résistance courageuse et opiniâtre toute à leur gloire, mais pas à ceux qui les avaient envoyés à cette boucherie.
Ces gens participaient à de somptueuses réceptions à Saïgon avec le pouvoir fantoche en place contre la volonté du peuple vietnamien. En France des combattants pour la paix étaient jugés, emprisonnés ou poursuivis. Nos soldats qui combattaient pour une cause injuste se sentaient éloignés d'une partie de l'opinion publique, qui voyait dans cette guerre des suites néfastes. Ce qui fut le cas : perte de prestige pour le « pays des droits de l'homme » et d'amitiés en extrême Orient ; perte de soldats, division des français sur ce problème. L'engagement pour la paix nous imposait des activités soutenues et renouvelées : débrayages avec manifestations de rue, pétitions etc...Ces actions devaient se renouveler contre la guerre d'Algérie.

Sur le plan corporatif la main-mise patronale était de plus en plus lourde. Je le constatais dans les congrès corporatifs et par la presse syndicale : poursuites et licenciements de délégués, entreprises condamnées à payer de fortes amendes mais qui ne réintégraient pas les responsables syndicaux, détruisant ou minimisant toutes les actions dans l'entreprise.

## Répression et trahison

Moi, je devais connaître cette situation au début février 1954. Je distribuais un tract pour l'application du salaire minimum à 25 166 francs par mois, somme proposée par la commission supérieure des conventions collectives où étaient représentées la CGT, la CFTC, FO, la CGC et les représentants des associations familiales. Les salaires avaient été fixés depuis plusieurs années à 20 000 francs par mois. La province subissait un abattement de zone. Le 22 septembre 1953, la proposition de cette commission de porter le minimum à 23

# POUR L'APPLICATION DU SALAIRE MINIMUM GARANTI
# à 25.166 Francs par MOIS

# AGISSONS DANS L'UNITÉ

Au mois de septembre 1951 le gouvernement, sous la pression des travailleurs, fixait le salaire minimum garanti interprofessionnel à 20.000 frs pour 200 heures par mois, soit 100 fr. de l'heure à Paris.

Pour la Province, ce salaire minimum subissait les abattements de zones.

## L'OPPOSITION GOUVERNEMENTALE A LA REVALORISATION du SALAIRE MINIMUM GARANTI

Depuis cette époque, malgré une hausse croissante des prix, les gouvernements qui se sont succédés ont employé toutes sortes de manœuvres pour s'opposer à la revalorisation du salaire minimum.

Les grandes grèves du mois d'Août 1953, ou près de 3 millions de travailleurs des secteurs publics et privés ont participé, ont mis le gouvernement dans l'obligation de réunir la Commission Supérieure des Conventions Collectives.

## LES DECISIONS DE LA COMMISSION SUPERIEURE DES CONVENTIONS COLLECTIVES REJETEES PAR LA MAJORITE PARLEMENTAIRE.

Réunie le 22 Septembre 1953, la Commission Supérieure des Conventions Collectives décidait, dans sa majorité, qu'en attendant l'élaboration du budget-type, le salaire minimum garanti soit porté, dans l'immédiat, à 23.000 frs.

L'ordre du jour déposé à l'Assemblée Nationale par Etienne Fajon, comprenant l'application des 23.000 frs, a été rejeté par la majorité parlementaire par 390 voix contre 222 (Communistes, socialistes, et quelques députés d'autres groupes).

Pour notre département, les 4 députés : de Montgolfier, Plantevin, Ribeyre et Tracol, ont voté contre l'application des 23.000 francs.

## L'ELABORATION DU BUDGET-TYPE.

Réunie le 23 Décembre 1953, la Commission Supérieure des Conventions Collectives a étudié la composition du budget-type servant à la détermination du salaire minimum national interprofessionnel garanti.

Le budget-type tel qu'il est prévu doit assurer en tout état de cause et au minimum, les besoins individuels et sociaux de la personne humaine considérés comme élémentaires et incompressibles.

Après étude la Commission Supérieure des Conventions Collectives a une majorité encore plus importante que précédemment (C G T, - C F T C, - C G T F O,- C G C, et représentants des Associations familiales) a fixé à :

25.166 Frs le budget-type d'un travailleur sans abattement de zones et pour 173 Heures par mois, soit 145 frs de l'heure nets de toute retenue.

## LE SALAIRE MINIMUM GARANTI ET LA HIERARCHIE DES SALAIRES.

**Le salaire minimum garanti interprofessionnel est prévu pour le manœuvre léger.** Il est clair que la hiérarchie des salaires soit basée sur ce salaire minimum.

Au lendemain de la Libération, une échelle hiérarchique fut établie pour chaque catégorie de travailleurs avec des coefficients correspondants. Depuis la valeur professionnelle n'a pas changée et les cadences accélérées de travail ont seulement profité aux patrons. Il serait normal que les arrêtés PARODI-CROIZAT soient encore respectés.

En citant un exemple, pris parmi de nombreux autres, celui du Bâtiment et des Travaux publics, cette application donnerait pour notre Département, en comparaison aux salaires découlant de l'accord interdépartemental Drôme-Ardèche de Septembre 1951 encore applicable, les résultats suivants :

| Catégorie professionnelles | Coefficients | Salaires actuels | | | Salaires avec le minimum garanti à 25.166 frs |
|---|---|---|---|---|---|
| | | zone 1 | zone 2 | zone 3 | |
| Manœuvre | 100 | | | | 145 nets |
| Manœuvre spécialisé | 118 | 96 | 91,20 | 86,50 | 171 |
| Ouvrier spécialisé 1er Echelon | 127,5 | | | | 184 |
| Ouvrier spécialisé 2e Echelon | 137,5 | | | | 199 |
| Ouvrier spécialisé 3e Echelon | 142,5 | 101,50 | 96,40 | 91,30 | 206 |
| Ouvrier qualifié 1er Echelon | 152,5 | 109,50 | 104 | 98,60 | 221 |
| Ouvrier qualifié 2e Echelon | 162,5 | | | | 235 |
| Ouvrier qualifié 3e Echelon | 168 | 115,70 | 109,90 | 104,10 | 243 |
| Ouvrier hautement qualifié | 178,5 | | | | 258 |

## COMMENT OBTENIR L'APPLICATION DU SALAIRE MINIMUM GARANTI A 25.166 Fr. PAR MOIS ?

Bien sûr, il ne faut pas compter sur la bonne volonté, ni sur le « sens social » de nos gouvernants actuels et des patrons pour son application.

Par l'organisation d'une vaste action de masse se développant à partir des entreprises unissant tous les salariés, syndiqués ou non, sans distinction d'appartenance syndicale, toutes les organisations réellement existantes, nous pouvons imposer l'augmentation immédiate du salaire minimum garanti à 25.166 frs nets, ainsi que l'augmentation générale de tous les salaires et traitements.

L'augmentation des salaires et traitements est devenue pour les travailleurs une nécessité absolue. Ils la veulent avec force et ils sauront agir dans l'unité pour l'obtenir.

L'Union Départementale des Syndicats C. G. T. de l'Ardèche

IMP. BÉNISTANT - LE TEIL

000 francs par mois avait été présentée par Fajon à l'Assemblée Nationale ; celle-ci vote contre (comme nos 4 députés de l'Ardèche, de droite ; pas un défenseur de la classe ouvrière !).
Cette distribution de tracts justifiée me fut fatale. Ce jour là, il neigeait, je distribuais le corps mi-intérieur, mi-extérieur de la porte d'entrée pour éviter de mouiller mon matériel. Juste avant la sortie de midi, j'étais informé de passer au bureau où j'apprenais que j'étais mis à pied pour faute lourde : distribution de tracts dans l'entreprise et que la sanction définitive serait prise par le comité d'entreprise. Cette information, je ne pouvais pas la donner à mes camarades avant l'entrée de 14 heures. Le retour à la maison fut triste et angoissé, car la sanction qui pouvait être prise contre moi touchait toute ma famille. Daisy n'avait que 4 ans. Malout ne travaillait pas. Le seul espoir était dans le comportement de mes camarades de travail. A 14 heures, je restai devant l'entreprise comme me l'imposait la sanction, malgré la consternation des ouvriers. Une réunion fut fixée avec les responsables syndicaux et le secrétaire de l'Union Locale pour le soir. A cette réunion, après analyse de la situation et constatation des forces en présence, il s'avérait que la représentation ouvrière syndicale était majoritaire en voix au sein du Comité d'entreprise . Rien de grave ne pouvait arriver, nous étions rassurés.
La consultation du Comité d'Entreprise pour décision de sanction, sans ma présence, comme l'exigeait la direction, eu lieu deux jours après. A la question « y a t-il faute grave ? » le vote à bulletins secrets donna une égalité de oui et de non. Il y a eu trahison, mais par qui ? le vote étant secret. Pour moi la situation était critique, d'autant plus que la direction faisait courir le bruit que la voix du patron était prépondérante, ce qui était faux. Ce vote venait de détruire l'organisation syndicale. Il n'y avait plus de confiance entre les délégués qui se sentaient tous accusés, cherchant qui était le traître, allant jusqu'à soupçonner un camarade que je dus défendre, à juste raison. Mon problème avec la direction passe au second plan, il n'y eut pas d'actions menées dans l'entreprise. Le désir des ouvriers et ouvrières de me défendre était détruit à la base par cette trahison, certains en pleuraient. Pour moi, le seul espoir était le refus de l'inspecteur du travail pour le licenciement, ce qui me fut accordé. Mais l'entreprise engagea une action en justice pour casser ce refus au tribunal d'Annonay, elle fut déboutée. L'affaire fut portée devant le tribunal civil de Tournon où elle fut à nouveau déboutée sur la demande de licenciement, mais j'avais un mois de mise à pied, ce qui était considéré comme exagéré par l'inspecteur du travail et divers juristes, vu la teneur du tract et son lieu de distribution. Le tribunal de Tournon ordonnait ma réintégration, le paiement des salaires moins un mois. Les diverses actions engagées par la direction durèrent 10 mois.

Voici ce qui s'était passé durant ce temps. Le vote et les décisions de justice me laissaient sans emploi et les délégués dans le doute et sans décision un certain temps. Enfin leur vint l'idée de chercher la vérité dans l'urne. Celle-ci n'avait pas été vidée. Chacun put trouver son bulletin de vote et le coupable démasqué jura s'être trompé. Certainement pas, car il n'eut aucune excuse à mon égard, ni au tribunal où l'avocat de la partie adverse se servait de ce vote pour justifier la sanction ; en plus il put bénéficier de certains avancements. Cette découverte apporte un soulagement moral à mes camarades, mais à moi rien, c'est la déconfiture syndicale. En cours d'année de nouvelles élections de délégués doivent avoir lieu, les camarades ne présentent pas de liste, alors que le syndicat le leur demandait avec mon nom. Cette absence de liste et d'informations laissaient croire que je ne faisais plus partie du personnel, aussi je n'avais plus aucun mandat reconnu. Je devais être réintégré par décision du tribunal. Je fus licencié, comme simple ouvrier, avec une indemnité de 100 000 francs, alors que délégué j'aurais bénéficié de plus de 1 million de francs.

La direction avait bien joué et gagné sur toute la ligne. Je dois saluer le courage de Marinette et Juliette pour la seule collecte et aide de mes anciens camarades. Pour ma défense, au cours des deux procès, mes dépenses furent prises en charge par l'Union Locale. Mon avocat fut Maître Legriel qui défendait les syndicalistes, comme il avait défendu les Résistants. La partie adverse était représentée par Maître A qui avait bénéficié des conseils de Mme D, elle-même avocate et épouse de mon patron. La plaidoirie de mon avocat faisait apparaître le mal fondé de cette demande de licenciement et ridiculisait la partie adverse, aussi le fait que la Direction soit déboutée fut logique. Au cours de ces procès, une chose nous avait choqués, mon avocat et moi-même, la direction de l'entreprise était représentée par une personne (relation sociale) qui avait été déportée pour n'être pas parti travailler en Allemagne. La situation présente faisait dire à Ségriel, connaissant mon passé de maquisard : « le libéré renie son ou ses libérateurs » ; et là ma pensée va vers Bonnafoux et Bouvier morts pour la France. La plaque apposée au mur de l'entreprise c'était du passé pour lui. Il s'en était sorti et bénéficiait de certains privilèges, pas toujours moraux, comme dans ce cas. Pour moi cet homme respecté par son passé avait perdu toute mon estime.

## Les revanchards

J'ai pu constater durant cette période où j'étais dans une situation floue, combien l'esprit de revanche pouvait jouer dans notre société. Exemples : mauvaises informations, telles que la perte des allocations familiales pour notre enfant en regard de ma nouvelle situation. Information démentie par les services de la main d'œuvre et l'inspecteur du travail. Refus d'une aide pour ma fille en colonie de vacances, sans motif valable. J'étais chômeur, alors qu'après recherches, interventions juridiques, j'eus droit au maximum et combien d'autres entourloupettes.
Durant cette période, j'avais l'appui et les informations des services du travail avec lesquels je m'étais engagé à rembourser le fond de chômage si je gagnais mon procès, ce qui fut fait.

Dans cette période, je redécouvrais un milieu revanchard, avec des gens qui comme moi chrétien pratiquant à l'époque à qui l'on aurait donné le bon Dieu sans confession. La religion pour eux était un bon paravent. Il suffit de rappeler le comportement de certaines personnes du clergé. Chose que j'ai apprise bien plus tard. Par exemple, l'attitude de l'évêque de l'Ardèche et de certains membres du clergé dans les heures de libération de l'Ardèche. Je dis bien *certains*, car bon nombre nous apportait aide. Cette droite se sentait confortée par le retour de Xavier Vallat, ex-député de l'Ardèche qui avait été appelé à remplacer Philippe Henriot, secrétaire d'Etat à l'information, abattu par la Résistance. Il était l'homme de confiance de Pétain. Grand mutilé, il avait participé à la victoire de 14 – 18 et pensait que ce passé lui donnait le droit de traiter avec l'Allemagne, contre la volonté du peuple. Du 29 juin 44 au 20 août 44, il donna à la radio 25 éditoriaux dirigés contre les Anglos-Saxons, les Gaullistes, les communistes et la résistance intérieure. Il voyait des atrocités faites pendant la résistance alors qu'il n'y avait rien ou simplement liquidation d'un traître à la solde des Allemands, ou de Vichy. Par contre aucune information lorsque ces derniers fusillaient, violaient, volaient. Pour moi, je garde le souvenir de cette information par la voix de Xavier Vallat à la radio ; « Le maquis rouge de Lamastre aura bientôt de nos nouvelles. » Ce qui fut fait comme je l'ai expliqué précédemment. Vallat était bien informé vu le court laps de temps entre l'information publiée par lui et le bombardement et comme au Monestier ou ailleurs ? N'en était-il pas l'instigateur ? On peut le penser, celui qui fut le député de l'Ardèche ne

devint-il pas le bourreau de ses libérateurs. Pour moi il en est ainsi. Vallat c'est l'homme de droite, grand mutilé de guerre. Par ce fait il avait su s'assurer respect et compassion, se faire écouter et élire député. Il trouvait un fort appui parmi les anciens combattants et dans le milieu clérical qui influençait les paysans, les commerçants, petits bourgeois et patrons. Aidé par des politiciens et la légion des combattants, il put entreprendre cette néfaste activité au service de l'ennemi. Il fut condamné à la prison et encourut une indignité nationale à vie, mais bien vite libéré prétextant sa santé.

Aussi on ne tarda pas à le voir dans les rues d'Annonay, impasse des Récollets où il était logé, à l'église Notre Dame certainement moins pour se faire pardonner que pour retrouver d'anciens Pétainistes collaborateurs. Il put ainsi participer à des réunions politiques en cercle privé et apporter ses conseils que la droite acceptait sans vergogne. Cet homme de la collaboration avec l'ennemi, qui avait insulté la France patriotique et ses alliés avait eu le culot de venir s'installer à Annonay, une des premières villes de France libérée et citée à l'ordre des Nations. Il regardait les monuments de nos morts qu'il avait insultés. Dans cette ville, il retrouvait pas mal d'amis revanchards disposés à mener des actions contre moi et mon épouse qui se voyait refuser une embauche dans les entreprises. Mot d'ordre donné par un certain milieu rétrograde mais anticonstitutionnel.

Pour moi, syndicaliste, communiste, ancien FTP du maquis rouge de Lamastre que Vallat n'avait pu détruire. Bien aidé, il avait sa revanche, en plus ses amis avaient pouvoir de protection et d'intervention. Exemple : une personne ayant fait de gros détournements d'argent, réintégrée à l'extérieur de la ville sans trop de problème, et d'autres exemples. Mieux valait être voleur, malhonnête que citoyen sans reproche. L'attitude de certains catholiques fut néfaste à l'église, entraînant une perte de crédibilité de cette époque à nos jours. Le matérialisme remplaçant le spirituel.

1954 fut une année pénible pour la famille, moralement et financièrement. J'étais pris en charge par le fond de chômage pour un mi-temps et pour l'autre j'effectuais des travaux pour la ville, mais cela représentait une grosse perte d'argent. Je garde en souvenir les aides apportées par une tante Marcou veuve et sa fille Aimée qui chaque fois qu'elles le pouvaient nous offraient un colis, et celle d'un commerçant qui nous fournissait gratuitement le lait pour Daisy. Moralement il y avait ce procès qui durait et l'incertitude sur notre avenir.
Je continuais mon activité politique et syndicale en tant que membre de l'Union Locale, et des activités il y en avait et de divers types. Par exemple dans la colonie de vacances que l'Union Locale CGT avait organisé en 1945 à St Agrève pour prendre en charge les enfants d'ouvriers qui avaient souffert des restrictions et étaient encore fragilisés. Cette colonie devait se poursuivre à La Louvesc, Hôtel des Trois Pigeons dans des locaux loués, pour finir aux Patureaux en 1956 faute de moyens financiers pour mettre les lieux aux normes imposées.

## La Colo

Son fonctionnement était assuré par le bénévolat des syndiqués et amis. Entretien des locaux, des chemins, des canalisations à remettre en état depuis leur source. Organisation de fêtes et bals pour faire un apport d'argent. Tout cela était le fruit du bénévolat auquel je participais dans la mesure de mes moyens. Etant chômeur, la commission gérant la colonie me proposa un emploi d'intendant, à Malout celui du lavage et raccommodage. Travail très utile vu le manque de vêtements de rechange pour certains enfants. Daisy aura une activité de colon avec les plus petits ou restera avec le personnel. Evidemment avec Malout, nous avons accepté. Bien nous en prit, cette activité nous faisant oublier un temps la situation dans laquelle nous

étions. Les sourires, la gentillesse des enfants, le dévouement du personnel, nous étions dans un monde pur et propre. Les petits moyens financiers dont je disposais pour les achats étaient utilisés pour le bien de tous. J'apportais mon savoir-faire pour réparer les chaussures en plus ou moins bon état. Cette année de colonie s'était effectuée avec 80 enfants dans la joie sans difficulté majeure.

Sur le plan national, le 20 juillet était signé la fin de la guerre d'Indochine que nous venions de perdre à Diên Biên Phu. Conscients d'avoir beaucoup fait pour éviter cette guerre et c'était pour nous une joie de voir sa fin. Nous étions aussi tristes de voir ce gâchis en hommes, argent et amitiés.

La fin 1954 vit la fin et règlement de mes problèmes financiers et juridiques avec mon ancien patron. Ainsi je pus prêter les 100 000 F à l'Union Locale pour payer les frais de notaire et pour l'achat des Pâtureaux, futur lieu de colonie de vacances.

En 1955 j'étais toujours chômeur ; j'aurai pu trouver un travail dans mon ex-profession à Roanne mais nous n'avions pas de possibilité de logement. Je dus renoncer et j'eus les mêmes activités qu'en 54, avec en juillet et août la responsabilité de l'intendance à la colonie de vacances mais avec une nouvelle équipe pédagogique sous la responsabilité d'un directeur, instituteur de profession, mais aussi responsable de la formation des moniteurs de colonie à Grenoble et sa région.
Il appliquait de nouvelles méthodes, il s'était entouré pour cela de moniteurs venant de l'Education Nationale. La méthode était révolutionnaire par rapport à 54. A l'arrivée, après avoir pris connaissance du personnel manuel et pédagogique il fit mesurer et peser les enfants puis établir des dossiers par l'infirmière et assistante sociale. Pour éviter perte ou vol l'argent liquide était remplacé par un chéquier au nom de l'enfant. Il pouvait l'utiliser à une heure fixée au bureau du directeur. Celui-ci pouvait donner conseil pour la gestion de ce chéquier. Avec les bénéfices de la kermesse, transformés en aides, cela permettait aux plus démunis d'apporter un souvenir à leurs parents qu'ils offraient avec fierté.
Dans l'emploi du temps, beaucoup de choses nouvelles étaient apportées par le directeur et son encadrement. Par exemple : le réveil individuel, une expérience à faire. J'étais plutôt surpris de cette initiative, et dans le lieu où nous étions. Le programme : les moniteurs et monitrices surveillaient les enfants éveillés, les faisaient s'habiller en silence, les mettaient à la charge d'autres moniteurs pour le déjeuner et des activités silencieuses. Au bout de quelques jours, l'expérience était une vraie réussite. Une heure de sommeil en plus pour pas mal de colons. Pour la sieste, sous contrôle de moniteurs, il y avait des volontaires qui dormaient pour de bon. Deux enfants, toujours les mêmes, servaient comme témoins et leurs temps de sommeil étaient enregistré. Pour la nourriture, on appliquait le menu type de l'Education Nationale qui nous coûtait plus cher mais qui plaisait moins aux enfants que les traditionnelles pâtes et patates, mais auxquels ils s'habituaient bien vite. Les problèmes de santé étaient suivis par une monitrice ayant un diplôme d'infirmière et assistante sociale. Elle avait une chambre pour les soins, et était en liaison avec le docteur qui venait visiter l'hôpital voisin. Les affections les plus nombreuses, les angines, étaient traitées de la façon suivante : diète, gargarisme, bouillon de poireau, infusion de queues de cerises et il fallait rester dans la chambre. D'après les parents que nous voyions la méthode était bonne, pas de récidive. A chaque enfant était attribué un groupe suivant son état physique, dans lequel il pouvait évoluer. Les activités physiques et le fait d'être bien nourris amenaient un changement de morphologie chez certains enfants. Perte de poids, mais ils étaient plus à l'aise et éveillés, ce qui surprenaient les parents avantageusement.

Pour moi, l'activité principale était la nourriture : son achat en liaison avec le cuisinier qui donnait ses conseils ; sortir de l'intendance la quantité de produits nécessaires pour le menu type. J'avais d'autres activités : contact avec le personnel, cuisine, lingerie etc... Réunions avec le directeur et les moniteurs pour préparer les activités du lendemain. Le moment inoubliable de la colonie était la veillée avec ses chants et ses jeux. Nous nous retrouvions avec nos plus jeunes colons endormis dans nos bras. Pour eux c'était le garant d'une bonne nuit.
En 1955 l'effectif de la colonie était de 120 enfants, 90 pour le compte de la CGT dont nous étions entièrement responsables et 30 pour les Centres Musicaux de France auxquels nous fournissions gîte et nourriture. Leurs activités : beaucoup de temps consacré à la musique sous la responsabilité d'une directrice et d'un moniteur musicien. L'activité musicale laissait certains enfants oisifs et sujets à faire des sottises d'où nécessité d'intervenir. Année de colo sans problème majeur.

1956 vit le transfert de la colonie aux Patureaux, commune de Vanosc, dans une ferme sans électricité, aux conduites d'eaux à moitié bouchées, desservie par des chemins pleins d'ornières. L'intérieur de la maison était mal entretenu. Toutes ces remises en état furent le travail bénévole des camarades. Le manque de réseau électrique fut remplacé par un groupe électrogène acheté d'occasion.
Malgré ses difficultés, la colonie eu lieu avec une cinquantaine d'enfants. Ce n'était pas la vie de château pour le confort. L'hygiène était dans les normes occasionnellement tolérées par les services jeunesses et sports. Le manque d'électricité et l'impossibilité d'être branché avant longtemps, le chemin qui pouvait déborder suite à un orage ne permettant pas l'évacuation d'un enfant malade ou blessé, les aides financières refusées pour les raisons précédentes, nous obligèrent à arrêter l'expérience Patureaux. Il n'en reste pas moins que pour les colons que nous avions depuis plusieurs années, ce fut leurs plus belles colonies. Ce contact avec la nature de façon permanente y fut pour beaucoup. Seule Malout et Daisy firent cette colo, moi embauché à la ville, je les rejoignais le dimanche après-midi et le lundi. Ainsi je pouvais apporter une aide qui était toujours la bienvenue.

Sur le plan national et local, la guerre d'Indochine terminée je devais mener des actions avec les combattants de la paix contre la guerre avec l'Algérie. Dans les deux cas, nos gouvernants oubliaient l'intérêt de la France. Ils étaient pour des intérêts particuliers et contre l'intérêt du peuple qui le fit savoir par d'importantes manifestations, mais volontairement ignorées.

## Pour la paix en Algérie...

A Annonay d'importantes manifestations avaient eu lieu : arrêt de travail dans toutes les entreprises avec rassemblements et pétitions. Malgré toutes ces actions pour la paix, la guerre devait se prolonger et ce fut un soulagement quand la paix fut signée pour les deux cas. Ces deux guerres étaient faites contre le bon sens, dans une période de décolonisation dans le monde. L'indépendance de la Syrie en 1946, de la Tunisie et du Maroc en 1956 et pour d'autres pays, l'Egypte etc... servaient d'exemple. Le monde et la planète se remodelaient avec le désir d'indépendance des peuples colonisés. Pour moi, syndicaliste, combattant de la paix, il a été absurde d'engager ce conflit. Tout aurait pu être réglé par la négociation et la diplomatie, alors que nous avons perdu avec ces deux guerres, l'amitié de ces deux peuples, crée de la haine, imposé le départ de ce pays d'une frange de la population, les pieds noirs, déjà intégrés dans le pays et qui dans un règlement pacifique auraient continué à apporter leurs savoir-faire et conseils. De tout cela rien. Des gens déracinés, une France divisée par la faute d'une minorité qui voulait garder ses privilèges. La France, berceau des droits de

l'homme refusait le droit à l'indépendance à un autre peuple, dont beaucoup de ses enfants avaient participé à la libération de la France. Je pense à Ahmed, chef de section, Bonali, chef de groupe., mes chefs au maquis et C.C.13.

Ces deux guerres nous avaient fait perdre plus de 20 000 morts en Indochine et 35 000 en Algérie, plus de nombreux blessés ou malades. Ces guerres avaient apporté angoisses et tristesses aux familles de nos jeunes soldats. Elles nous coûtaient très cher : armement, maintien d'un fort contingent durant plusieurs années, alors que le pays sortait de la guerre et de l'occupation Allemande. Aussi syndicalement et politiquement je devais lutter pour la paix même dans le domaine international. Il fallait lutter aussi pour les salaires qui ne suivaient pas l'inflation, contre les injustices sociales et celles contre les délégués et les partisans de la paix. La vie militante était pour moi à la fois syndicale et politique. Les quatre députés qui avaient voté le 22 septembre 1953 contre l'augmentation du salaire minimum, comme je le dis précédemment, votaient pour la guerre. Pas d'argent pour le bien du peuple mais pour des actions néfastes oui. A cette époque, l'action militante était très chargée dans les entreprises : il fallait faire respecter les conventions collectives, les coefficients attribués à chaque emploi, lutter pour relever le minimum garanti et toutes les classifications en même temps que mener des actions contre la guerre et tout ce qui risquait de mettre en péril la paix dans le monde.

Toutes ces actions se faisaient hors de l'entreprise et des heures de travail. Les informations étaient diffusées par tracts tirés à l'Union Locale et distribués à l'extérieur de l'entreprise. A l'Union Locale se tenaient les permanences où se discutaient les problèmes et les décisions à prendre pour chaque action à mener, soit par branche (par exemple : cuir et peau) soit par entreprise ou localement. L'emploi du temps était parfois très chargé, trois à quatre réunions par semaine. Après le travail : participation à la distribution de tracts à diverses entreprises, affichage en ville et banlieue, tout à pied. Il fallait aussi contrôler le déroulement du scrutin dans les villages voisins pour élections à la Sécurité Sociale.

Il a fallu attendre 1968 pour connaître l'attribution d'heures d'activités syndicales et la possibilité de se réunir dans l'entreprise dans des locaux réservés à cet effet. Ces avancées facilitaient la tâche des délégués de l'entreprise, mais diminuaient les rencontres avec les camarades des autres entreprises, et le bien qui en était tiré.

## Enfin salarié...

Pour moi, ma situation devait évoluer, je fus embauché en février 1956 à la ville d'Annonay qui avait à sa tête une municipalité de gauche : le Maire était Monsieur Aimé. Je fus embauché grâce à de fortes pressions d'élus syndicalistes et du camarade Ravel, commandant FTP, 1er adjoint communiste, qui n'admettait pas l'injustice que j'avais subie. Je prenais mes fonctions comme stagiaire avec la classification d'ouvrier d'entretien de la voie publique, classification la plus basse car je venais d'une entreprise de chaussures. Je n'avais aucune connaissance dans mon nouvel emploi. Ma perte de salaire était de 35 à 40 %, mais j'avais un emploi. Ce qui était bon pour le moral de Malout et Daisy et de moi-même.

Ma première journée d'employé municipal fut marquée par une situation inattendue. Le 31 janvier 1956, dans la journée, la température était plus 9 degrés et le 1er février au matin de moins 17 avec 5 cm de neige qu'il fallait faire disparaître. Je fus affecté au camion benne avec un autre camarade, il n'y avait pas de semoir à l'époque. Assis sur un sac, un de chaque côté de la benne, notre travail consistait à jeter du sel, qu'un autre camarade nous approchait avec une pelle. Ce travail dura toute la journée. Je garde le souvenir de cette bonne rasade de

gnole offerte à notre passage par le vitrier de la Rotonde, rasade bienvenue malgré mon manque d'habitude. Le travail fut sans beaucoup de résultat, la neige fondait légèrement pour se transformer en glace qui occupa la chaussée durant tout le mois de février. Cela nous obligea à abandonner cette activité ; dès lors, je fus appelé à dégeler pas mal de conduites avec une lampe à souder. Pour l'histoire, je voudrais signaler qu'en février, durant tout le mois, la température resta entre moins 18 et moins 12 apportant beaucoup de problèmes : chauffage, circulation, alimentation, santé etc… Je fus appelé à remplacer un collègue malade au service piscine bains douches. Celui-ci ayant demandé sa mutation, je fus titularisé à ce poste et j'y restais 27 ans jusqu'à ma retraite. Les remplacements du chef de service durant ces années là , les connaissances, les améliorations, les économies réalisées et reconnues me permirent de finir au grade d'adjoint technique en remplacement du chef de service parti à la retraite.

## Nouveau Maire, mais ancien patron

En 1958, le conseil municipal changea : la droite reprit la mairie et désigna comme Maire Monsieur Duchier, mon ancien patron. Et c'est en tant que délégué que je fus à nouveau en contact avec lui.

Pas de problème en tant que délégué, mais en tant qu'homme oui ; pas sur le travail, il n'y avait rien à dire, mais sa rancœur contre moi se retrouvait aux réunions paritaires, aux commissions où mon cas était posé pour un changement de classification. Le travail que j'exécutais était classé normalement à la catégorie supérieure, j'étais lésé si on ne me donnait pas cette classification. Sans chercher à connaître mes arguments, il m'opposa un refus. Comme le vote de ses amis allait dans ce sens, je fus devant un refus et cela deux années de suite. L'absence de l'élu de gauche nous mettait en minorité au vote.

Il fallut pour entrer dans mon droit débaucher quelqu'un du clan de droite. Un conseiller, livreur de charbon, à la suite d'une livraison peu conforme fut invité à me rendre visite, je lui indiquais mes griefs sur la qualité du produit livré. Je pus ensuite lui faire part de mon étonnement sur son attitude en commission paritaire. Bien vite je pus constater qu'il ne connaissait rien de mon service. Il voyait mon service, avant notre entrevue, comme celui des chaufferies des bâtiments : décrassage, alimentation au charbon et niveaux d'eau avec un chauffage régulier commandé par un thermostat. Au contraire dans mon service, tout était manuel : décrassage, garnissage par-dessus au moyen d'un bac et d'un escabeau. La puissance de chauffe était donnée par un volet que je vissais ou dévissais suivant les besoins d'eau chaude pour les douches, les bains, la piscine et le chauffage des locaux, plus la salle des fêtes. A cette époque, l'activité des bains douches piscine était importante. La plupart des familles n'avaient pas de douches ou bains. Le mardi pour la piscine, et du jeudi au dimanche midi pour les bains douches il y avait affluence. Il y avait des chaudières à vapeur basse pression (100 grammes) et si ce poids était dépassé cela déclenchait la soupape de sécurité laissant sortir la vapeur avec risque d'endommager la chaudière, s'il n'y avait pas d'intervention manuelle. J'avais en plus la responsabilité du fonctionnement de la piscine, son nettoyage et celui des quais. Je devais m'occuper également des dosages, chlore pour l'hygiène, sulfate d'alumine et carbonate de soude pour la focalisation et PH, de même nettoyage du filtre, apport d'eau pour le renouvellement nécessaire. J'entretenais aussi le matériel, pompe, pompe doseuse etc… Mon interlocuteur était médusé d'apprendre tout cela, et se sentait gêné d'avoir participé à une injustice aussi frappante. Aussi, à la commission suivante, son intervention sur la réalité de mon travail et mes responsabilités me permirent d'obtenir mon reclassement.

# Des acquis

En tant que délégué, avec le collectif syndical, je pus voir aboutir des revendications telles que reclassement indiciaire avec effet rétroactif sur deux ans comme la loi le permettait et non deux mois, durée que la municipalité voulait appliquer. Duchier, patron paternaliste, avec esprit dominant avait coutume de dire : « charbonnier est maître dans son entreprise ». Il pensait qu'il pouvait faire entorse au statut de la fonction publique, ce qu'il fit pour certains cas. Hélas pour lui, le syndicat et moi-même en certains cas, lui rappelions que ce qu'il avait fait pour certains, d'autres le méritaient aussi. En prenant exemple sur la St Crépin, mutuelle de son entreprise, le personnel municipal put bénéficier d'une participation pour être mutualiste. Le personnel horaire bénéficiait d'un mois de salaire en cas de maladie, alors qu'à la ville on appliquait les 45 heures, entorse à la loi des 40 heures depuis 1945 pour relever la France. Nous avons pu, nous servant d'exemples de Lyon etc... et de menaces de grèves, faire appliquer à nouveau les 40 heures payées 45 heures. La méthode ayant permis d'obtenir une aide pour la mutuelle maladie devait servir à obtenir plus tard sur une prime de vacances, le 13ème mois, la création des commissions de loisirs, voyages, outillages etc...gérés par un comité élu.

Aujourd'hui, je continue à bénéficier du comité, des chèques vacances, du repas annuel etc...et espère que les jeunes générations en bénéficieront longtemps. Mes rapports avec Duchier restaient tendus. Mes interventions sur le statut lui imposaient le respect de celui-ci. Je laissais le soin à mes camarades de traiter les autres cas, en étant absent volontairement, pour éviter heurts et bénéficier de son paternalisme, c'était de bonne guerre. Duchier d'un caractère dominant, avait, comme dans son entreprise, vue sur tout et mettait un point d'honneur à intervenir pour que les services fonctionnent dans les moments difficiles. Par exemple, lors d'une année froide , les lavoirs à charbon dans les mines étaient gelés, et pas moyen d'être livré. J'eus sa visite pour m'informer qu'il avait trouvé du coke pour nous dépanner. Je proposai d'essayer en réglant les chaudières pour et c'est avec beaucoup de difficultés qu'on passa le cap sans fermer le service, j'eus encore sa visite pour s'informer. Je profitais de ces présences pour lui faire connaître le service et le bien fondé de mon reclassement qu'il avait refusé. Ces contacts et ces mises au point avaient rendu nos relations plus faciles, aussi bien syndicalement, que pour les aménagements que je proposais pour le service.

Son comportement autoritaire lui fit perdre, ainsi qu'à sa liste, les élections suivantes. Ayant eu le moins de voix de toute sa liste, quoiqu'il se soit bien investi, ce fut la fin de sa carrière politique. Il se consacra à son entreprise qui évolua favorablement jusqu'à sa mort dans un accident de voiture provoqué par sa fille qui en sortit infirme. Cet homme, qui en tant que Maire, avait reçu le Général De Gaulle, rejeté par la population, fut fortement touché dans son orgueil. Pour moi c'était une revanche qui me rappelait la trahison et l'abandon dont j'avais été victime et plus généralement le monde ouvrier.
J'ai pu me rendre compte de la différence d'implantation syndicale dans les deux entreprises où j'ai travaillé. La première sans fondation solide et sujette à des pressions. La deuxième avec des éléments sortis de la Résistance, par exemple Frappat, Faurie, avec comme encadrement Lermet, Varenne, Rouby etc...Cet encadrement qui avait connu 36 était la garantie d'une bonne organisation. Frappat avec ses capacités et son activité était le fer de lance, on utilisait des heures syndicales dans des réunions où tous les services étaient représentés. Frappat nommé à l'Union Départementale, la direction fut assurée tour à tour par Colombet, Royer, un long temps par Michel Gébelin et à présent par Léorat. De nombreux

camarades ont participé à l'activité syndicale, hommes et femmes, je les en remercie au nom de mes anciens camarades défunts Reynaud, Chaize, Loubeau, Waltreignier etc... qui ont fait beaucoup pour le monde ouvrier d'Annonay.
Je ne voudrais pas terminer sans parler d'une paire d'amis rencontrés dans la clandestinité, Jean Rullière et Suzanne Besset. Jean après un temps de maquis au Vercors rejoignit Annonay où il participa à la défense de la ville et à d'autres actions ; blessé dans les Barges, il fut soigné dans la famille de Suzanne. Il était affecté à la 7104 FTP ; c'est là que je l'ai connu. Suzanne avec son vélo jouait le rôle d'agent de liaison entre la ville et nos unités. La guerre terminée, ils se marièrent et engagèrent une vie militante, syndicale et politique, où nous nous sommes retrouvés. Comme moi Jean en subit les conséquences : licenciement. Nous avons milité pour la paix au Vietnam et en Algérie. Je garde le souvenir d'une nuit, précédant le référendum sur l'Algérie, où nous voulions faire respecter les affiches que nous avions collées et qui demandaient des négociations ; nous étions quatre : Rullière, Bellenger, Fontbonne un ancien déporté, et moi-même. Pour l'Algérie française deux tractions avec des membres de l'OAS et des parachutistes inondaient la ville de tracts. Beaucoup d'activité mais pas d'affrontement physiques : nos affiches restèrent en place et les négociations finirent par avoir lieu, pas sans peine pour nous. Jean pour toutes ces actions trouvait le soutien et l'aide de Suzanne. Ensemble combien de tracts et de journaux avons-nous distribués et cela dans le seul but de servir la classe ouvrière !

Je souhaite courage aux jeunes camarades qui ont et qui prendront la défense du monde, de ses acquis, de ses droits et de ses espérances. Avec mon expérience de ce passé, je dis : rien de tout cela ne s'obtient sans lutte ; c'est comme un jardinier, il faut semer pour récolter, ce que je fais avec la section retraités où je retrouve Grenier, Ducolombier etc...

## La famille et activités

Pour ma vie de famille, nous restons avec grand-mère de 1946 à 1960, année de son décès, avec toutes les servitudes de sa villa et de son âge. De 1960 à ce jour, nous vivons dans les HLM de Bernaudin où nous nous trouvons bien dans ce milieu ouvrier.
Daisy née en 1950 a connu en 1954 la situation tourmentée de mon licenciement et les incertitudes qui ont suivi. Elle est entrée à la Gangeoise après une formation de deux ans au Collège des Platanes. Dans cette entreprise, elle a vécu les grèves de 1968 et celles de France. Grèves qui avaient apporté un changement important : augmentation de salaires, plus 20 %, fin de temps chômés et même heures supplémentaires, ce qui nous permit de partir en vacances.

Mais en 1974 alors qu'elle était seule et divorcée, elle fut licenciée à la première réduction de personnel. C'était un coup porté contre notre famille. Rien ne la désignait plus qu'un autre ou une autre. Elle dut avoir recours à des travaux à temps partiels. Remariée avec Maurice, elle nous a donnés en 1986 un petit-fils, Chris, qui fait toute notre joie pour finir notre vie, au contact de cette jeunesse qu'il représente et pour laquelle nous avons tant apporté par ces années de lutte.

Malout qui avait vu toutes les portes des entreprises se fermer, même quand celles-ci embauchaient, subissait le contre-coup de mes activités. Elle devait se contenter de quelques heures de ménage. Elle trouva embauche en novembre 1961 dans une salaison jusqu'en avril 69 où elle quitta pour une manufacture d'enveloppes. Elle y fut employée jusqu'en octobre

1982, puis partit en préretraite. Période que nous avons utilisée pour des séjours au bord de la mer et des voyages. Avec Malout nous nous sommes connus en 1942, la guerre nous a laissés plus de 60 ans de vie et de tendresse. La lutte et l'adversité nous ont ancrés dans une affection sans faille. Mes combats, mes problèmes, les succès revendicatifs ont été les siens. Mon amour pour elle ne peut être que grand. Je ne peux pas être égoïste, je pense à toutes les femmes qui mènent le même combat. Pour les liens familiaux, après un passage difficile, mais réglé par la suite, avec les parents de Malout, ils furent affectueux, surtout avec mes parents que je visitais tous les jours durant leurs vieillesses. Avec sœur, frère et beau-frère, maquisards à une époque, et qui avaient des opinion, de gauche, notre vision du monde nous unissait davantage. Je pus donner un exemple de mon activité militante, j'avais dû remplacer en dehors des heures de travail la porteuse de *l* l'humanité, malade. Tous les jours après 11 heures, diffusion en mobylette de 50 *Humanités* sur toute la ville, plus une vingtaine d'*Humanité Dimanche* et cela durant trois ans. Durant la période de 68, le personnel de l'Humanité solidaire du mouvement revendicatif avait décidé de travailler à plein rendement pour informer les syndicats et la classe ouvrière. Pas de train. Les journaux arrivaient en camions. Je devais les récupérer avec ma voiture au départ de Roussillon. Mes clients étaient servis, ainsi que le service presse, le trop petit reste était diffusé sans difficulté.
Le Maire Aimé, socialiste était l'un de mes premiers clients, mais hélas, si cette activité a apporté des informations de caractère national, elle n'a pas pu bénéficier d'un apport plus important pour être plus connue. Cela malgré la volonté du journal, aussi je dis merci les prolos. Journalistes de *l'Humanité* vous nous avez informés sur les luttes et les acquis de 68. Pour moi et le monde ouvrier, une belle victoire. Ce passé ne me fait pas oublier d'autres conquêtes sociales : 5$^{ème}$ semaine de congés payés, les 35 heures, mais à l'heure présente remises en cause par un gouvernement qui met de plus en plus de personnes dans la précarité, voire même sous le seuil de la pauvreté, pour certains ouvriers, pour des retraités, certaines couches du commerce et le 10 % de sans emploi. Par contre la banque de Paris-Bas, entre autres, a 24 % de bénéfices.

Cette situation, on la retrouve dans les autres pays où une frange de la société s'enrichit et l'autre s'appauvrit. Par exemple, il n'est pas possible de trouver un dollar par enfant pour les sauver de la maladie, mais on peut trouver des sommes énormes pour le tourisme, par exemple la création d'îles artificielles etc…et aussi pour l'armement et la guerre. Par contre il y a des difficultés pour le logement, la santé, la recherche, l'éducation etc… Le recours au bénévolat pour les besoins financiers ou physiques est de plus en plus sollicité, pour remplacer les incapacités de nos gouvernants envers ces besoins. Pour moi le triste problème des sans-abri, des réfugiés clandestins, la misère des peuples dans un monde potentiellement riche donne une triste image de notre monde soi-disant civilisé.

Pour moi, qui à 80 ans me bats encore syndicalement pour plus de justice, c'est avec beaucoup de soucis que je vois l'avenir qui sera réservé à Chris, à mes enfants et aux couches laborieuses de notre pays. La devise de notre République « Liberté, égalité, fraternité » pour laquelle beaucoup de sang a coulé et de luttes prolétariennes engagées est aujourd'hui bafouée. C'est avec tristesse que je vois finir ma vie, bien loin de ce monde juste, que j'ai toujours espéré et pour lequel j'ai milité. Je salue et remercie tous ceux qui m'ont accompagné dans les moments difficiles comme dans les moments de joie. Durant cette période de vie j'ai vu décéder beaucoup de membres de ma famille, souvent de façon normale en raison de l'âge ; mais j'ai été très peiné de la disparition de ma sœur et de ma belle-sœur à la suite de longues maladies, et de celle de mon frère et de mon neveu assez rapide alors que tous les quatre étaient encore jeunes.

Après 80 ans de vie, je peux revoir les bons moments passés avec simplicité avec ma famille. Les vacances avec les enfants, mon beau-frère, ma sœur, ainsi qu'avec Rita ma gentille chienne gardée durant 18 ans, les voyages, les repas en compagnie de camarades. Les photos que je regarde avec Malout font faire pour un temps marche arrière au calendrier. Je remercie mes parents de m'avoir donné, pas la richesse, ils ne l'ont jamais eue, mais l'esprit de justice et d'honnêteté, bien aidé dans cela par Malout ma fidèle compagne et par mon environnement militant. La vie a t-elle été facile ? Je dis non, mon caractère s'est toujours trouvé confronté à des injustices, avec obligation morale de lutte. Moi qui aurais aimé le métier de bûcheron ou de paysan au contact de la nature, travail plus physique mais plus calme ! Mais dans certains cas, on ne choisit pas son destin, dans mon cas c'est un mieux pour le prolétariat.

Ardéchois cœur fidèle, c'est ma devise. Annonay où je suis né et où j'ai vécu, ville pour laquelle j'ai combattu, Tournon à la libération de laquelle j'ai participé, le souvenir de mes copains tombés restent, pour moi, les garants de cette devise.

Ainsi se terminent les écrits sur ma vie ; mais voilà des situations créées ces derniers mois sur lesquelles je voudrais donner mon opinion.

Premièrement au sujet du lundi de Pentecôte jour normalement férié mais par décision gouvernementale gracieusement travaillé par le monde ouvrier pour venir en aide au 3ème âge. Je suis écoeuré de cette initiative : élevé par des parents sans aides, à 14 ans au travail, à 20 ans combattant pour la France et la République, avec 44 ans de travail pour la reconstruction et la modernisation du pays je n'admets pas que ce pays demain ne pourrait pas assurer mes besoins sur ma fin de vie sans la mendicité d'une journée de travail demandée à la couche de notre société la plus pauvre.

Nos gouvernants ont bien trouvé l'argent et la formule pour la baisse d'impôt qui apporte aux riches mais rien aux pauvres. La fraternité inscrite sur notre drapeau est dévoyée, le fait qu'une baisse de la TVA n'a pas été appliquée sur les produits de 1ère nécessité, ce qui représentait la justice sociale, montre que tout est pour les uns et rien pour les autres.

Deuxièmement, au sujet du référendum sur le projet de constitution européenne : malgré un battage pour le oui, du Président de la République, du premier ministre et de certains partis, la réponse a été cinglante : 55 % de non ; le peuple de France ne veut pas d'une constitution

ultra libérale qui fera disparaître nos services publics, nos droits acquis par les luttes etc… au bénéfice des puissances de l'argent.

Une autre Europe doit vivre, basée sur le social et la paix, car le passé me l'a prouvé, c'est toujours le peuple qui supporte dans sa chair les sacrifices et le poids des conflits.

*Aimé DURANTON alias DUDU*
*Corps franc 7104 – 7113 matricule 78807*
*2ème commando 13 de la 13ème demi-brigade de la légion étrangère*

**Durant cette période de maquis Compagnie commando 13, je dus changer souvent de lieux :**

Chardon pour incorporation

St Charles,

Lamastre dans deux locaux différents, suite à l'attaque de l'aviation.

Vaudevant,

St Félicien pour mutation au Corps-Franc,

Lamastre chez des particuliers suite à l'intervention au Cheylard.

Lamastre, villa des sapins pour la formation de la 7113ème Cie,

déménagement à la suite d'une attaque de l'aviation allemande pour la gluterie, quartier de Routoutour,

château de Solignac à la suite d'augmentation d'effectifs et prévision d'offensives sur la « 86 »,

ensuite Tournon avant mon départ pour le front dans la Compagnie Commando « 13 » de la 13ème demi brigade de la légion étrangère

# TABLE DES MATIERES

I – Période de 1924 à 1938 page 3

II – Guerre et occupation page 6

III – Mon engagement dans la Résistance page 12

IV – Retour à la vie civile page 46

De g. à droite DuDu - Serge - Basile, Paul et X

De gauche à droite DuDu - Serge - Magda et son époux

De g. à droite - Acquier Lieutenant de la 30e A.S. Commandant la Prévoté
Serge - Magia - Paul et X

50 eme Anniversaire prise de Tournon

Photos de la 7113ème Cie F.T.P et 30ème Cie A-S.

De g. à droite - Luchier - DuDu - Serge - Magia LuLu sur son fauteuil

De g. à droite - Luchier au côté de Mc Perrin (Basile)

Hortense infirmière à 30ème A-S - sur son fauteuil

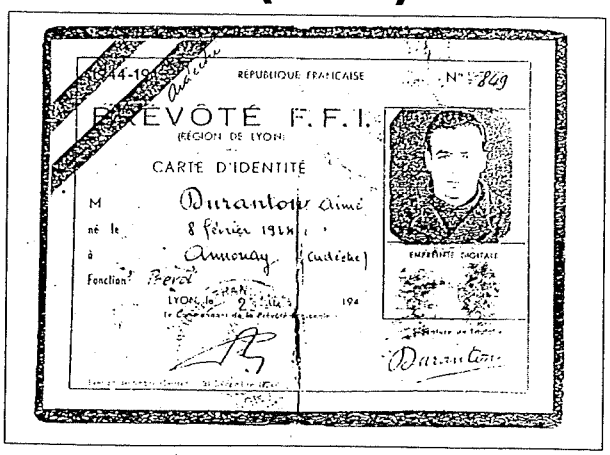
HISTOIRE LOCALE

# Aimé Duranton témoigne sur la Résistance (1/2)

Il y a un an, un cégétiste retraité, André Grenier, publiait un long témoignage sur son passé de résistant.
Il racontait aussi au passage la façon dont il avait vécu l'avant-guerre, l'Occupation et l'après-guerre, avec le cœur d'un militant réfléchi et généreux. Son ouvrage, diffusé par les retraités CGT, a eu un succès mérité, avec 300 exemplaires demandés.
Cette année, c'est un autre retraité de la CGT, Aimé Duranton, qui livre ses souvenirs de vie, avec un gros plan sur les années agitées qui ont entouré la guerre de 39-45. Son témoignage ressemble à celui d'André Grenier, et on le lira avec le même intérêt.
Bien qu'un peu plus rapide, il raconte avec précision des événements d'époque.
On revit comme si on y était l'itinéraire de l'enfant, du jeune homme puis de l'homme. Dans un monde où la guerre étonne puis scandalise.
Un monde aussi où les classes sociales se sont clairement affrontées, jusque dans les années 80.

### Un ouvrier FFI

Aimé Duranton est né en 1924 à Annonay, au sein d'une famille de tradition ouvrière. Mais c'est dans une ferme de St-Clair qu'il va vivre son enfance, au contact d'une vie laborieuse mais plutôt heureuse.
Après son certificat d'études, en 1938, Aimé Duranton entre comme apprenti à l'usine de chaussures Duchier. Mais assez rapidement, les premiers événements de la guerre font dominer le quotidien : Annonay se remplit de divers réfugiés puis voit arriver l'armée allemande.
L'Occupation apparaît pour ce jeune Annonéen comme une triste période, avec privations, collaboration, trahisons et exécutions.
Il a la chance de bénéficier d'un sursis pour le STO, et le jour de la Libération d'Annonay, le 6 juin 44, il décide de s'engager dans la Résistance. Il est affecté à la 7104 FTP et participe aux combats de la Remise contre le retour allemand. Son groupe se replie ensuite sur Lamastre, devient la 7113, et participera en août à la Libération de Tournon.


RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
PRÉVÔTÉ F.F.I.
(RÉGION DE LYON)
CARTE D'IDENTITÉ
M Duranton Aimé
né le 8 février 1924
à Annonay (Ardèche)
Fonction? Prévôt
LYON le 2 Août 194
Duranton

**Après avoir participé à la Libération, Aimé Duranton est admis, fin 1944, à Privas, dans la police militaire des FFI.**

Aimé Duranton est affecté ensuite la 13e demi-brigade de la Légion étrangère, qui poursuit les Allemands jusque vers Belfort. Fin 44, il revient à Privas pour entrer dans la prévoté FFI (police militaire), qui deviendra Compagnie Républicaine de Sécurité. Et c'est en tant que CRS qu'il adhérera pour la première fois à la CGT !
(à suivre)

***François BASSAGET*** ■

HISTOIRE LOCALE

# Un nouveau témoignage de Résistant (2/2)

En mars 1946, après deux années d'engagement dans les combats de fin de guerre, Aimé Duranton décide de revenir à la vie civile. Il se marie et retrouve l'usine Duchier. La guerre est finie, le gouvernement a changé, certaines lois sont plus favorables à la condition ouvrière, mais elles sont plus ou moins appliquées.
La distribution d'un tract va ainsi lui causer une mise à la porte injustifiée. Et malgré des jugements favorables, le militant se retrouve deux ans au chômage. Cette expérience lui fait bien voir que beaucoup de comportements antisociaux n'ont pas changé en profondeur. Et que les règlements de compte sont toujours à l'honneur.
En 1956, Aimé Duranton a la chance d'être embauché à la ville d'Annonay, où il se retrouvera, deux ans plus tard, délégué syndical face à son ancien patron comme nouveau maire ! Professionnellement, il s'occupera des bains douches piscine, jusqu'à sa retraite, en 1983.

### Un bilan de vie mitigé

C'est il y a deux ans, à 80 ans, que poussé par des camarades, il a commencé à écrire son récit de vie : *"Une tâche ardue pour moi plutôt manuel, peu porté sur l'écriture, avec un certificat d'études bien lointain. Mais je remercie mes camarades de m'avoir obligé à revivre quelques moments de ce passé. J'ai revu le visage de ces compagnons de combat, de militantisme, de dévouement. Et, pour tout ce qu'ils ont apporté à la France et à son peuple, je leur dis merci. "*
Aimé Duranton juge aussi sa vie : *"Après 80 ans de vie, je peux revoir les bons moments passés avec simplicité avec ma famille... La vie a-t-elle été facile ? Je dis non, mon caractère s'est toujours confronté à des injustices, avec obligation morale de lutte... "*
Quant à l'avenir, il se montre peu optimiste : *"Le devise de notre République "Liberté Egalité Fraternité", pour laquelle beaucoup de sang a coulé et de luttes prolétariennes ont été engagées, est aujourd'hui bafouée. C'est avec tristesse que je vois finir ma vie, bien loin de ce monde juste que j'ai toujours espéré et pour lequel j'ai milité... "*
*C'est le référendum sur l'Europe qui lui donne l'occasion d'une conclusion : "Une autre Europe doit vivre, basée sur le social et sur la paix, car, le passé me l'a prouvé, c'est toujours le peuple qui supporte dans sa chair les sacrifices et le poids des conflits. "*

**Le témoignage d'Aimé Duranton (à gauche), tout comme celui d'André Grenier (à droite), a le mérite d'offrir à la fois une leçon d'histoire et le récit d'un engagement.**

Le témoignage de vie en 60 pages d'Aimé Duranton s'intitule "Militantisme". On peut se le procurer sur commande auprès de l'association des retraités CGT.
Permanences à la maison des associations les mercredis et samedis matin. Tél 04.75.33.18.06. Prix de l'ouvrage : 6€. Le témoignage d'André Grenier est également disponible sur commande, au prix de 15€.

***François BASSAGET*** ■